LE PAYS
DE TRÉGUIER.

I.

Aspect du pays de Tréguier. — Grève de Saint-Michel. — Saint-Efflam. — Perros. — Brehat. — Beauport.

Dix heures venaient de sonner à l'église éloignée de Plestin, et je parcourais la route ombrée, me dirigeant vers la côte. L'air était pur et chaud : une légère rafale de mer, traversant les blés noirs en fleurs, venait secouer, sur la route, sa fraîche senteur de miel. Les oiseaux chantaient au ciel, et les trompes d'écorce des pâtres jetaient à l'horizon leur notes plaintivement prolongées.

Je m'avançais joyeux, tout entier à cette scène calme et voluptueuse, respirant à pleine poitrine et ouvrant tous mes pores au bien-être dans lequel je plongeais; fort, sain et léger, comme si une main mystérieuse eût soulevé pour moi, ce jour-là, le poids de la vie.

Un paysan passait :

—*E bad è beva hirio* (il fait bon vivre aujourd'hui), me dit-il, en souriant et portant la main à son chapeau avec une négligence amicale.

Cette expression poétique me frappa : c'était pour moi toute une révélation. Elle m'apprenait que j'avais quitté la Cornouaille et que j'étais au pays de Tréguier.

Et en effet, tout m'avertissait que j'avais changé de contrée : l'air moins brumeux, la campagne plus douce à l'œil, mélancolique encore, mais non sauvage. Ce n'était plus le vent amer et farouche qui sort des baies du Finistère et bondit à travers les montagnes noires ; l'atmosphère était ici plus clémente ; les vertes vallées s'étendaient au loin, diaprées de violettes blanches et de primevères jaunes, appelées *fleurs de lait* par les enfans du pays. Partout couraient des haies d'aubépine et de percéas, toutes bordées par des églantiers et des chèvrefeuilles. On n'apercevait plus, des deux côtés du chemin, de tristes forêts d'ajoncs et de genêts : mais sur les côteaux, on voyait poindre de toutes parts des hameaux qui nageaient dans les feuillées, des champs de pommes de terre aux fleurs lilas, ondulant sous la brise, et, de loin en loin, quelques grandes bruyères pourprées, d'où s'élevaient les mugissemens des taureaux et les aboiemens d'un chien de berger.

A chaque instant, pour compléter par un contraste le charme de cette nature arcadienne, je voyais s'élever quelque ruine couronnée de lierre et de giroflée sauvage : temples païens, tours féodales, saints monastères, symboles de tous les siècles et de toutes les croyances ! — Comme si le Temps, en emportant pêle-mêle, dans un coin de sa tunique, les monumens du passé, eût laissé tomber là ces débris et les eût perdus dans l'herbe de ces vallées.

Déjà, depuis huit jours, je parcourais les *Côtes-du-Nord*, et j'avais toujours marché au milieu des souvenirs d'un autre âge. Le pays s'était déroulé devant moi comme un immense médaillier, conservant une empreinte de chaque siècle.

J'avais parcouru des voies romaines à demi effacées sous un macadamisage communal ; je m'étais reposé au pied des *menhirs* gaulois, surmontés de la croix chrétienne ; j'avais vu le vieux château de *Kertaouarn*, avec ses meurtrières encore béantes, sa basse-fosse humide, que traverse l'immense poutre garnie d'anneaux à laquelle le seigneur rivait ses prisonniers ; j'avais écouté à la porte de fer du double souterrain le mugissement sourd du vent sous les voûtes, et mon guide m'avait dit que c'étaient les

ames des faux monnayeurs qui revenaient travailler à la tombée du jour! J'avais dormi à *Beaumanoir* où les enfans m'avaient raconté l'histoire de Fontenelle le Ligueur, qui éventrait les jeunes filles pour chauffer ses pieds dans leur sang. A *Carrec*, on m'avait montré le puits mystérieux où un duc de Bretagne avait caché le berceau d'or de son fils. J'étais entré au château de *la Roche*, et j'avais cherché la place où le seigneur de Rhé trouva le bon connétable Duguesclin *dépeçant un verrat et faisant portions pour les voisins*. La veille enfin, j'avais long-temps contemplé cette étrange construction d'un âge inconnu qui s'élève sur la terre des Pleurs (*lan-leff*), couronnée de son if immense. Maintenant, j'allais revoir l'Océan, la grève de St-Michel et Beauport! — Beauport, cette chartreuse de Bretagne où notre La Mennais voulut ouvrir un refuge aux cœurs devenus malades à l'air du monde et qui avaient besoin du silence et de la prière.

Déjà la plaine de St-Michel s'étendait devant moi. Le soleil dardait alors d'aplomb sur cette immense solitude, tandis qu'une rafale piquante venait de la mer. Ce mélange de chaleur dévorante et de fraîcheur produisait je ne sais quelle sensation douloureuse et agaçante impossible à exprimer. Le ciel était sans nuées et d'un bleu si limpide qu'on eût dit une tente de soie. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le grouillement confus des grèves, au sein desquelles bourdonne un monde d'insectes invisibles. Mon cheval, comme tous ceux de sa race, s'était ranimé à l'air salin du rivage : il tournait la tête vers les flots, les narines ouvertes et humant la brise marine. Je lui abandonnai la bride, et il s'élança de toute sa vitesse à travers l'espace. Ses pieds, en frappant le sable humide, ne produisaient aucun bruit, et son galop était si doux, que je ne sentais aucun de ses mouvemens. Avec une nuit sombre, la lune à ma droite et le grondement de la mer à ma gauche, j'aurais pu, sans avoir la tête trop allemande, me croire emporté, comme Lénore, sur quelque coursier fantastique à travers des espaces inconnus; mais l'hallucination était impossible en plein jour, et sous un ciel aussi joyeux. Je dus me contenter de la réalité qui m'était offerte.

Mon guide (un de ces pâles et poétiques jeunes gens qui *poursuivent leurs études* dans les séminaires des Côtes-du-Nord) me fit

voir la *grande roche bleue* (ROCH IRGLAS), près de laquelle débarquèrent saint Efflam et ses compagnons, à cette époque miraculeuse où *les auges de pierre servaient de vaisseaux aux solitaires de l'Hybernie pour traverser les eaux et venir prêcher le catholicisme aux idolâtres de l'Armorique.* Le jeune séminariste me raconta comment saint Efflam, qui avait épousé une princesse plus belle que le jour, la quitta pour venir prêcher la foi en Bretagne et débarqua dans cet endroit, où il trouva son cousin Arthur prêt à attaquer un horrible dragon qui suait du feu, et dont les regards frappaient les hommes ainsi qu'une lance. « Le chevalier et le dragon combattirent tout un jour sans pouvoir se vaincre. Vers la nuit, Arthur vint s'asseoir au bord de la forêt, car il était lassé et avait bien soif. Mais aucune eau ne bruissait à l'entour, sinon la grande mer qui grondait tout affolée contre le *hir-glas!* Saint Efflam se mit alors en prières, et ayant frappé la terre de son bâton, il en jaillit aussitôt une source à laquelle Arthur but à longs traits. Le saint passa le reste de la nuit en oraisons; et quand le jour fut venu, comme le chevalier reprenait sa bonne épée : — Chomez pour aujourd'hui, beau cousin, dit Efflam, et laissez dague au fourreau, car la parole de Dieu est plus forte que fer émoulu. — Cela dit, il s'avança vers le dragon auquel il ordonna, au nom du Christ vivant, de sortir de sa tanière et de se précipiter dans la mer; ce que fit le monstre avec de sourds et terribles meuglemens qui faisaient tressaillir Arthur sous sa cotte de fer. » En mémoire duquel miracle, ajouta mon guide, se voit encore aujourd'hui la fontaine que le saint fit sortir de la terre, et la chapelle de *Toul-Efflam* que vous avez aperçue à l'entrée de la grève sur cette colline boisée.

J'avais contemplé le jeune *cloarec* pendant ce récit; il était resté grave, pieux et sans embarras; on voyait qu'il ne craignait pas plus le doute dans l'esprit de son auditeur qu'il ne pouvait l'éprouver lui-même. Ce qu'il me racontait là était sûr, disait-il, car *il l'avait lu dans un livre imprimé et composé par un prêtre* (1).

Cependant la mer, qui montait toujours, faisait voir de plus près sa longue dentelle d'écume neigeuse; je commençais à craindre qu'elle ne nous entourât. J'avais entendu raconter, dans mon en-

(1) *La Vie des Saints de Bretagne*, par Albert de Morlaix.

fance, de ces histoires de voyageurs surpris par les flots à la grève de St-Michel, et sentant la mort leur monter, pouce par pouce, de la cheville jusqu'à la gorge. Je témoignai mes craintes à mon compagnon.

— Il n'y a pas de danger, me dit-il en étendant la main vers le milieu de la grève, *la croix nous voit!*

Et en effet, une croix de granit s'élevait là, et les flots commençaient à peine à l'effleurer à sa base. J'appris qu'aussi long-temps que cette croix apparaissait, la fuite était encore facile, et que l'espoir ne mourait qu'au moment où son sommet s'était englouti sous les vagues : idée vraiment chrétienne que d'avoir fait ainsi du signe de la rédemption le symbole de la vie, comme pour avertir le voyageur, par une image matérielle et immuable, qu'où la croix a disparu, Dieu est absent, et l'homme n'a plus à compter sur lui.

En traversant la grève, j'aperçus successivement les trois chapelles de *Toul-Efflam*, de *Saint-Michel* et de *Lancarré*. A l'extrémité de la plaine, je trouvai quelques maisons presque ensevelies et une chapelle demi-croulée. C'est le bourg de *Saint-Michel*, pauvre Herculanum maritime que mine lentement le flot, et sur lequel chaque année la mer déplie plus avant son linceul de sable. Les deux tiers de la commune ont déjà été rongés par la vague. Pour maintenir ses divisions territoriales, l'administration vole de temps en temps aux communes voisines un lambeau de territoire dont elle fait l'aumône à Saint-Michel; mais, invariable dans sa poursuite, la mer continue à manger, chaque année, sa part de champs et de maisons, de sorte que, dans cette singulière partie jouée entre l'Océan et un préfet, les enjeux semblent devoir rester toujours les mêmes, jusqu'à la ruine de l'un des joueurs.

Mais la *lieue de grève* ne m'avait point donné un aspect d'océan. Dans ce désert de sable je n'avais vu que de l'eau et non la mer. Celle-ci ne m'apparut qu'à *Perros* et à *Brehat*. Ce fut là que je pus juger du caractère particulier des côtes de *Tréguier*.

J'étais encore tout plein du souvenir des sombres baies des *Trépassés* et d'*Audierne*, des passes de *l'isle de Sein* et des *Glenans*. Je m'attendais à retrouver quelque chose de semblable. Je fus complètement trompé. Au lieu des longs rescifs de la côte de Cornouaille, autour desquels hurle la vague, et qui élèvent dans la

brume leurs squelettes jaunes, je trouvai un rivage fertile et habité. D'immenses rochers de granit rose, bizarrement taillés par les tempêtes, s'avançaient de loin en loin comme des sphynx égyptiens, accroupis dans l'écume de la mer. Au fond de chaque hâvre, apparaissaient des villages à maisonnettes rouges, avec leurs clochers pointus et ardoisés. Parfois, derrière un côteau, je voyais briller, au soleil, le drapeau tricolore d'une batterie garde-côte, le paratonnerre d'une poudrière, ou l'aile d'un moulin à vent. Partout se révélait la présence de l'homme et de la société. C'était encore de la campagne, mais la solitude avait disparu. Les flots eux-mêmes, comme s'ils eussent éprouvé cette influence contagieuse de la civilisation, semblaient se briser plus mollement contre les grèves. A vue de terre, s'élevaient gracieusement des îles tapissées d'herbes marines en fleurs, au milieu desquelles je voyais courir les lapins noirs, et où j'entendais le cri des perroquets de mer qui viennent des extrémités du monde pour déposer leurs nids dans ces asiles. Sur quelques rescifs se dressaient des balises noires et blanches à moitié arrachées par les flots, et, au milieu de ce panorama magique, les voiles latines des barques de pêcheurs glissaient sur l'onde berceuse, les sloops caboteurs doublaient les pointes éloignées, et une frégate, balancée sur ses ancres, à l'ombre d'une des îles, roulait languissamment à la lame, tandis que les mouettes, les goëlands et les mauves effarées tourbillonnaient autour de sa mâture et de ses épars aériens.

Ce fut en quittant cette grève où murmuraient tant d'harmonies confuses, où scintillaient tant de teintes nuancées, que Beauport m'apparut.

J'avais alors sous les yeux, dans un seul paysage et comme en résumé, tout le pays de Tréguier : un monastère devant moi, à droite des manoirs à girouettes rouillées, à gauche quelques ruines féodales, tout autour une campagne tranquille, et au loin la mer!.. — Il y avait dans ce tableau un calme rustique et je ne sais quelle poésie facile. C'était un paysage tel qu'il en faut à une méditation de jeune abbé causant tout bas avec Dieu, au paisible gentilhomme livrant sa vie au courant des joies vulgaires, au pâtre lançant sa voix dans les bruyères, et puis tout respirait autour de moi un bon air de féodalité, non de celle du XV[e] siècle, brutale encore

et la dague au poing; mais de cette gentilhommerie bénigne et campagnarde du XVIIe siècle, qui ne se faisait guère sentir que par l'aumône et par quelques innocentes vanités, véritable aristocratie d'opéra-comique, avec ses fêtes de villages, ses rosières dégourdies et ses paysans rasés. — C'est qu'en effet le pays de Tréguier a conservé cette physionomie nobiliaire effacée partout ailleurs. Il semble que là où le temps a laissé le plus de ruines du moyen-âge, où les souvenirs guerriers sont le plus nombreux, la féodalité ait passé plus vite, usée rapidement par son action violente sur les populations. Ce n'est point dans les Côtes-du-Nord qu'il faut chercher ces rudes gentilshommes restés fidèles aux traditions de leurs familles, et qui, retirés dans leurs aires, jettent à la mer les fanfares de leurs cors de chasse et les balles de leurs mousquets. Dès avant la révolution, les races de cette dure noblesse avaient disparu pour faire place à l'aristocratie de l'étole et à celle des parlemens : puissances polies et savantes qui dans les derniers siècles s'armèrent de l'intelligence comme la noblesse primitive s'était armée de l'épée.

J'avais traversé le réfectoire de *Beauport*, transformé maintenant en avenue de peupliers; je m'arrêtai au milieu de son église presque détruite, et qui n'avait plus pour toit que le ciel. Le pied posé sur une pierre tombale où se lisaient encore les noms d'*Alain d'Avangour, comte de Penthièvre, de Tréguier et de Guello*, fondateur de l'abbaye en 1269, je contemplais avec ravissement le coup-d'œil qui s'offrait alors à moi.

Le jour commençait à tomber : à l'horizon, Brehat, entouré de ses mille rochers et de ses deux cents voiles, flottait entre la brume et l'Océan, semblable à une île de nuages. Les cloches des chapelles et des paroisses tintaient l'Angélus, les conques des bergers se répondaient du haut des collines, les merles sifflaient dans les sureaux, l'allouette descendait des cieux avec son cri joyeux!... Et ces mille bruits du soir se confondaient dans une inexprimable harmonie; la campagne entière résonnait comme un orgue fantastique. Je nageais dans un air tout embaumé d'une douce odeur de lait et de fleurs. Le soleil couchant jaillissait en rayons pourprés à travers les dentelures du cloître, le vent soupirait dans les ruines,

et au loin, sur la route, un vieux prêtre s'en allait péniblement, son bréviaire à la main !...

Mais la nuit était déjà sombre, mon guide m'avertit qu'il était temps de partir. Nous nous dirigeâmes vers Paimpol.

Bientôt les chants du jeune paysan s'élevèrent dans la nuit, selon l'usage de Bretagne, *pour empêcher l'approche des mauvais esprits*, et le *cloarec* chanta un des sônes trégorrois avec lesquels ma nourrice m'avait autrefois endormi.

II.

Villes du pays de Tréguier. — Saint-Brieuc. — Chateaulaudrin. — Inondation en 1773. — Pouvoir des prêtres. — Le choléra près de Lannion. — Caractère du Trégorrois. — Histoire de Moustache.

Les villes des *Côtes-du-Nord* ne sont pas moins pittoresques que leurs campagnes. Outre Tréguier, si coquettement posé, les pieds dans la mer et la tête sous l'ombrage de sa colline, on peut citer *Paimpol*, joyeux petit port tout parfumé d'une bonne odeur de vareck et de goudron, et qui laisse voir une flamme de navire au-dessus de chacune de ses cheminées; *Lannion*, *Lamballe*, *Quintin*, aux rues dépavées, où chaque femme file sur le seuil en chantant; *Guingamp*, riante bourgade cancaneuse, où l'on soupe et où l'on se couche à neuf heures; *Belle-Isle*, jaune et terreux, accroupi, comme un mendiant immonde, au milieu du chemin; puis *Jugon*, ce gracieux village de Suisse, jeté entre deux fentes de montagne; *Dinan* avec son corset d'antiques murailles, si crevassé de maisonnettes riantes, si brodé de jardins fleuris, que l'on dirait une jeune fille qui essaie une vieille armure par-dessus sa robe de bal, et qui a laissé passer les fleurs de ses chéveux à travers le haume brisé.

Deux villes seulement ne peuvent entrer dans cette courte description : ce sont Saint-Brieuc et Châteaulaudrin.

Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée on respire la préfecture, on se trouve nez à nez avec la civilisation, symbolisée par une prison et une caserne neuve.

L'étrangeté, le désordre, la hardiesse charmante des constructions gothiques ont fait place à une espèce de régularité contournée qui sent le traitement orthopédique. On voit qu'un architecte-voyer a passé par là, coudoyant les vieilles rues tortueuses pour les redresser, crépissant et rebadigeonnant les antiques édifices. On a même bâti quelques lignes de hautes murailles qui sont percées de rectangles vitrés, et que l'on appelle des façades; ce sont les beaux quartiers de la ville. Il y a, en outre, deux promenades bien taillées au ciseau, avec une statue de Tuffau à chaque bout, et qui s'appellent, je présume, cours *Louis-Philippe* ou cours *d'Orléans*. Du reste, tous les habitans vous diront que depuis trente ans la ville s'est considérablement *embellie*. Pour peu que les progrès de notre civilisation ne s'arrêtent pas, avant deux siècles Saint-Brieuc sera régulier comme un alexandrin et formera le plus pittoresque damier de moëllon que l'on puisse concevoir.

Quant à Châteaulaudrin, c'est tout autre chose.

Lorsque vous voyagerez par la diligence de Bretagne, à la seconde poste après Saint-Brieuc, ouvrez la portière et regardez autour de vous.

Ce sera la nuit. Vous vous trouverez au milieu d'une sorte de longue place bordée de grandes maisons sombres. Toutes les fenêtres seront closes par de larges volets. Pas une lumière, pas un murmure de voix! En regardant aux seuils, vous verrez que l'herbe les tapisse; nul bruit de pas ne retentira dans les rues abandonnées.

Mais, au bout de la place, derrière vous, il y aura une grande église tout illuminée; vous sentirez un air frais et humide vous frapper le visage, et au-dessus de votre tête, vous entendrez un sourd clapottement mêlé au bruissement d'une chute d'eau.

Cette ville morte, c'est Châteaulaudrin; ce murmure étrange est le bruit de l'étang immense qui la domine et la menace sans cesse. Elle est là comme Naples sous son volcan, avec la mort pour oreiller.

Il y a soixante ans (c'était le 13 août 1773, nombre doublement fatal!), la plus grande des maisons de cette place était magnifiquement éclairée. Les rires et les sons des instrumens sortaient par bouffées des fenêtres entr'ouvertes. Il y avait bal. A la porte, une

jeune fille, en robe de mousseline et en mules de satin rose, avait ses deux mains dans les mains d'un jeune homme, dont le bras était passé à la bride d'un cheval, et qui, revêtu de ses habits de voyage, se disposait à partir. Tous deux déploraient amèrement cette séparation de quelques heures, au moment d'une fête. Mais c'était par l'ordre de M. l'ingénieur en chef des états de Bretagne; il y avait une longue course à faire par les difficiles chemins de Plourivo et de Saint-Clet; aucun retard n'était possible.

Quand il eut embrassé sa fiancée, le jeune homme monta à cheval et disparut au galop, comme s'il eût voulu étouffer sa colère dans le mouvement et la secousse. — Il avait alors dix-sept ans, et ce soir même il devait danser un menuet avec la jeune fille en mules roses!

Lorsqu'il eut gravi le côteau qui domine la ville, il arrêta son cheval et pencha l'oreille en arrière, espérant saisir quelques notes de la vielle du bal; mais il n'entendit que le rugissement de l'étang, dont la chute d'eau s'était accrue par les débordemens du *ruisseau de pleurs* (LELEFF). Il soupira et repartit.

L'orage commençait à mugir. Les éclairs et la foudre sillonnèrent les ténèbres. Bientôt la pluie tomba par torrens, la terre trembla. Le voyageur était alors à trois lieues de Châteaulaudrin, et pourtant il crut entendre, de ce côté, comme un mugissement profond et indicible. Dans ce moment il comparait sa situation à celle de ses amis qui étaient au bal, et il pensait combien ils étaient plus heureux que lui!

Or, ceux qui étaient au bal étaient tous morts, car l'étang avait crevé, et la ville était submergée.

Le jeune homme, averti le lendemain, accourut de toute la vitesse de son cheval. En arrivant, il n'aperçut plus de Châteaulaudrin que les cheminées des plus hautes maisons; il y avait trois pieds d'eau par-dessus les halles. Il essaya vainement de parvenir jusqu'à la place, la vallée entière était un fleuve immense dont le courant emportait pêle-mêle les toitures brisées, les berceaux d'enfant et les cadavres de femmes encore parées. Ce ne fut que le second jour qu'il put pénétrer jusqu'à la demeure de la jeune fille. Il la trouva noyée, tenant la main de son danseur. Une rose qu'il lui avait donnée pour le bal était encore à sa ceinture.

Ce jeune homme était mon père, alors conducteur des travaux publics, au service des états de Bretagne.

C'est depuis ce jour que cette ville est restée muette et close comme une tortue dans sa coquille; c'est depuis ce jour qu'une lampe brûle toute la nuit dans l'église en l'honneur des morts. Et ceux qui savent cette histoire sont forcés d'y penser chaque fois qu'ils passent entre ces maisons silencieuses et noires, devant la grande rosace du chœur illuminé, ou sous l'étang qui gronde; car tout a conservé l'empreinte du grand désastre : la ville a gardé le deuil.

Nous avons parlé de l'aspect particulier à chacune des villes des Côtes-du-Nord; mais à travers ces nuances physionomiques, toutes conservent encore un air commun de bourgeoise routine, toutes ont gardé les usages d'avant la révolution, à bien peu de changemens près. Là ont survécu les quatre repas classiques et les estomacs capables de les digérer; les jeux de boule, l'été, sous les charmilles, et, l'hiver, la partie de piquet à deux sous. Là, les soirées finissent encore à neuf heures, on se marie à pied, et l'on sert des tartines de beurre aux grands bals. — Bonne et facile vie qui court doucement dans l'ornière de la tradition comme le *waggon* sur les chemins de fer, sans changemens, sans secousses, mollement bercée entre les petits triomphes d'arrondissement, les offices du dimanche, les parties de vert et les intimes jouissances du foyer! Tandis qu'ailleurs une seule pensée infiltrée au milieu des masses les jette dans une turbulente agitation, là, tout est calme et placide. — A qui veut étudier le serf, le seigneur et le prêtre du moyen-âge, les grèves du Finistère! Mais c'est au *pays de Tréguier* qu'il faut venir chercher les traces de l'époque qui sert de transition entre l'aristocratie armée et la souveraineté du peuple, toutes ces nuances de grande et de petite noblesse, de haute et de petite bourgeoisie, de maîtrise et de compagnonnage, fondues ailleurs dans l'unique partage de la richesse et de la pauvreté. La révolution a vainement passé sur les Côtes-du-Nord, rognant les têtes pour les niveler; sa noblesse bénigne n'était pas à hauteur de guillotine. Je l'ai déjà dit, c'est une gentillâtrerie terre-à-terre, chaussée d'un petit orgueil cantonnal qui ne la rehausse que de quelques pouces. C'est dans cette contrée que l'on pourrait retrouver encore la graine de ces

gentilshommes ne parlant que breton, et qui se rendaient aux tenues d'états de Rennes en habit de paysan, en sabots, et l'épée au côté.

Du reste, maintenant comme autrefois, toute aristocratie de naissance y est subordonnée à l'aristocratie de l'étole; car là, comme dans tout le reste de notre pieuse Armorique, le respect accordé au prêtre participe de l'adoration. La tonsure est une couronne qui donne droit à de royaux hommages. Tout autre caractère s'efface devant la consécration qui a appelé un homme à *charge d'ames*. Le jeune paysan qui revient à la ferme de son père le front rasé et blême, portant à la main son missel latin, y apparaît comme un être au-dessus de l'humanité. Les cris de la nature se taisent en sa présence pour faire place à une craintive vénération. Son père découvre, devant lui, sa tête blanche, et l'appelle *monsieur le prêtre*. Il s'assied seul à la table préparée par sa mère, où brille un luxe inusité; ses frères et ses sœurs le servent debout sans partager son repas. Mais ces honneurs, il faut qu'il les achète! Ne croyez pas qu'il retrouve au foyer natal rien de ce qui pourrait lui rappeler son enfance, — ni le bruit monotone du rouet, ni les chants de la fileuse, ni les agaceries de ses jeunes sœurs; à son aspect, la vie de famille a cessé, la maison est devenue un sanctuaire. Triste et froid en apparence, il faut qu'il reçoive avec calme les marques de respect dont on l'entoure, qu'il refoule dans son cœur les souvenirs, dans ses yeux les larmes, qu'il songe que ses mains sont jointes maintenant par une prière éternelle, et ne peuvent plus s'étendre vers les embrassemens; que toutes les affections ont dû tomber de son ame le même jour que ses longs cheveux de jeune homme sont tombés de sa tête tonsurée, et que les bras de sa mère elle-même se sont fermés pour lui, comme pour un enfant mort! Bientôt, quand il quittera la famille qu'il est venu visiter, la même gêne cérémonieuse présidera aux adieux, et si, le cœur plein, il veut tendre les bras vers ces parens qu'il abandonne, il verra les fronts s'abaisser comme pour recevoir une bénédiction, et nulle main ne s'avancera pour saisir la sienne!

Voilà une des causes de l'immense autorité du prêtre dans nos campagnes. Cet isolement royal dans lequel il se tient est un prestige qui agit sur tous. Sa puissance est d'autant plus incontestable

qu'elle est enveloppée d'une mystérieuse supériorité. Aussi toute volonté se courbe devant elle ; un exemple pris entre plusieurs le prouvera.

Lorsque le choléra s'abattit sur la Bretagne, il se répandit avec une effroyable rapidité dans les campagnes qui avoisinent *Lannion*. Cette dernière ville perdit, en quelques jours, le quinzième de sa population. Une paysanne avait été atteinte; le médecin appelé déclara, dès la première vue, qu'il fallait renoncer à tout espoir de la sauver. Le prêtre était là et l'entendit, car, dans ces contrées, le prêtre vient avec le mal et ne s'en va qu'avec la châsse. Il avait appris de la femme qui mourait, dans le cours d'une longue confession, qu'elle était sur le point de devenir mère. Cette révélation lui revint et le saisit. Il resta frappé de la pensée que l'être innocent que cette femme portait, condamné à mourir avec elle, périrait sans baptême et gémirait dans les limbes pendant l'éternité! Il songea à cette pauvre ame punie sans avoir péché, et dont il pouvait faire un ange : à tout prix il voulut la sauver. Le médecin était parti et ne devait pas revenir, une vieille femme pieuse se trouvait seule près de la malade qu'elle était venue veiller par charité; le prêtre était le confesseur de cette vieille femme; il savait que sa volonté était toute puissante sur elle; il la prit à l'écart et commença à lui parler bas d'un accent inspiré et terrible. L'entretien fut long, car la vieille semblait résister et se plaindre. Elle pleurait, joignait les mains avec prière; mais le prêtre disait toujours : *Dieu le veut!* — Elle promit.

Vers le milieu de la nuit, la malade se dressa dans son lit et jeta un grand cri, la gardienne accourut près d'elle; son corps s'était déjà raidi, et quelques gouttes de sang sortaient de ses narines : elle était morte. Alors ce fut un horrible moment, car la malheureuse qui veillait près du cadavre songea à accomplir sa promesse. D'abord, une épouvante pleine d'horreur et de dégoût l'écarta de la paille où gisait la morte; mais bientôt le souvenir du serment qu'elle avait fait au prêtre lui revint. C'était une pauvre vieille douce et bonne, jusqu'alors accoutumée seulement à la prière, aux bonnes œuvres et à d'innocentes distractions; mais chez elle la peur de l'enfer dominait tout. Cette pensée d'une damnation éternelle la rendait folle. Enfin, effarée, hésitant en-

core, un couteau d'une main, elle vint poser l'autre sur le sein du cadavre..... Elle crut y sentir l'enfant qui s'agitait!.... Ce mouvement la frappa comme une commotion électrique. Une sorte d'égarement furieux, né de la crainte, s'empare d'elle; elle prend le couteau à deux mains, l'appuie sur le ventre de la morte, l'enfonce, et, plongeant le bras à travers les entrailles, elle retire l'enfant tout sanglant, prononce les paroles du baptême et tombe sur la terre sans mouvement.

Le lendemain, elle était en proie au délire, et elle croyait voir au milieu des convulsions de l'agonie la jeune mère se relever, le ventre ouvert, retenant ses entrailles avec sa main, et redemandant son enfant! — Elle mourut le troisième jour.

Hâtons-nous de le dire, ces faits sont rares, et il ne faudrait pas juger d'après celui que nous venons de citer le caractère du Trégorrois. Une poétique douceur de cloître y domine, et c'est à peine si quelque chose de la fruste empreinte des vieux Celtes y est resté. Non que le ressort manque à ces hommes. Peut-être y a-t-il au contraire en eux une élasticité particulière qui les rend plus impressionnables que tenaces. Leurs ames faciles et désarticulées se plient à toutes les situations sans trop de souffrance; c'est un ressort de montre susceptible de s'étendre, mais auquel suffisent trois lignes d'espace. Véritable Allemand de la Basse-Bretagne, le Trégorrois est aisément content; tant qu'il a place nette entre son cœur et son cerveau, et qu'il peut renvoyer librement la pensée de l'un à l'autre, il trouve l'existence bonne. Cette sociabilité tient beaucoup à ce que les aspérités primitives de son caractère armoricain ont été long-temps laminées entre un clergé poli et une noblesse parlementaire. Quoi qu'il en soit, elle a porté son fruit et a préparé le pays à suivre le mouvement général de la France. Aussi, y sent-on partout une sorte de prédisposition à la fusion du vieux siècle avec le nouveau. C'est une contrée que l'épidémie de la civilisation va prendre au premier jour. Les symptômes s'en annoncent par avance. Sans que l'on puisse dire précisément que les croyances y sont ébranlées, quelques esprits s'y laissent déjà aller à une liberté de camaraderie envers les choses saintes. Ils n'en sont point arrivés à l'examen ni à la raillerie; mais ils osent déjà faire les plaisans avec la religion. Le bon Dieu est bien toujours leur

bon ami, mais ce c'est plus un seigneur redouté; ils prennent avec lui les familiarités que se permettrait un vieux serviteur avec son maître. Je crois que beaucoup de ces tièdes catholiques mangeraient le vendredi une omelette au lard, sans avoir trop de peur d'être foudroyés. C'est surtout chez les maîtres d'école, les douaniers et les gardes-champêtres que se remarque cette légère tendance philosophique. Quoique bien peu de chose dans notre ordre constitutionnel, quoique bien profondément perdus dans les derniers tours de la bobine sociale, la loi athée a déteint sur ces fonctionnaires villageois à travers tous les rangs supérieurs. S'ils se confessent toujours et font leurs pâques, c'est autant par procédés pour monsieur le curé que par vives croyances. Ils n'en sont pas encore arrivés à comprendre l'*Almanach de France* ou à s'abonner au *Journal des Connaissances utiles*; mais dans cent ans il se pourrait bien qu'ils lussent l'un et l'autre. En attendant, les Voltaire du canton commencent à se permettre quelques innocentes plaisanteries sur les saints les moins famés du calendrier, et même parfois quelques contes à demi rabelaisiens qui frisent étrangement l'irrévérence. Je n'oublierai jamais avoir entendu dans un cabaret de village, près de *Pontrieux*, une histoire de ce genre qui m'étonna par sa plaisante hardiesse. Je sortais alors du Léonnais où j'avais écouté la ballade du *Drap Mortuaire* et plusieurs autres traditions également empreintes d'une sombre dévotion; je fus singulièrement surpris du contraste que présentait, avec ces dernières, le récit que j'entendais. Comme il peut donner une juste idée du degré d'émancipation religieuse auquel est arrivé le pays de Tréguier, je le reproduirai ici tel que je l'écrivis sous la dictée du narrateur qui n'était autre que le maître d'école de l'endroit.

HISTOIRE DE MOUSTACHE.

« Il y avait autrefois au bourg de *Corlay* un garçon qui s'appelait Moustache et qui était resté tout jeune orphelin. Il avait été recueilli chez son oncle, et il avait grandi là, séparé des enfans de la maison, car on ne l'aimait guère. Il faisait pauvre chère, et quand les autres mangeaient du *far de blé noir*, le plus souvent,

lui, il les regardait par la fenêtre sans avoir sa part; malgré cela, c'était un garçon dissoucieux, chantant toujours devant la vie, comme une alouette devant son nid, aimant déjà les jeunes filles et le vin de feu. Cependant il lui tomba un jour dans l'esprit d'aller chercher fortune loin du pays. Il ne dit rien à personne; mais quand le jour fut venu, il prit un bissac plein de pain, un bâton, un chapelet, et il partit. Tant qu'il vit le bourg, ses larmes coulaient comme de la pluie; mais quand il ne vit plus rien que la route devant lui, il se mit à chanter.

Il marcha ainsi la moitié du jour, et quand il se sentit fatigué, il s'assit au pied d'une croix, et il se mit à manger. Mais voilà que tout à coup trois pauvres voyageurs parurent devant lui, et le premier lui dit :

— Bonjour, mon maître : nous sommes de pauvres gens de Dieu; nous avons bien faim, donnez-nous quelque chose, au nom de Jésus-Christ.

— Un chrétien ne peut rien refuser à ce nom-là, dit Moustache, prenez, voilà tout ce que j'ai.

Mais dès qu'il eut parlé ainsi, les trois mendians devinrent étincelans de lumière, leurs guenilles se changèrent en beaux vêtemens brodés d'or, et l'un d'eux dit à Moustache :

— Merci, brave garçon. Je suis Jésus-Christ, et ceux-ci sont saint Pierre et saint Paul, mes bons serviteurs. Fais trois désirs, et ils seront accomplis sur-le-champ.

— Demande une place dans le paradis, dit saint Pierre tout bas.

Mais Moustache ne l'écoutait pas.

— Fils de Dieu, dit-il à Jésus-Christ, en ôtant son bonnet, puisque c'est un effet de votre bonté de me donner trois choses, je demande une belle femme qui soit à moi, un jeu de cartes qui gagne toujours, et un sac où je puisse renfermer le diable.

— Tu auras tes trois souhaits, dit Jésus-Christ; maintenant va en paix.

Aussitôt les voyageurs disparurent. Moustache reprit son bissac, son *penbas*, et continua sa route. Bientôt il aperçut un beau manoir avec un colombier et un grand bois tout autour. Il alla frapper à la porte pour demander si l'on n'avait pas besoin

de ses services; une vieille femme vint lui ouvrir et cria en le voyant :

— Jésus, mon joli garçon, que venez-vous faire ici? Voulez-vous aussi, par hasard, épouser la jeune princesse? Hélas! croyez-moi, il faut se garder de cueillir les aubépines dans les haies, car il y a toujours dessous des ronces qui déchirent.

Mais Moustache ne comprenait pas ce que la vieille voulait dire. Alors elle lui apprit que le manoir était *hanté*, et que le prince qui l'habitait avait promis en mariage, à celui qui chasserait les démons, sa fille, qui était belle comme les étoiles, et qui s'appelait *haie d'épine* (GARS-SPERN). Dès que Moustache eut entendu cette histoire, il dit qu'il voulait tenter l'aventure. Alors la vieille le conduisit dans une grande chambre du château, toute tapissée de rouge. Dans cette chambre, il y avait un grand lit, et sous ce lit étaient rangées les chaussures de tous ceux qui avaient péri pour délivrer le manoir. Il y avait là de riches bottines de gentilshommes, des souliers ferrés de bourgeois, et des sabots de manans.

— Demain vos galoches seront là, jeune homme, dit la vieille.

Mais Moustache se prit à rire. Il ne s'effraya de rien et attendit la nuit.

Quand la nuit fut venue, il se coucha dans le grand lit. Mais, vers minuit, un grand bruit se fit entendre, et il tomba par la cheminée une longue file de diables qui se tenaient par la main. Ils se mirent aussitôt à courir par la chambre. L'un d'eux porta une table au milieu, un autre plaça dessus des chandelles qu'il alluma rien qu'en les touchant du bout de la queue, puis ils vinrent tous autour du lit de Moustache, et ils crièrent tous ensemble :

— Allons, lève-toi, chrétien, et viens jouer ton ame contre chacun de nous!

Moustache se leva sans rien dire. Il chercha dans son bissac, et il y trouva les cartes que Jésus-Christ lui avait promises. Il commença à jouer avec les démons. Il gagna la première partie; alors il prit par les cornes le diable qui avait perdu, et il le fourra dans son sac. Un autre diable vint et il eut le même sort, puis un troisième, puis tous, les uns après les autres. Quand Moustache les eut bien ficelés dans son sac, il se recoucha et attendit le jour. Dès

que le coq chanta et que les jeunes filles virent assez clair pour trouver l'œillet de leur *justin*, la vieille vint frapper à la porte de la chambre rouge pour savoir si l'étranger vivait encore.

— Je vis, dit Moustache. Allez chercher tous les forgerons du pays et faites-les venir, car j'ai de l'ouvrage pour eux.

Cela fut fait comme il l'avait demandé. Quand tous les *tappe-fers* furent arrivés, Moustache posa son sac sur une enclume et leur dit :

— Maintenant, mes garçons, frappez là-dessus comme des aveugles, et ne vous étonnez pas du bruit qui en sortira.

Les forgerons se mirent donc à frapper, mais les diables moulus criaient comme des charrettes mal graissées et demandaient grace. Moustache arrêta enfin les marteaux. Il entra en conversation avec ses prisonniers, et, après avoir fait avec eux un pacte pour qu'ils ne revinssent plus sur la terre tourmenter des chrétiens, il ouvrit le sac et les laissa aller. Le manoir ayant été ainsi délivré, Moustache épousa la jeune princesse.

Mais le bonheur dans ce monde est comme l'herbe en fleur des prairies; c'est quand il est le plus vert et le plus odorant que la Providence le fauche. Au bout d'un an passé dans la jouissance de tout, Moustache mourut.

Cependant, une fois mort, il ne se déconcerta pas. Il se trouvait en face de deux chemins. L'un avait l'air difficile et plein d'épines, l'autre était une route royale, et il y passait autant de monde que s'il y eût eu quelque foire aux environs. Moustache, qui aimait ses aises et la société, prit la grande route. Il arriva tout droit à la porte de l'enfer. Il frappa : — Pan, pan !

— Qui est là? demanda Belzébut.

— C'est moi, dit le trépassé, moi Moustache! ouvrez.

— Au large; cria le diable, nous ne voulons pas de Moustache. Vous êtes trop malin pour nous, mon garçon.

Moustache, qui avait tiré son bonnet brun en homme poli, le remit tranquillement, tourna le dos et retourna sur ses pas pour prendre le chemin plein d'épines. Il arriva à la porte du paradis. Il frappe encore : — Pan, pan! — Saint Pierre mit la tête au guichet.

— C'est toi, Moustache, dit-il, que viens-tu chercher ici?

— Je viens chercher ma place, dit Moustache.

— Il n'y a pas de place pour toi en paradis, répondit saint Pierre. Tu as refusé d'en demander une quand Jésus-Christ te proposa de faire trois vœux; va chercher ailleurs.

Et saint Pierre ferma son guichet.

Voilà le pauvre Moustache bien sot cette fois, car on ne voulait de lui ni parmi les diables ni parmi les anges. Il se mit à se gratter la tête comme un séminariste à qui on fait une question difficile. Mais heureusement que c'était un garçon qui aurait vendu la Vierge sans se damner. Il pensa qu'il fallait être plus fin que le portier du ciel. Il prit donc son bonnet brun à deux mains, et il le jeta par-dessus la porte dans le paradis; puis il frappa encore. Saint Pierre lui demanda ce qu'il voulait.

— Ouvre-moi, dit Moustache, pour aller chercher mon bonnet, que j'ai jeté là-bas dans un mouvement de colère.

— Un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet, répondit saint Pierre; tu n'entreras pas.

— Alors, dit Moustache, il restera dans le paradis pour garder ma place jusqu'au jour de la résurrection, et, après le jugement, tu seras obligé de me recevoir parmi les bienheureux.

Saint Pierre fut frappé de ce qu'il disait, et il ouvrit la porte.

— Viens donc le chercher, et repars tout de suite, dit-il.

Mais une fois entré, Moustache se mit à courir dans le paradis comme un cheval qu'on met au vert.

— Saint Pierre, s'écria-t-il, un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet; c'est toi qui l'as dit, je ne quitterai plus le mien.

Et il s'assit comme un tailleur sur son bonnet brun.

Quand ils le virent, les saints se mirent à rire, et la sainte Vierge dit qu'on le laissât où il était.

Et depuis ce temps, Moustache est dans le paradis, attendant le jugement dernier, assis sur son bonnet. »

On voit qu'il y a dans le dénouement de l'histoire de Moustache quelque chose de singulièrement hardi. Cette manière d'escamoter le paradis et de faire passer une ame à la porte du ciel comme un mouton de fraude aux barrières de l'octroi, est plus plaisante qu'orthodoxe, et le saint Pierre de l'histoire bretonne ne le cède

guère en bonhomie à celui de notre Béranger. Sans doute, tous les récits de nos paysans ne sont pas aussi peu révérencieux pour les choses saintes; mais, à part cette nuance philosophique un peu vive, l'histoire de Moustache résume admirablement le conte gai de la littérature armoricaine. Aucun autre modèle n'en donnerait une idée plus exacte. La fable peut varier, les personnages changer de noms; mais toujours vous trouverez le joyeux garçon fringant et avisé qui va par les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser une princesse, après avoir joué quelque mauvais tour au diable; car le diable est la victime obligée, le diable est l'Orgon du fabliau bas-breton. Dans le genre plaisant comme dans le genre terrible, sa figure est celle qui domine tout; c'est le pivot du drame. Le diable est de toute éternité, chez nous, le personnage effrayant ou le personnage risible, comme le mari en France! — C'est même une assez curieuse étude que celle de cette vieille haine chrétienne contre l'ange des ténèbres, haine qui prend tour à tour la forme de la malédiction ou celle de la raillerie, mais qui toujours exprime une même horreur pour le *symbole du mal.* Lorsque les sociétés civilisées en sont arrivées à ne rire que de l'inusité des formes, de l'extérieur, de tout ce qui se désigne sous le nom de *ridicules*, il est curieux de voir un peuple encore assez naïf pour trouver le mal risible, par cela seul qu'il est le mal, et pour sentir que le ridicule véritable n'est autre chose que le *méchant*, de même que le *beau* n'est autre chose que le *bon*. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il faut être capable de sentir Dieu.

III.

Superstitions. — Fêtes. — Pélerinages. — Poésie du langage.

Le cachet d'une nature transitoire et demi-francisée est si profondément empreint au pays de Tréguier, que le langage même de ses habitans semble le révéler. C'est un breton d'abord pur, puis qui va toujours s'altérant jusqu'à Saint-Brieuc, où il se fond en un patois qui rappelle singulièrement le français de Montaigne. Le costume aussi y est moins varié, moins original que dans le Léon-

nais et la Cornouaille. On a pu voir, dans ce que nous avons dit, que la foi elle-même y était affaiblie; les superstitions seules, ces premières et dernières fleurs que pousse une religion, ont survécu jusqu'à présent à tous les changemens. Elles sont, en grande partie, les mêmes que dans le reste de la Bretagne, et nous les avons indiquées ailleurs. Cependant il en est quelques-unes de particulières aux Trégorrois : tel est l'usage religieux suivi par eux, lorsqu'ils recherchent le corps d'un noyé. Dans ce cas, toute la famille s'assemble en deuil; un pain noir est apporté; on y fixe un cierge allumé et on l'abandonne aux vagues. Le doigt de Dieu conduira le pain au lieu même où gît le cadavre du mort, et sa famille, ainsi avertie, pourra l'ensevelir dans une terre sainte. Une autre superstition se rattache à la fontaine de Saint-Michel. Quiconque a eu à souffrir d'un vol n'a qu'à s'y rendre à jeun le lundi, et à jeter dans l'eau des morceaux de pain d'égale grandeur, en nommant successivement les personnes qu'il soupçonne. Lorsqu'un des morceaux va au fond, le nom qui a été prononcé en le jetant est celui du voleur que l'on recherche. Cette dernière croyance est évidemment un vestige du culte pour les élémens qui formait la base du druidisme. Du reste, les traces de celui-ci sont encore profondément empreintes partout en Bretagne. Il est aisé de voir que le catholicisme, afin de s'établir plus facilement parmi les Celtes, s'est enté sur l'ancienne foi, comme si l'on eût craint, en l'isolant en bouture, qu'il ne prît point racine assez sûrement.

Les premiers apôtres de l'Armorique, pour rendre la conversion plus contagieuse, conservèrent sans doute une partie des rites populaires, en leur donnant seulement un nouveau patronage et une autre intention. La foule, qui ne s'attache qu'au dehors et se laisse prendre par les sens, changea plus aisément de croyances qu'elle n'eût fait d'habitudes, et on lui baptisa ses idoles pour qu'elle pût continuer à les adorer. Ce fut ainsi que ne pouvant dessacrer les menhirs, on les fit chrétiens en les surmontant d'une croix, ainsi que l'on substitua les feux de saint Jean à ceux qui s'allumaient en l'honneur du soleil. Mais le peuple alla plus loin : ses passions lui étaient restées, et bien que la nouvelle foi, toute de pureté et d'amour, ne lui offrît aucun patronage, il voulut

conserver un culte pour elles. La divinisation de ses mauvais penchans est une hypocrisie naturelle à l'homme; il a besoin d'avoir un complice dans le ciel. Le Celte, avant sa conversion, avait un autel élevé à la haine; il ne put se résoudre à n'en avoir qu'un seul consacré à la charité. Son vice lui était resté, et il lui fallait le dieu de son vice. Il songea donc à conserver son culte en changeant seulement de patron. Son esprit grossier ne voyait sans doute dans le Christ et sa famille que des divinités plus puissantes que ses anciennes idoles; il pensa qu'il pouvait transporter ses hommages des premiers autels au nouveau, sans rien changer, et qu'il n'y avait après tout qu'un culte à déménager. Ce fut ainsi que ce qui appartenait à un dieu barbare fut attribué par lui à la mère de Jésus, et que l'on vit s'élever des chapelles sous l'étrange invocation *de Notre-Dame-de-la-Haine!* Et ne pensez pas que le temps ait éclairé les esprits et redressé de semblables erreurs! Une chapelle dédiée à *Notre-Dame-de-la-Haine* existe toujours près de Tréguier, et le peuple n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites. Parfois encore, vers le soir, on voit des ombres honteuses se glisser furtivement vers ce triste édifice, placé au haut d'un coteau sans verdure. Ce sont de jeunes pupilles lassés de la surveillance de leurs tuteurs, des vieillards jaloux de la prospérité d'un voisin, des femmes trop rudement froissées par le despotisme d'un mari, qui viennent là prier pour la mort de l'objet de leur haine; trois *ave*, dévotement répétés, amènent irrévocablement cette mort dans l'année. — Superstition bizarre et vraiment celtique; vestige éloquent de cette énergie farouche des vieux adorateurs de Teutatès qui semblent n'avoir voulu renoncer à l'épée qui venge et tue qu'à la condition de pouvoir poignarder encore par la prière! —

Toutes les fêtes sont célébrées avec une grande piété au pays de Tréguier, mais surtout celle de Noël. Aux approches de cette solennité, des troupes séparées de jeunes filles et de jeunes gens parcourent les campagnes en chantant des noëls au pied des croix de carrefour. C'est au déclin du jour, lorsque l'ombre descend sur les vallées, qu'on entend retentir tout à coup ces hymnes religieux, chantés par des chœurs invisibles. Les voix des jeunes garçons s'élèvent les premières :

« Qu'y a-t-il de nouveau sur la terre, disent-elles, pour que tant de monde soit par les routes? Pourquoi le peuple va-t-il par bandes vers les églises, pendant la nuit? Pourquoi, pendant le jour, cette foule qui prie Dieu (1)? »

Les voix des jeunes filles, plus douces, plus fraîches, plus élevées, répondent aussitôt :

« C'est aujourd'hui qu'est né le Messie, c'est aujourd'hui qu'il faut adorer le Sauveur. »

Les jeunes gens reprennent :

« Pourquoi entend-on nuit et jour les offices dans les églises? pourquoi les prêtres disent-ils la messe à minuit? pourquoi en disent-ils trois? »

Les jeunes filles répondent encore :

« C'est qu'il faut se réjouir, c'est qu'aujourd'hui s'accomplit le mystère de la nativité. »

Et les deux troupes répètent ensemble :

« Cette nuit renouvelle la trame de la vie, cette nuit refait le fils d'Adam, cette nuit charge nos cœurs de joie et efface les péchés d'Ève; cette nuit nous donne un sauveur, un sauveur plein de douceur et de charité. Chantons, puisque c'est sa fête, chantons de cœur, Noël! Noël! »

Et tandis que ces chants s'éloignent, la nuit tombe et les étoiles se lèvent au ciel; dans les silences plus longs qui coupent chaque réponse, on entend le bruit monotone des moulins de la coulée, les soupirs du vent dans les oseraies! et, par instant, les chants qui se perdent dans la brume, arrivent encore jusqu'à l'oreille, comme les voix des anges, annonçant que le Sauveur est né, et elles murmurent au loin :

« Voici le maître céleste qui vient nous donner ses leçons. C'est un docteur qui arrive du pays des anges; venez, qu'il vous enseigne comment nuit et jour il faut chercher le chemin du paradis! »

Le pays de Tréguier a un grand nombre de pèlerinages célèbres,

(1) Voy. le recueil intitulé *Noüelio neve ha vantiec*, imprimé à Saint-Brieuc chez Prud'homme. Le noël que nous citons ici est le premier : *Petra so henvoas a neve*, etc.

parmi lesquels on peut surtout citer celui de *Saint-Mathurin*, à Moncontour, et celui de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* à Guingamp. La puissance de saint Mathurin est sans égale aux yeux des Trégorrois. Interrogez-les, ils vous diront sérieusement que si ce saint l'avait voulu, il eût été le bon Dieu. Le jour de sa fête, un concours immense de paysans se dirige vers Moncontour. Ils y conduisent leurs bœufs pour leur faire embrasser la relique du saint, enchâssée dans un buste d'argent. Chaque fidèle, avant de se retirer, allume un cierge qu'il dépose dans le sanctuaire; et c'est un bizarre coup-d'œil que celui de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfans, d'animaux, se pressant autour de l'autel, au milieu d'une forêt de bougies étincelantes, tandis que la voix rauque d'un marguillier répète d'intervalles en intervalles : *Allumez les cierges, allumez les cierges!* — Cela ressemble moins à une cérémonie religieuse qu'à une adjudication du paradis, faite par commissaire priseur, à éteinte de bougie.

Quant au pardon de *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, à Guingamp, il offre un aspect tout différent. La principale procession a lieu la nuit. On voit alors les longues files des pélerins s'avancer au milieu des ténèbres comme un lugubre cortége de fantômes. Chacun des pénitens tient à la main droite un chapelet, à la gauche un cierge allumé, et tous ces visages pâles, à moitié voilés de leurs longs cheveux, ou de leurs coiffes blanches, qui pendent des deux côtés comme un suaire, passent lentement en psalmodiant une prière latine. Bientôt une voix s'élève au-dessus des autres : c'est le *conducteur des pélerins* qui chante le cantique de *madame Marie-de-Bon-Secours* (1).

« J'ai été pélerin, dit-il, dans tous les coins du pays. Je suis allé à Tréguier et à Léon, à Vannes et à Carrhaix; il n'y a aucun lieu dans la basse contrée, aucun lieu consacré à la Vierge qui soit autant fréquenté par les pélerins que celui de *madame Marie-de-Bon-Secours*, à Guingamp, — *madame Marie*, qui est la plus belle étoile du firmament!

(1) *Cantic en enor d'an itron varia a vouir-sicour Deus ar guaer a voengamp. — E Montroulez eus a imprimeri Ledan.* Nous ne donnons ici la traduction que d'une partie du cantique qui n'a pas moins de dix-huit couplets.

« A elle a été accordé par le Sauveur de notre vie le pouvoir de donner soulagement à tout affligé.

« Courage donc, chrétien! courage pour aller jusqu'à elle, lui rendre visite avec véritable humilité. Elle est la mère de pitié, et elle donnera leur pardon à ceux qui le lui demanderont du plus profond de leur cœur.

« Elle donne la lumière à ceux qui en sont privés; elle donne à entendre aux sourds, et la course libre à ceux qui sont boîteux; par elle guérissent les languissans et parlent les muets; à tout affligé elle accorde soulagement.

« Approchez, assistans de toutes les conditions, voici l'instant de l'année où s'ouvre le pardon. Au premier dimanche du mois de juin ou jamais sont les indulgences pour les pécheurs.

« Celui qui se confessera et qui communiera pendant cette solennité, gagnera cinq cents jours d'indulgence, du bonheur pour bien plus long-temps, et le plaisir de jouir de la vie après sa pénitence!

« Habitans de Guingamp, et vous tous qui demeurez autour, rien ne vous manque! — Heureuse est la terre où l'on jouit de Marie! Vous avez le plus beau trésor que puisse fournir notre monde, *madame Marie-de-Bon-Secours*, mère des pécheurs.

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, les trois personnes de la Trinité qui régnera éternellement, qu'ils prennent pitié de mon ame; je vais finir.

« Puissions-nous avoir la grâce de nous retrouver tous ensemble un jour dans la vallée de Josaphat! »

A peine le cantique est-il achevé, que les rangs des pélerins se rompent; des cris de joie, des appels, des rires éclatans succèdent au recueillement de la procession nocturne. La foule des pénitens se rassemble sur la place où tous doivent coucher pêle-mêle sur la terre nue. Alors la sainte cérémonie en l'honneur de la Vierge immaculée finit le plus souvent par une orgie; femmes et garçons se mêlent, se rencontrent, se prennent au bras, s'agacent, se poursuivent à travers les rues obscures, et le lendemain, quand le jour se lève, bien des jeunes filles égarées rejoignent leurs mères le front rouge et les yeux honteux, avec un péché de plus à avouer au recteur de la paroisse.

Du reste, quels que soient les inconvéniens qui peuvent accompagner ces pélerinages, le paysan trégorrois aime et recherche leur pompe grossière. Il suit en cela son goût pour tout ce qui fait spectacle; car, de même que le Kernewote, il est avide de chants, de danses, de représentations dramatiques et mouvementées; mais ce goût a chez lui quelque chose de plus artiste que chez l'habitant des montagnes. Ses inclinations poétiques, sans être plus vives, sont plus développées, plus savantes, plus capables de combinaisons; aussi, à ses solennités religieuses, a-t-il ajouté des divertissemens littéraires. Il a son théâtre et son répertoire de drames nationaux. Tous les ans, à la fête de Lannion, des ouvriers de cette ville jouent une tragédie bretonne. Je me rappelle fort bien y avoir vu jouer *la Vie des quatre fils Émon* (BUEZ PEVAR MAB EMON). La représentation de cette pièce en six actes dura trois jours. Après avoir entendu deux actes, on sortait pour souper et pour dormir, et le lendemain on revenait écouter la suite. La pièce, imprimée depuis, forme un volume in-8° de plus de quatre cents pages. Nous parlerons ailleurs de ce curieux ouvrage, qui, dans sa contexture grossière, mais brodée d'or et de perles, participe à la fois de la mélancolie monotone d'Ossian, de la richesse verbeuse d'Homère, et de la crue énergie de Shakspeare.

L'imagination poétique des Bretons de l'évêché de Tréguier ne se révèle pas seulement par leurs fêtes, ils en ont marqué tout ce qui les entoure; les noms de lieu, les habitudes de langage, les maximes qu'ils répètent, tout reflète cette teinte biblique, tout se formule avec ces expressions brillantes et comme jetées au moule de la chose même. Il y a sous chaque nom un souvenir, sous chaque maxime une figure qui se relieffe. Leur langage, qui n'a point été, comme le nôtre, usé et poli dans l'engrenage social, est une monnaie où l'ame frappe son coin, avant de la jeter en circulation. Demandez à la petite qui garde ses moutons noirs sur la bruyère le nom de ce bois. —*Le bois des ossemens* (1), vous répondra-t-elle. — Celui de ce ruisseau? — *La rivière du meurtre* (2). — De cet écueil? — *La pierre du corbeau*. Interrogez-la ensuite sur le nom de

(1) *Coatscorn.*

(2) *Gouët.*

son père : elle vous dira qu'il s'appelle l'*homme aux grands yeux* (1), et elle ajoutera peut-être, si vous lui avez parlé le breton de sa paroisse et que vous ayez l'air d'être un *pays*, que sa mère était noble, qu'elle s'appelait *rose des bois* (2) et qu'elle est née à la *petite peuplade* (3), qu'elle a eu huit enfans et qu'elle en *a donné cinq à Dieu*; que son plus jeune frère *pique les bœufs depuis le mois de la paille blanche* (4), tandis que l'*aîné est allé sur la mer du bon Dieu dans un vaisseau du roi*. Après avoir reçu tous ces détails, partez en jetant une aumône à la petite; elle portera la main à la bouche, comme pour vous envoyer le baiser chrétien, et elle vous jettera le remerciment vulgaire et touchant : *Bénédiction de Dieu à vous* (5).

Maintenant, comparez, si vous le voulez, votre français limé, géométrique, tiré à quatre épingles, à cette naïveté remuante. — Il n'y a que les langues des peuples primitifs pour être vives et figurées. — C'est que les peuples primitifs sont des enfans qui parlent pour dire leur cœur, et que nous, nous sommes de grandes personnes qui savons l'algèbre et la grammaire.

IV.

Le cloarec trégorrois. — Sa vie. — Comment il devient poète.

Qui ne connaît maintenant le Paris du moyen-âge et son vieux quartier des écoles, si souvent et si dramatiquement décrit par nos chroniqueurs modernes? Qui n'a revu dans leurs tableaux ces rues fétides de l'université, jonchées de paille et parcourues par les étudians armés de rapières et d'estocs volans, par les professeurs montés sur leurs mules, par les Bohêmes et les Mauvais-Garçons, cachés sous leurs capes de serge brune? Depuis ce vif retour vers les souvenirs de l'antique monarchie, qui ne s'est figuré, au

(1) *Lagadec.*

(2) *Roscoët.*

(3) *Ploubian.*

(4) On remet l'aiguillon aux mains de l'enfant quand il a atteint sa douzième année.

(5) *Bennab doue derc'h.*

moins une fois, vivre à cet âge d'élan, pauvre clerc accoudé sur son étroite fenêtre, derrière le châssis de toile écrue qui lui servait de vitrage, sérieusement occupé d'étudier Aristote et la pragmatique-sanction? — Et qui n'a alors comparé avec dédain la mesquine agitation d'une existence d'étudiant de nos jours à cette vie aventureuse et vraiment épique des clercs d'autrefois? Eh bien! ce type d'écolier du moyen-âge, le temps ne l'a point entièrement détruit partout. Il existe encore dans nos évêchés de Basse-Bretagne, à Vannes, à Quimper, à Tréguier, à St-Brieuc, partout où les colléges et les séminaires attirent encore les jeunes paysans destinés à recevoir les ordres, et qui, dans la langue du pays, sont désignés sous le nom général de *cloarec* (1).

Le cloarec ne commence ordinairement ses études qu'à seize ou dix-huit ans. C'est le plus souvent dans toute la force d'une robuste jeunesse qu'il vient s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté d'enfans de huit ans, se soumettant à tous les dégoûts, à toutes les railleries qu'entraînent ces instructions tardives. Son costume ne reçoit aucun changement; mais sa longue chevelure est livrée aux ciseaux, et sa tête est à demi rasée, comme pour indiquer le noviciat à la tonsure cléricale : elle conserve seulement quelques boucles de cheveux qui flottent par derrière sur ses épaules, dernier symbole des rêves mondains qui, chez lui, peuvent surnager au milieu des austères pensées de l'avenir. Sa famille, que le vaniteux espoir de faire un prêtre pousse à tous les sacrifices, ne peut cependant subvenir toujours à toutes ses dépenses. Les objets les plus nécessaires, le papier, les plumes, les livres lui manquent parfois. Dans ce cas, le *cloarec* devient ingénieux pour suppléer aux ressources qui lui sont refusées. Il obtient les vieux cahiers de ses camarades et écrit dans les interlignes. Il ramasse hors des classes les plumes que le portier a balayées, il copie à la main les ouvrages classiques, et son manuscrit lui tient lieu de livres. Sa vie matérielle n'est ni moins économique, ni moins laborieuse. Réuni à cinq ou six de ses camarades, il loue une mansarde qui lui sert à la fois de salle d'é-

(1) Le *Cloarec* trégorrois ne reproduit le type que de la partie studieuse des anciens écoliers de Paris. C'est au pays de Vannes que l'on trouve le véritable bazochien, turbulent, buveur, et toujours la main au bâton.

tude, de cuisine et de chambre à coucher. Quelquefois aussi le *cloarec* trouve un cabaretier ou un loueur de chevaux qui veut bien lui fournir une paillasse et une couverture dans le coin d'un grenier. Il s'engage alors à payer cette faveur par des travaux domestiques. Il va prendre l'eau à la fontaine, couper l'herbe au pré, soigner les chevaux et l'écurie. Quelques étudians favorisés se placent chez un notaire dont ils font les copies, moyennant une légère gratification mensuelle. D'autres donnent des leçons de lecture et d'écriture à raison de *dix sous* par mois; mais le nombre de ces élus est nécessairement fort borné. Quelle que soit d'ailleurs l'industrie qu'exerce le *cloarec*, elle suffit tout au plus à son entretien; les frais d'instruction et de nourriture restent toujours à la charge de sa famille. Chaque jour de marché, le père ou la mère se rend à la ville et apporte à l'écolier un pain noir, du beurre, du lard, quelques galettes et des pommes de terre : ces provisions doivent durer jusqu'au marché suivant où elles sont renouvelées.

Nous devons dire qu'il est des étudians plus heureux, et qui, appartenant à de riches parens, mènent une vie plus douce; mais ceux-là ne sont point les clercs bretons que nous cherchons à faire connaître. Ceux-là sont des écoliers semblables aux écoliers de tout pays, poussant pleine sève dans la vie, au milieu d'une atmosphère d'aisance et de joie. Ce que nous voulons peindre ici, c'est le *cloarec* de la foule, sacré prêtre d'avance par l'humiliation, la misère, les rudes études, et commençant à marcher à travers le monde, comme le Christ vers le Calvaire, avec sa couronne d'épines au front et la croix sur les deux épaules.

En hiver, je l'ai déjà dit, le dortoir que le *cloarec* habite avec ses compagnons lui sert de cabinet d'étude; mais dès que les premiers bourgeons sont venus aux haies, et que le pinson chante dans les aubépines, il abandonne sa mansarde pour les champs. Il vient s'asseoir entre deux sillons, dont l'un lui sert de table pour étudier ses leçons et écrire ses devoirs. Heureux, il a retrouvé là l'air de sa campagne natale et un souvenir de ses douces fainéantises d'enfant, alors que, vêtu de haillons et les pieds nus, il gardait, dans les landes, les vaches de son père, en tressant de beaux chapeaux pointus avec les joncs des marais. Qui peut dire l'enchantement que doit éprouver le pauvre écolier

de dix-huit ans, quand cette nature si parfumée, si pleine de réminiscences confuses et de bruits endormeurs, bourdonne autour de lui; lorsqu'entre ses yeux et le triste livre de classe, passe un oiseau dont il sait le nom, un papillon qu'il a autrefois poursuivi, une abeille qui regagne peut-être les ruches de son père! — Quel moyen de poursuivre, à travers tant de ravissans allèchemens, le cours monotone d'une conjugaison latine? Comment entendre la cloche au milieu de ces mille harmonies qui résonnent autour de lui? — Aussi, bien souvent, la *cloarec* succombe. Il ramasse dans sa large poche ses cahiers, ses livres, et, avec eux, tout souci de l'avenir; il bondit à travers les champs, les taillis, les prairies, cherchant les nids dans les feuilles, cueillant les noisettes ou les mûres au milieu des haies vives, et chantant à plein cœur quelque *guerz* appris aux veillées. Parfois la voix lointaine d'une jeune fille qui garde ses moutons lui répond, et le jeune *cloarec,* ravi, écoute cette voix *bergère* et prolongée se perdre avec le vent dans les coulées. Malheureusement le jour finit, il faut revenir à la ville, et, le lendemain, une punition lui fera expier son échappée pastorale. Il lui faudra se coucher plus tard et se lever plus tôt pour achever le surcroît de travail qui lui sera imposé. Aussi, peu confiant dans sa raison, renoncera-t-il, s'il est sage, à travailler désormais sous le ciel. Malgré les joyeux appels d'un soleil brillant, il restera dans sa chambre délabrée et s'y livrera tout entier à ses devoirs. De temps en temps seulement, lorsque sa tête et ses doigts seront lassés, il se détournera vers la cage grossière suspendue à la croisée et causera quelques instans avec son bouvreuil, car le *cloarec* a toujours un bouvreuil à sa fenêtre. Trop pauvre pour nourrir un chien, il a dû se contenter d'un oiseau qu'il va dénicher lui-même, qu'il a nourri de son pain, et que l'hiver il réchauffe dans sa poitrine, seul foyer dont il puisse disposer. Le bouvreuil le connaît, l'aime et le comprend. — Comme lui, c'est un enfant des campagnes qui chante quand viennent la brise d'été et l'odeur des foins coupés.

Ainsi s'écoulent les sept années les plus chaudes et les plus fleuries de l'étudiant. Cependant un changement complet s'est insensiblement opéré en lui. Arraché aux occupations rustiques, pour être jeté subitement dans le repos du corps et le travail de

l'esprit, il sent tomber en même temps le cal formé sur ses mains et celui formé sur son ame. Ses membres se sont engourdis dans l'inaction, son front basané s'est déteint à l'air des classes. Bientôt tout son corps s'amollit et s'adélicate, le dur enfant de la campagne est devenu semblable à l'homme des villes, élevé sous verrines, et que tuerait une gelée blanche. Mais en même temps aussi, par compensation, son intelligence s'est développée; elle a acquis des forces, elle s'est assouplie dans l'exercice de la pensée; son imagination enrichie a pris feu et a commencé à jeter des lueurs sur son cœur, dont il comprend mieux les mouvemens et dont il analyse les désirs. La vie matérielle a cessé d'être tout pour lui, son corps s'est amoindri, allégé, et son ame paraît à travers. Alors toutes les maladies de l'homme civilisé l'attaquent à la fois. Alors arrivent les douleurs vagues, le vide, ces tristesses sans nom et sans remèdes qui viennent on ne sait d'où, et font souhaiter la mort on ne sait pourquoi. Les émotions, les désirs, les rêves trop pressés dans son cœur y forment abcès tout à coup et font courir la fièvre dans toutes ses fibres. Et quelle possibilité qu'au plus fort de ces dispositions mélancoliques, alors que le sang fermente dans les veines du *cloarec* comme du vin nouveau, quelle possibilité qu'il échappe à un premier amour? Le moyen, dites-moi, que l'étudiant en revenant seul, chaque soir, de sa promenade, passe devant une jeune mère qui fait sauter son enfant sur ses genoux, sans penser qu'il serait doux d'entendre la voix de cet enfant l'appeler son père? Dans ces premières années de jeunesse, nous comprenons encore si bien toutes les joies de la famille! tout meurtris que nous sommes contre l'indifférence ou la dureté de maîtres hargneux, nous sentons si bien comme il serait doux de se reposer dans une vie aimée, une de nos mains dans celles d'une femme et l'autre sur un berceau d'enfant!

Eh bien! qu'au moment de ces brûlans désirs un obstacle invincible vienne s'élever devant notre avenir, qu'à l'âge où toutes les femmes sont belles à nos yeux, nous venions à penser que nulle femme ne s'appuiera jamais sur notre poitrine!... qui ne comprend tout ce que la certitude de cet isolement éternel remuera en nous d'amertume?.... Oh! alors, pour peu qu'il y eût quelque fougue dans notre imagination, quelque fluidité dans nos pensées, la

plainte s'élancera de notre cœur pleine d'éloquence et de vérité, et nous deviendrons poètes, comme les mères deviennent chanteuses pour bercer des douleurs dans leurs chants!

Or, ce que nous venons de dire, c'est l'histoire du *cloarec*. Il ne faut point chercher ailleurs ses dispositions élégiaques et son aptitude pour la poésie. Ce qui précède explique aussi comment le pays de Tréguier, qui recevait dans ses colléges la jeunesse la plus impressionnable et la moins grossière des campagnes de l'Armorique, a pu devenir la source de presque toute la littérature moderne de la Bretagne et former l'école trégorroise, si distincte de toutes les autres, et si remarquable à tous égards.

Cette école reflète la vie du *cloarec* tout entière; c'est la confession de ses faiblesses humaines, de ses chagrins de cœur, des oublis de femme qui l'ont torturé; c'est un éternel mémoire auquel chaque abbé ajoute sa page avant de rompre avec le monde. L'expression de cette douleur conserve le plus souvent une simplicité charmante et presque enfantine; mais quelquefois aussi, elle revêt tout l'éclat d'une poésie figurée:

« Comme j'étais dans mon jardin, le cœur nageant dans la joie, je remarquai une fleur qui était élevée et brillante, ses feuilles étincelaient comme le soleil lorsqu'il pose ses pieds au bord de l'horizon (1).

« Et cette fleur-là était une fleur de mélancolie; elle entra dans mon cœur, et depuis il est malaisé de l'en arracher. — Sa vue seule m'a rendu languissant.

. . . .

« Je suis un jeune *cloarec* qui n'a pas encore l'âge d'un homme et qui poursuit ses études. — Et j'aurai cette année bien de la mélancolie, et j'aurai cette année un cœur brisé dans ma poitrine; car celle que j'aimais ne m'aime pas.

« Quand viendra la nouvelle saison, on verra fleurir les haies d'aubépines blanches, et les cœurs des jeunes gens fleuriront aussi. — Les belles fleurs se réjouiront dans les jardins, et les cœurs des jeunes gens se réjouiront de même dans le monde.

(1) Cette chanson, imprimée à Quimper chez Blot, mais qui n'appartient pas à la Cornouaille, ne contient pas moins de 80 vers.

« Mais moi, j'irai bâtir une tourelle sur le haut d'un rocher, vis-à-vis la demeure de ma plus aimée, et la mienne ; — et je pleurerai le temps passé. — Je songerai à mon étoile fatale !

« J'étais venu chanter un peu sous sa fenêtre, et j'entendis les oiseaux qui chantaient aussi au haut des arbres, et leurs chants semblaient me dire : A quoi te sert, *cloarec*, de te mettre tristesse au cœur ?

« Pourquoi te tourmenter de ton sort ? n'as-tu pas tout en abondance ? Tu vis dans la maison où tu es né, — tu as, près de toi, ton père et ta mère ; Dieu t'a donné la nourriture et le vêtement ;

« Tandis que nous qui chantons de tout notre cœur, nous n'avons rien dans ce monde ! Cesse donc, jeune *cloarec*, et laisse à la joie le cœur d'un jeune homme. »

Cela est sincère, touchant et d'une rare harmonie ; mais la poésie trégorroise n'a point toujours cette simplicité ravissante. Quelquefois, au milieu des expressions d'une douleur vraie, reparaît l'écolier tout frotté d'antiquité, tout cuirassé de théogonie païenne, et alors c'est chose curieuse que de voir l'énergie du sentiment se débattre sous le fatras classique, l'élan du cœur percer à jour la mythologie, et la Muse, rapiécée de lambeaux de pourpre latine par-dessus ses habits de paysanne, entremêler, comme une pauvre affolée, les prières à la Vierge et les invocations à Cupidon. Le fameux *sône du cloarec Pempol* est un type tout-à-fait remarquable de ce mélange bizarre. L'auteur, après une description épique et toute virgilienne de l'admirable coup-d'œil qui s'offre du haut de la montagne du *Crerc'h Noa*, s'écrie :

« Arrière, raretés de *Crerc'h Noa !* vous n'avez plus pouvoir de mettre de la joie dans mon ame. — C'est dans la petite ville de Pempol qu'est mon bonheur, là est ma chérie. — Une beauté au-dessus de la terre ! »

Puis vient une invocation dans laquelle *le cloarec* charge tous les dieux et toutes les muses de l'Olympe d'intercéder pour lui auprès de *celle qui lui est amère*, enfin il s'adresse à Mercure :

« Et toi, ambassadeur Mercure, père des bonnes pensées, éloquent messager, porte-lui ma plainte, ouvre tes deux ailes, nage rapidement dans les airs, et sans reprendre haleine, descends dans la ville.

« Descends dans la ville de Pempol, va droit rue de l'Eglise, et tâche de fléchir celle qui m'allanguit. Ne néglige rien pour gagner son esprit et rendre la joie à mon cœur.

« Poursuis-la, immortel; dis-lui qu'elle a à *Kerity* un esclave fidèle, dis-lui que je meurs s'il faut rester dans cet état cruel!

« Porte-lui ma demande, *fais-lui mes complimens*, enveloppe-la dans tes paroles caressantes et arrache-lui une lettre écrite à l'avantage de mon amour, par la main qui me fait mourir.

« Mais si elle persévère dans son indifférence, conduis-moi Lachésis, Atropos et Clotho, conduis-moi la mort elle-même armée de sa faulx, — la mort qui sait endormir les douleurs.

« Puis à elle, ô mon Dieu! demande-lui un linceul cousu de sa main, une châsse et une fosse. — Si elle n'a point aimé ma vie, peut-être au moins trouvera-t-elle quelque plaisir à donner la sépulture à mon cadavre!

« Mais dis-lui aussi qu'elle a, si elle le veut, le pouvoir de commander à la mort. — Qu'elle m'appelle, et je me lèverai de ma tombe à sa voix. — Je me lèverai pour l'admirer! — glorieux et ressuscité comme un autre Lazare. »

N'est-ce pas là une page de Desportes ou de Ronsard avec l'harmonie des vers de moins? Ne semble-t-il pas lire une élégie de la renaissance, avec sa douceur caressante et son pédantisme naïf? — Ne sentez-vous point là-dedans l'amoureux qui a fait sa rhétorique et qui est resté poète en dépit de l'art poétique de Boileau et des odes de J.-B. Rousseau? — Cela est beau autant par ses défauts que par ses qualités, beau parce que c'est vrai, parce que cela raconte bien une ame de vingt ans, dans toute la sincérité de sa poésie et de ses ridicules.

Ailleurs, en parlant du prêtre breton, nous avons dit ce que devenaient toutes ces éruptions poétiques des jeunes *cloarecs*, nous avons peint ces recteurs allant, de nuit, et par la tempête, porter les sacremens aux mourans, à travers les fondrières et les marais débordés. Pour qui aura bien compris ce que nous venons de dire des premières années du clerc breton, ce rude dévouement paraîtra sans doute plus explicable. Et que feraient-ils, en effet, ces jeunes gens à cœurs froissés, une fois cousus dans la soutane noire, s'ils ne se livraient avec ferveur et enthousiasme à leur

nouvelle mission? Il faut bien que leur énergie, repoussée des affections terrestres, déborde quelque part; il leur faut bien un culte et un amour; — et maintenant que les cultes et les amours du monde leur sont interdits, ils presseront la religion dans leurs bras comme ils eussent pressé une femme, — avec délire! — Tout le secret de l'exaltation fanatique de nos prêtres est peut-être là.

E. Souvestre.

HOMMES D'ÉTAT

DE L'ANGLETERRE.

II.

DANIEL O'CONNELL.

Au sud-ouest de l'Irlande, vous trouvez une région singulièrement déserte et rude; crêtes de rocs aigus, longues chaînes de montagnes arides, semées de pics élevés, entrecoupées de déchirures et de ravines profondes. Ici des précipices sans fond; là des torrens qui bruissent; plus loin, des lacs, des baies nombreuses, et une longue dentelure de rochers inégaux et âpres qui bordent la côte. Au pied de ces monts, à l'endroit où le sol commence à s'élever, où les premières collines surgissent, la nature a placé un Éden, le plus délicieux canton des trois royaumes, cette riante et verte vallée que baigne le lac de Killarney. Avancez vers l'ouest: cette végétation luxuriante s'éteint et s'appauvrit peu à peu. Vous gravissez des montagnes sans forêts et sans herbes, géans à la

tête chauve et nue, couronnés des brumes de l'Atlantique, et qui, allongeant leurs bras desséchés vers la mer, se terminent par des rocs ou promontoires affreux. Entre les dentelures de cette côte hérissée, vous voyez tantôt les vagues se précipiter en écumant dans leurs anfractuosités, tantôt s'ouvrir des hâvres magnifiques et déserts, qui contiendraient toutes les flottes de la Grande-Bretagne.

Cette ceinture d'airain, armée de pointes, et qui sert de rempart à l'Irlande vers le sud-ouest, est sans cesse battue de l'écume et fouettée par la colère de l'Océan. Une vapeur éternelle s'exhale le long de la côte; un voile de brouillards suspendus entre le ciel et la terre obscurcit le disque du soleil. Les descriptions d'Ossian se réalisent dans un climat plus doux. Au pied des montagnes, ensevelies dans d'obscurs vallons, quelques villes semblent se dérober à tous les regards. Les villages, composés de huttes éparses sur un vaste espace, présentent l'aspect de la pauvreté la plus hideuse; le reste de l'Europe ne connaît rien de tel. Le paysan partage avec son porc, son unique associé, son seul ami, quelques mauvaises pommes de terre; quelquefois, une vache étique arrache péniblement les maigres herbages qui poussent dans un champ semé de pierres blanches.

Si vous errez dans ces ravines solitaires, vous trouverez çà et là quelques pâtres et quelques chasseurs qui méritent d'être observés; hommes sauvages dont la physionomie singulière contraste bizarrement avec la physionomie ouverte, joviale, un peu grotesque de la vieille population celtique, habitante indigène de l'Irlande. Ces hommes, agiles, maigres, à la taille svelte, à l'œil noir et ardent, aux cheveux bruns, à l'air féroce, aux traits réguliers; ce sont les descendans des colons orientaux qui ont envahi l'Irlande autrefois, et qui, depuis deux siècles, exercent l'imagination des antiquaires anglais. Milésiens selon les uns, Phéniciens selon les autres, Espagnols d'après une autre hypothèse, ils n'ont pas perdu leur caractère primitif, leur type arabe et méridional.

Dans cette région, vous rencontrez peu de manoirs féodaux. Les propriétaires sont presque tous de vieux catholiques dont les pères ont commandé à quelques clans indépendans. La province de Kerry

est une de celles où la puissance anglaise n'a jamais pu prendre racine.

A l'angle extrême de l'île, sur la dernière cime d'un promontoire battu des flots, sur le point même qui se rapproche le plus de l'Amérique, sont éparses les ruines d'un vieux couvent; près des ruines s'élève une maison blanche et irrégulière. Voilà les restes de l'abbaye de Derrinane; plus loin, la maison moderne de *Daniel O'Connell*, avocat, surnommé le *grand agitateur*.

Ses aïeux étaient chefs de clan, et se rangent parmi les plus anciens de ces guerriers qui firent aux envahisseurs saxons une guerre d'escarmouche et de pillage, et succombèrent à leurs dissensions intestines, non à l'épée des ennemis. Ses parens jouissaient d'une fortune médiocre, et son oncle, qui mourut dans un âge très avancé, lui laissa la maison dont je viens de parler, et quelques propriétés territoriales. Destiné à l'état ecclésiastique, et catholique comme tous ses parens, il fit ses études à Saint-Omer, séminaire général de tous les prêtres irlandais. L'intolérance anglaise ne leur permettait pas encore d'entretenir un collége catholique dans les trois royaumes. Aujourd'hui, le collége de Maynooth, maintenu aux frais du gouvernement, malgré la vive opposition de l'église anglicane, ouvre son enceinte aux jeunes prêtres catholiques; et peut-être ce nouvel arrangement est-il plus nuisible qu'utile à la civilisation de l'Irlande. Au lieu d'aller s'imprégner sur le continent de ces idées libérales et tolérantes qui forment l'atmosphère intellectuelle de l'Europe et surtout de la France, les jeunes prêtres, la plupart de naissance obscure et d'un esprit peu élevé, acquièrent, en se renfermant dans les murs collégiaux de Maynooth, des idées plus restreintes, un patriotisme plus exclusif et plus fanatique, une manière de voir et de sentir plus monacale. Ainsi le progrès de la civilisation peut desservir la civilisation elle-même.

A Saint-Omer, Daniel O'Connell se livra tout entier et avec zèle aux études ecclésiastiques; et cet homme, que ses ennemis les plus ardens n'ont jamais accusé d'hypocrisie, passe encore aujourd'hui pour être sincèrement attaché aux dogmes de sa communion. Quelque difficile qu'il puisse être de pénétrer les motifs d'un chef de parti qui s'appuie sur le clergé, et met en mouvement les passions religieuses, nous n'avons aucune raison pour supposer que sa

croyance personnelle ne soit pas d'accord avec ses intérêts. Dans sa carrière politique, il a été guidé, dit-on, par un homme singulier qui rappelle le père Joseph de Richelieu : prêtre catholique qui se trouve au fond de tous les mouvemens de l'Irlande, à ce qu'on prétend, mais qui ne se montre jamais, et qui consacre en secret son talent et son génie au succès de la cause qu'il a choisie. Il se nomme le père Lestrange.

Quoi qu'il en soit, l'état ecclésiastique n'offrait pas une perspective assez orageuse ni assez vaste au jeune étudiant de Saint-Omer, à son esprit turbulent, à son ame ardente. Au XVe ou au XVIe siècle, O'Connell, prêtre, eût commandé une croisade et dirigé une ligue. Au siècle où nous sommes, il eut raison de quitter la tonsure et la soutane et de se faire avocat. En 1798, à vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il fut reçu membre du barreau irlandais; année mémorable, année sanglante et qui marquera dans les annales de cette île malheureuse. Le berceau politique d'O'Connell fut placé dans les orages et les ténèbres de cette redoutable année : ce fut là peut-être qu'il fit l'éducation de ce génie remuant qui a exercé tant d'influence sur sa patrie, qui a soulevé et apaisé les flots populaires, qui n'a pas accompli toute son œuvre, et qui peut-être lancera ses compatriotes dans un océan plus tempestueux encore, au milieu d'écueils plus sanglans et plus terribles que ceux qui ont déjà brisé leur navire et déchiré leurs voiles.

Depuis la conquête de l'Irlande par Guillaume III jusqu'à l'année 1783, deux chambres représentatives ont gouverné l'Irlande; mais avec cette clause remarquable, que leurs décrets ont besoin de la sanction du parlement d'Angleterre et ne peuvent s'en passer. Quand la guerre d'Amérique éclata, lorsque l'Angleterre fut obligée de concentrer toutes ses forces pour résister à la coalition des puissances européennes qui la menaçaient, lorsque l'exemple du Nouveau-Monde réveilla la nationalité irlandaise, mille voix jaillirent en même temps de l'Irlande et demandèrent pour elle une constitution indépendante : on parvint à l'arracher, non à la justice, mais aux terreurs de George III et de son gouvernement.

La première révolte eut pour cause cette tyrannie commerciale qu'une rapacité sans pudeur faisait peser sur l'île d'Erin. Elle se peupla d'associations armées. Soixante-dix mille volontaires terri-

fièrent les Anglais et dominèrent le parlement d'Irlande. Après avoir brisé toutes les entraves commerciales dont on se plaignait, les conjurés demandèrent la révocation des statuts qui subordonnaient le parlement d'Irlande à celui d'Angleterre. Ils atteignirent leur but. Les deux chambres d'Irlande s'arrogèrent la souveraineté, et si la même couronne sembla peser sur les deux îles, cette union, presque nominale, fut la seule qui les attacha désormais l'une à l'autre.

Mais comment supposer que deux législatures indépendantes se maintiendront, soumises à un seul pouvoir exécutif, sur un pied de parfaite égalité? En Écosse, depuis la réunion des deux couronnes sous Jacques Ier, et celle des législatures sous la reine Anne, vous ne voyez que confusion, oppression, violences; les deux nationalités se heurtent sans cesse, et après de longs désordres, la plus faible des deux succombe, victime de ses propres dissensions. Si les chambres irlandaises avaient été réellement indépendantes, elles n'auraient pas pu se maintenir une année seulement, en face du parlement anglais. Mais leur indépendance était nominale. La chambre des pairs attendait tout de la couronne. L'église, l'armée, toutes les sources de fortune où une noblesse appauvrie allait puiser, se trouvaient placées sous la main du gouvernement. Le château (on nommait ainsi la Cour du vice-roi à Dublin) avait su se faire une constante majorité dans la chambre des communes. Des trois cents membres qui la composaient, plus de cent étaient pensionnés du gouvernement, sous une forme ou sous une autre. La plupart étaient élus par de petites corporations, par des villes ou des bourgs soumis à l'influence du seigneur voisin. L'indigence des nobles irlandais, race d'hommes spirituelle, goguenarde, aimant le plaisir, les mettait à la merci d'un ministère, toujours prêt à les acheter. D'ailleurs les catholiques, jusqu'en 1798, ne pouvant être ni électeurs ni éligibles, une fraction du peuple était seule représentée. Point de confiance, point de sympathie entre ces députés et la masse de la nation. Leur enthousiasme patriotique s'évaporait en discours véhémens et en protestations d'indépendance. Peut-être les whigs avaient-ils plus d'influence dans le parlement irlandais que dans le parlement anglais: mais c'était là tout. Aussi les deux assemblées ne furent-elles d'un avis contraire que

dans une seule occasion : lorsque la première maladie de George III souleva la question de la régence. Le parlement irlandais, gouverné par les whigs décerna les droits et le titre de régent au prince de Galles. Le parlement anglais, sous la direction de M. Pitt, décréta l'établissement d'un conseil. Heureusement pour la paix des deux pays, le retour de George III à la santé rompit la discussion. Mais Pitt avait pressenti la nécessité d'unir les deux législatures. Il y parvint, aux dépens, il est vrai, de la probité et de l'honneur.

Dans ce pays, soumis à un gouvernement si anormal, l'état de la société n'était pas moins bizarre. Je ne crois pas que jamais aucun pays ait offert rien de semblable à la situation de l'Irlande pendant la fin du dernier siècle. Point de commerce, si ce n'est dans quelques districts peu étendus : la population ne se composait que de deux classes, des paysans toujours opprimés et misérables qui commençaient à faire aux propriétés cette guerre acharnée qui continue aujourd'hui, et des lords ou propriétaires, caste nombreuse, brave, ignorante, étourdie, besoigneuse, audacieuse, qui s'était tellement imprégnée du caractère irlandais, que vous n'auriez pas trouvé dans ses mœurs une seule trace qui rappelât les aventuriers anglais, ses ancêtres. La plupart protestans, ils vouaient au pape une haine toute puritaine et ne ressemblaient aux puritains qu'en cela. Animés d'un profond mépris pour la justice départementale et l'administration, ils formaient une petite aristocratie indépendante que la loi n'atteignait pas, qui la monopolisait, qui la pliait, la détournait et la faisait agir à son gré. Leur vie bruyante et licencieuse se passait dans les fêtes, dans l'ivresse, à la chasse. Rudes, grossiers, violens, sensuels, bons vivans, ils étaient bien plus aimés de leurs misérables vassaux, que leurs successeurs si éclairés, si philosophes et si économes. Boire, jouer, se battre, voilà leur existence; et sur ces bruyantes saturnales, dont l'Irlande entière était le théâtre, où le maître et l'esclave se confondaient, la gaîté originale, la bizarre humeur du peuple irlandais jetaient un éclat singulier. Fils d'une civilisation raisonnable, nous croyons à peine aux anecdotes que nous a léguées cette ère extravagante, scintillante d'esprit, tachée de sang, toute sauvage, toute extraordinaire, toute bizarre. L'homme comme il faut n'avait qu'un passe-temps, le duel. En amour, en politique, en affaires de justice, la balle

du pistolet tranchait tous les nœuds gordiens. Il était convenu que les agens du gouvernement et spécialement les officiers judiciaires de la couronne soutiendraient leurs dires sur le champ de bataille. Pour s'élever jusqu'à la dignité de juge, il fallait d'abord passer par cette espèce de service militaire. Une ou deux anecdotes feront comprendre ce qu'était l'Irlande à une époque où l'Angleterre passait pour le pays le *mieux policé* du globe.

Lord Kilkenny, propriétaire de terres considérables, soutenait sans cesse des procès contre ses vassaux. Il conduisait ses affaires à sa guise et perdait tous ses procès. Enfin, ennuyé de se voir toujours condamné, il résolut de tenter la fortune de la guerre, et d'attaquer successivement en duel tous les avocats qui plaideraient, tous les juges qui prononceraient une sentence, tous les avoués qui agiraient, tous les huissiers qui verbaliseraient contre lui. Il commença la campagne, en provoquant l'avoué de sa partie adverse, et ne fut pas heureux dans cette première rencontre. Deux balles cassèrent le bras du lord; elles l'empêchèrent de se venger en brisant le crâne de l'avoué; car il visait admirablement bien. Son fils aîné le remplaça aussitôt, et adressa son cartel à l'avocat ennemi, qu'il blessa dans le côté, et qu'il eût tué infailliblement, si une pièce de monnaie placée dans la poche du gilet n'eût amorti la balle. Le père avait eu le temps de se guérir : il s'empressa de profiter de sa convalescence pour appeler au combat le second avocat, qui reçut une blessure dangereuse. Le second fils allait entrer en lice ; mais il choisit mal son moment : comme il voulait que le troisième avocat se battît avec lui dans la salle même du tribunal, des officiers de justice s'interposèrent, arrêtèrent les deux combattans : il fallut bien que lord Kilkenny restât satisfait de la perte de ses procès et de ses trois duels.

Au milieu de cette frivolité et de cette étourderie, il y avait ordinairement de la franchise, du courage et de la générosité. Aussi ne peut-on pas présenter le trop fameux George Robert Fitz-Gerald comme un type de la nationalité irlandaise. Cet homme, ou plutôt ce tigre, a laissé en Irlande un nom célèbre, devenu synonyme de férocité et de lâcheté. Mais son existence et ses crimes prouvent bien l'état sauvage du pays et le peu d'influence que la civilisation et la loi exerçaient sur cette contrée, toute féodale

encore et livrée aux barbaries du moyen-âge. Né d'une famille illustre et ancienne, possesseur de riches domaines, élégant dans ses manières, mais perfide, atroce et sanguinaire jusqu'à la folie; cet homme qui avait visité les cours étrangères, qui avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup voyagé, qui long-temps avait été admis dans la meilleure société de l'Angleterre, avait fini par inspirer tant de terreur, de mépris et de haine, qu'il dut se résoudre à vivre dans un isolement qui augmenta encore la férocité de ses penchans. On s'étonnait de le voir échapper sain et sauf à tous les duels provoqués par lui. Déjà une cinquantaine de victimes avaient péri sous sa balle et sous son épée, lorsqu'un accident imprévu fit reconnaître qu'il portait toujours une cuirasse d'acier. Banni de la société, il se retira dans ses domaines, et organisa une armée composée de ses vassaux, tout aussi sauvages et moins lâches que lui. Protégé par ces brigands, il répandit la terreur dans le voisinage, défia les poursuites judiciaires, et brava la haine publique. Les annales du crime et de la tyrannie n'offrent rien d'analogue aux actes qui lui sont attribués. Il fut accusé en justice d'avoir enfermé son père dans un cachot, et de l'en avoir fait sortir pour l'atteler à une charrette, et une autre fois pour l'enchaîner à un ours. Les juges n'osèrent le condamner qu'à trois ans de prison, et le vice-roi (le duc de Buckingham) lui fit remise de la peine. Ce ne fut qu'en 1786, après une série de crimes dont le moindre méritait la mort, qu'ayant fait fusiller par ses vassaux, placés sur deux lignes comme des soldats qui fusillent un déserteur, un voisin qui lui déplaisait, Fitz-Gerald fut enfin pris et pendu à la porte même de son manoir.

Sous cette férocité extérieure, la nation irlandaise cachait de nobles penchans, un ardent besoin d'indépendance et une profonde haine contre l'Angleterre et l'alliance anglaise. Le plus terrible fléau qui pesât sur elle, l'absence de tous les grands propriétaires, qui se bannissaient eux-mêmes de leur patrie, datait d'une époque bien antérieure à l'union. C'est une erreur de croire qu'avant ce temps les seigneurs irlandais habitassent leurs terres. Pendant le XVIIIe siècle comme aujourd'hui, une multitude de petits fermiers et paysans étaient forcés de livrer aux seigneurs et aux propriétaires le produit presque entier de leur travail et de leur industrie. Le mécontentement se manifesta surtout dans le nord de l'Irlande, habité

par des presbytériens de race écossaise, plus industrieux et plus actifs que les gens du midi. Envahis par les principes français, ils désiraient la réforme et manifestaient le dégoût que leur inspirait la corruption du parlement. Le parti catholique, écrasé depuis un siècle par le triomphe du parti protestant, releva la tête. Ennemis depuis long-temps de la propriété, les paysans attendirent avec impatience le moment et l'occasion d'agir d'une manière plus vigoureuse, plus décisive, plus sanglante.

Tels étaient les fermens de discorde qui préparèrent la rébellion de 1798; année sur laquelle le partisan des droits populaires et celui du gouvernement anglais doivent jeter un regard d'égale douleur et de profond regret. La barbarie du châtiment, l'inexorable férocité de la vengeance, surpassèrent encore l'atroce férocité de la populace. Ce fut une explosion véhémente, mais de courte durée. Le gouvernement vainqueur acquit une force nouvelle, et Pitt opéra sa grande mesure de l'Union : mesure qui s'accomplit malgré la répugnance et la réprobation de l'un des deux peuples enchaînés par cette alliance. Cette réprobation fut si générale, qu'on peut la nommer universelle. Depuis le noble dans son palais, jusqu'au paysan dans sa cabane, tous s'élevèrent à la fois contre cette mesure; un grand cri unanime, le cri de l'indignation, le cri de l'indépendance mourante, jaillit de tous les coins du royaume, et protesta contre l'Union. Les rebelles vaincus murmuraient en secret; la milice et la noblesse protestante, qui avaient concouru à subjuguer leurs concitoyens, se récriaient avec plus de force encore, et demandaient si la destruction de leurs priviléges les plus chers serait la récompense de leur valeur et de leur loyauté. Mais le parlement irlandais était corrompu, et ce fut à beaux deniers comptans, selon toute la force du terme, que son assentiment fut acheté. On a publié et les noms de ceux qui se sont vendus, et la quotité des sommes qu'ils ont exigées; telle était l'effronterie du vice, qu'au lieu de s'envelopper d'une triple obscurité, il fit de sa honte une affaire publique et sans voile. Les propriétaires de bourgs comptèrent devant leurs amis les schellings et les guinées équivalens à l'achat de leurs droits; de nombreuses pairies, jetées dans la balance, la firent pencher en faveur du gouvernement. C'était un marché de corruption publique : on trafiquait des votes et des places, même dans

l'intervalle qui sépara l'introduction de cette mesure de son accomplissement. Cependant une chambre des communes si complaisante, une chambre des pairs si soumise, ne donnèrent au gouvernement que la majorité pure et simple, en faveur de l'acte qui les anéantissait. Le parlement irlandais, théâtre de tant de corruptions et de débats animés, où l'on avait déployé tant d'éloquence et de talent, fut réduit des deux tiers; le dernier tiers alla se confondre avec le parlement anglais, joindre ses votes à ceux des représentans d'un pays voisin. Le magnifique palais de College-Green, où il avait tenu ses séances, fut consacré aux opérations de la banque, et les bourgs nombreux dont les élections l'avaient peuplé ne furent plus désormais que des villages sans nom.

A moins d'une grande partialité pour l'Angleterre, les Anglais eux-mêmes sont forcés de convenir que jamais mesure politique ne fut accomplie par des moyens plus condamnables que celle-ci. Fox les traita d'odieux et de criminels. Nécessaire peut-être à l'intégrité de l'empire, cette mesure irrita au lieu de calmer l'animosité et l'aigreur qui régnaient en Irlande. La masse du peuple irlandais devint l'ennemie jurée de l'aristocratie anglaise. Au sentiment de la dégradation nationale, à la rage excitée par le souvenir de cette vente publique et ignominieuse de la patrie livrée par ses hommes d'état moyennant quelques schellings, se joignit un autre motif de mécontentement amer. On avait promis aux catholiques de les réintégrer dans leurs droits. Cet appât leur avait été offert comme un motif de soumission et de condescendance. Déjà les féroces châtimens du code pénal avaient été adoucis en leur faveur, déjà la franchise électorale leur avait été rendue par le parlement irlandais; ils réclamaient maintenant le droit de siéger comme députés et comme pairs.

Alors se dessina nettement la grande division des partis en Irlande: la masse protestante s'attacha exclusivement à la domination anglaise; la masse catholique lui fut décidément hostile. Chacune des factions politiques s'incorpora intimement à la faction religieuse: ce qui n'était pas arrivé avant 1800. La lutte se déclara entre les anglicans, partisans du pouvoir, et les catholiques, enthousiastes de liberté; entre les élus et les parias; entre le petit nombre et le grand nombre; entre ceux qui possédaient et ceux

qui n'avaient rien; entre les privilégiés et les prolétaires. Que Pitt ait sincèrement désiré l'émancipation des catholiques, qu'il ait été de bonne foi en promettant aux chefs de ce parti les priviléges qu'ils désiraient si ardemment : c'est ce dont ses ennemis même conviennent. Sa promesse, il espérait pouvoir la tenir; mais son alliée, la vieille aristocratie anglaise, à l'aide de laquelle il avait étouffé le jacobinisme, lui força la main. L'habile ministre avait évoqué un pouvoir terrible, qui le dominait, et dont il ne pouvait plus se défaire. Les préjugés protestans de George III autorisèrent et encouragèrent le parlement anglais à repousser l'émancipation catholique, et ce grand acte de justice nationale, il fut réservé à une autre génération de l'accomplir.

Il y a trente ans, dans une de ces assemblées destinées à enflammer les passions irlandaises et à combattre la mesure de l'Union, un jeune avocat prit la parole : c'était O'Connell. Son début fut brillant. Toujours, depuis cette époque, on l'a vu se porter champion du parti catholique, champion infatigable et toujours prêt, orateur qui ne laissait pas échapper une seule occasion de réclamer contre les griefs réels ou prétendus de ce parti. Les mêmes talens qui l'avaient distingué au barreau, qui l'avaient entouré de nombreux cliens, qui avaient fait de lui l'avocat à la mode, assurèrent son succès comme orateur populaire. Ce n'était pas un légiste profondément instruit; mérite peu apprécié en Irlande et très important en Angleterre. Mais quel homme jamais sut plus habilement s'emparer de la sympathie d'un jury, commander à ses émotions, le conduire à son gré, employer, pour le dominer, l'esprit, la saillie, le caprice, la vivacité irlandaise, ou cette déclamation impétueuse, diffuse, passionnée et pittoresque, qui produit tant d'effet sur ses compatriotes?

O'Connell est taillé pour réussir dans toutes les carrières où l'énergie, le sang-froid, l'audace imperturbable et la franchise du caractère peuvent assurer le succès. Regardez-le : voyez ces larges épaules, cette carrure d'athlète, cet œil brillant, audacieux, spirituel, sensuel, ardent, presque féroce; voyez-le marcher tout à son aise, d'un pas négligent, se dandinant sur les hanches, le parapluie jeté comme une arme, sur l'épaule; voyez-le aborder ses

amis, d'un air familier, trivial peut-être, mais franc et qui séduit le peuple; écoutez cette voix souple, flexible, aux intonations variées, cette voix riche d'accens vigoureux, admirable, moelleuse, tonnante, sardonique, voilée tour à tour; cette prononciation qui rappelle à la fois le prêtre et l'Irlandais : vous reconnaîtrez que le sceau de sa mission spéciale est gravé sur le front de cet homme, qu'il est merveilleusement à sa place, et que nul autre ne le remplacerait.

« O'Connell, disait un Allemand de beaucoup d'esprit, qui l'avait connu en Irlande, ressemble bien moins à un avocat de Dublin qu'à un maréchal de la grande-armée! » — En effet, cet abandon, cette liberté, ce laisser-aller, cette bonhomie brusque qui le caractérisent se trouvent souvent chez les militaires, rarement chez les hommes de loi. Il est le premier à dire que, de tous les hommes d'état des trois royaumes, il est celui qui, depuis trente années, a ri de meilleur cœur et le plus souvent. En effet, ce gros homme si fleuri, si gai, si ouvert, ne semble pas avoir souffert beaucoup, et les soucis de la vie publique n'ont pas plissé son large front ni dégarni ses tempes de cheveux.

En 1812, on vit se former à Dublin le comité catholique, dont le but était de hâter et de favoriser par tous les moyens l'émancipation des catholiques irlandais. O'Connell y joua le premier rôle; le ministre Perceval s'opposait avec force aux prétentions du comité qui demandait l'admission des catholiques dans l'une et l'autre chambre. Violent dans son langage, O'Connell avait attaqué sans ménagement la corporation de Dublin, tout anglicane et composée de marchands qui avaient long-temps régi les intérêts municipaux et électoraux de la capitale irlandaise. Trois ans après, un nommé Desterre, qui se porta champion des protestans de Dublin, insulta O'Connell dans une des rues de la ville. Le lendemain un cartel fut envoyé à Desterre par O'Connell, et le combat eut lieu, à la mode irlandaise, devant quelques centaines de spectateurs. Desterre fut blessé à mort; les paysans montrent encore aujourd'hui, avec orgueil, la place où le Conseiller tua son homme. Ajoutons que le vainqueur a tiré bon parti de sa victoire. Depuis ce temps, il a toujours refusé de se battre, disant que c'était assez de la mort d'un homme, et qu'il ne voulait pas avoir à répondre d'un second meurtre.

Si tout le monde agissait de même, la coutume du duel, cette coutume barbare, finirait bientôt. Mais, pour un chef de parti comme O'Connell, pour un homme qui lance autour de lui sans scrupule la calomnie et l'outrage, pour un orateur qui n'épargne ni l'invective ni le scandale contre ses ennemis, c'est un admirable moyen, c'est un paravent commode que de se retrancher derrière un tel refus.

Il était déjà regardé comme le plus remarquable chef du parti catholique, lorsqu'en 1821 George IV visita l'Irlande. O'Connell le reçut à la tête d'une procession solennelle. Un accès imprévu de loyauté s'était emparé de l'île d'Erin; tous les partis captaient la faveur du nouveau monarque. Cette fièvre fut contagieuse pour O'Connell, qui s'agenouilla sur le sable du rivage aux pieds du monarque anglais, lui offrit une couronne de laurier, et s'acquitta de plusieurs autres jongleries théâtrales, au milieu des applaudissemens de ses fidèles Irlandais. A peine le vaisseau royal avait-il quitté la côte d'Irlande, que cet éclair de loyauté passagère avait disparu : O'Connell, tout honteux d'être devenu courtisan, essayait déjà de pallier sa faiblesse ou son caprice.

En Angleterre, rien n'était changé; la lutte des tories contre les whigs continuait comme de coutume, mais il s'opérait en Irlande une révolution totale. Les catholiques, dont les forces éparses s'étaient long-temps épuisées dans une lutte maladroite et irrégulière contre la masse compacte de leurs ennemis, s'étaient perfectionnés et disciplinés. Ils avaient appris un art formidable, celui de l'association. Déjà, en 1823, l'association catholique reconnaissait O'Connell pour son maître; la faveur populaire ne l'avait pas quitté. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la constitution organique de cette assemblée fameuse; sa formation est le chef-d'œuvre de la vie politique d'O'Connell. Cette redoutable association a été la première qui, se renfermant dans le cercle des formes légales, ait frappé d'un coup vigoureux le pouvoir anglais. C'est elle qui a donné le signal à toutes ces confédérations partielles, qui depuis la même époque ont ébranlé la solidité de l'empire britannique.

A peine O'Connell eut-il donné le signal, que toute la population catholique de l'Irlande envoya ses députés à la grande assemblée réunie à Dublin. Une nouvelle espèce de parlement en

permanence ne s'occupa plus que de détruire ou de balancer du moins l'influence protestante, et de servir les intérêts du parti catholique.

L'association, dans son état le plus florissant, se composait de trois mille membres qui représentaient plus de cinq cent mille constituans. Les contributions volontaires, qui se continuent encore aujourd'hui, leur fournirent les fonds nécessaires. Des percepteurs furent établis dans chaque paroisse; des prêtres reçurent les offrandes volontaires qui furent déposées dans leurs chapelles; on inscrivit les noms de ceux qui refusaient de contribuer, et un système de terreur s'établit, d'autant plus formidable qu'il était vague. Point de menaces, point de vengeance apparente; mais dans un pays tel que l'Irlande, c'était beaucoup de voir son nom inscrit parmi ceux des ennemis de l'association catholique; dans un pays où l'idée de la patrie et celle du catholicisme s'identifient complètement, où quiconque s'expose à l'impopularité perd caste, s'isole de ses frères et n'a plus ni crédit, ni réputation, ni moyen de fortune, ni sûreté personnelle. Cet impôt prélevé par sommes minimes s'éleva bientôt à cinquante mille livres sterling par an. Avec cette somme, peu considérable en apparence, on paya les frais de tous les procès suscités par le gouvernement, on défraya les dépenses de la société.

L'association montrait surtout beaucoup de zèle apparent pour accomplir une bonne œuvre, fort difficile à opérer, pour éteindre les dissensions intestines auxquelles se livraient les paysans. On croit en général que cette population bizarre est dans un état constant de rébellion contre le gouvernement britannique; mais dans le fait, c'est contre ses riches voisins qu'elle s'insurge, ce sont eux qu'elle attaque. Les neuf dixièmes de cette nation misérable et trop nombreuse tirent de la culture de la terre leur unique revenu. Le sol est morcelé et loué très cher à une multitude de petits fermiers qui le cultivent mal et en retirent peu de bénéfice. Plus la population s'accroît, plus ses moyens de subsistance s'appauvrissent; la lutte devient terrible. Une concurrence perpétuelle donne à chaque lot de terre exploitable une valeur imaginaire et absurde. Le paysan irlandais, toujours imprévoyant, borne à l'année présente le soin de pourvoir à sa subsistance, et à celle de sa famille. Il promet de payer un fermage qui excède de

beaucoup la portée de ses ressources pécuniaires. Que la récolte de pommes de terre manque; que le prix des denrées s'abaisse; que la maladie ou la paresse l'empêchent de travailler, le voilà incapable de remplir ses engagemens. Bientôt les propriétaires et le clergé protestant interviennent; la loi les arme de pouvoirs extraordinaires contre le paysan coupable : elle leur donne le droit de s'emparer de ce qu'il possède pour acquitter ce qu'il doit, à titre de rente ou de dîme; on peut même le chasser de son domicile. Souvent encore un propriétaire, voulant améliorer ses terres et se souciant peu d'y laisser des hôtes incommodes qui l'habitent sous le nom de fermiers, trouve que le terrain est cultivé avec un trop grand nombre de gens; il chasse ces hommes paresseux qui affaiblissent et laissent s'épuiser les champs sur lesquels ils campent par hordes sauvages. Les Irlandais sont éloignés, et le propriétaire qui se défait d'eux de cette manière s'occupe fort peu de leurs ressources ultérieures et de leurs moyens d'existence.

Ces hommes, dépourvus d'argent et de vivres, ces misérables proscrits, se dirigent vers les cités; là ils composent cette masse de mendians qu'une affreuse pauvreté dévore dans leurs faubourgs; ou bien ils se retirent dans les montagnes où ils forment des associations dangereuses dont le but est le vol et le brigandage. Je ne sais quelle faveur, quelle sympathie populaire accompagne et entoure ces hommes placés hors la loi (*out-laws*); ils déclarent une guerre à mort aux propriétaires, et surtout aux autres paysans plus industrieux ou plus favorisés qui ont pris leur place dans les fermes et les campagnes, et posé leurs foyers dans l'endroit même où naguère ils avaient les leurs. « Prendre la terre sur la tête d'un autre » (telle est leur expression singulière) est à leurs yeux le crime le plus énorme qui ait jamais été consigné dans les codes civils d'Irlande. Ils le punissent eux-mêmes sur ceux qui en sont coupables, sans délai, sans pitié. Malheur au paysan qui commet ce crime impardonnable, il est exposé aux outrages de ces législateurs nouveaux et institués par eux-mêmes. Ils étendent sur lui, quand ils sont dans le voisinage, une main de fer. Meurtres, incendies, destruction du bétail, sont leurs moyens ordinaires de punition. La petite noblesse et plus spécialement le clergé protestant sont ensuite leurs victimes les plus ordinaires. Telle est l'origine, tel est le caractère

des *Blanchets* (*white boys*), des partisans du capitaine Roch, et du reste de cette chouannerie, qui sous des noms divers a infesté l'Irlande pendant les six dernières années qui viennent de s'écouler. Courage, adresse et légèreté, ces trois principaux attributs nationaux des Irlandais ne se sont jamais mieux et plus complètement développés que dans les circonstances qui ont accompagné ces diverses insurrections rurales. D'ailleurs on ne doit pas oublier que les troubles et les mouvemens insurrectionnels se sont surtout manifestés dans le midi et l'ouest de l'Irlande, encore n'est-ce que partiellement; il est très rare que la révolte apparaisse à la fois dans plusieurs cantons. Les troubles deviennent-ils menaçans, la petite noblesse se constitue en état de siège; elle fortifie ses manoirs et ses domaines. Chaque homme est armé, des tumultes et des rencontres sanglantes ont lieu chaque jour. Enfin la loi militaire, dans toute l'extension de ce mot, est en vigueur, jusqu'à ce que les gendarmes et les soldats aient réprimé les mécontens, les aient fait rentrer dans le calme et le devoir. Ils redeviennent paisibles alors; mais à leur haine contre les riches se mêle la haine du gouvernement, et ils servent d'instrumens faciles aux agitateurs.

Cette double irritation, qui subsiste constamment en Irlande contre l'aristocratie propriétaire des terres d'une part, contre l'église protestante et le gouvernement de l'autre, est si bien comprise au moment où nous parlons, que la première est communément appelée agitation *territoriale* (*predial agitation*); la seconde, agitation *politique*. A cette dernière se rattache un nom fameux : celui d'O'Connell. C'est le démagogue de l'habileté la plus consommée, celui qui sait le mieux faire tendre à la réalisation de ses projets particuliers les mouvemens populaires. A n'entendre que ses discours, il semblerait impossible de rencontrer dans l'état un homme aussi utile pour maintenir la paix publique, une paix durable et exempte d'orages, un homme plus ennemi des troubles dont les campagnes sont l'objet et le théâtre. Dans tous ses discours, il exhorte les *Blanchets* et les autres paysans insurgés à cesser leurs hostilités illégales. Il les dénonce comme les ennemis les plus funestes de l'Irlande; il met sa joie la plus constante, son orgueil le plus vif dans les agitations politiques de son pays, qui, dit-il, sont le plus sûr remède contre les soulèvemens intérieurs des paysans.

« Ce n'est pas, dit-il, par les armes des soldats ou par les ressources des agens de police, que les troubles et les insurrections du peuple peuvent être comprimés; mais en faisant aux chefs les concessions qu'ils réclament pour les Irlandais. » Du reste, les paysans insurgés savaient bien que, tandis qu'on les accusait, c'était, par le fait, sur eux et sur la terreur qu'inspiraient leurs déprédations, que reposaient toutes les espérances d'O'Connell, et la réalisation la plus puissante de ses projets. Les services de ces insurgens sont applicables à mille circonstances, lorsqu'il s'agit d'obtenir une concession politique (comme en 1832, par exemple, lors de l'abolition de la dîme). Alors le meurtre et l'incendie reçoivent des encouragemens indirects de ceux qui affectent de les condamner. Les coupables dont la violence et les excès sont réprouvés par O'Connell, se trouvent-ils au pouvoir de la loi, c'est alors qu'on voit intervenir O'Connell. Il est leur ami. Il les disculpe dans le sénat; il sollicite pour eux à Dublin; il les défend devant les tribunaux. Aussi le regardent-ils dans toutes les affaires possibles comme leur véritable protecteur. Le portrait d'O'Connell, leur libérateur, orne toutes les enseignes; son nom se mêle à celui de Dieu dans leurs bouches, lorsqu'ils profèrent un serment. O'Connell est leur avocat universel; c'est le Mercure protecteur de toute la population irlandaise qui se livre aux désordres et aux troubles. Son influence s'étend même jusqu'aux prêtres et aux catholiques riches qui sont la base la plus solide de sa puissance extraordinaire. O'Connell est le roi du peuple.

L'association catholique, organisée par ses soins pour réprimer les désordres, est en apparence active et travailleuse, au point d'avoir créé des officiers nommés dans son sein avec le titre et les fonctions de *conservateurs de la paix publique*. L'association déclara hautement, lors de cette institution, que les officiers nouvellement créés auraient un pouvoir et une salutaire influence que les armes et la loi n'avaient jamais pu obtenir. Adroit stratagème pour exagérer aux yeux de l'Angleterre la puissance de l'association. Pendant l'espace de deux ans que dura cette association catholique, on n'eut pas occasion d'observer une augmentation réelle de paix et de bonheur.

Du reste, on peut juger de l'extension et du pouvoir de cette as-

semblée, en apprenant qu'en 1825 les ministres protestans de Liverpool obtinrent du parlement l'autorisation de la supprimer, après une discussion orageuse qui dura quatre jours, et dans laquelle on déploya beaucoup d'éloquence de part et d'autre. Dans cette circonstance, O'Connell vint à Londres, comme délégué par l'association pour défendre ses intérêts. Ce fut alors que le peuple anglais apprit pour la première fois à le connaître. Vers la même époque, il comparut devant la chambre des pairs, pour donner un témoignage relatif à l'enquête qu'on faisait sur l'état de l'Irlande. Il eut occasion de montrer alors l'étendue de ses moyens, sa vaste capacité et surtout sa connaissance parfaite des sentimens irlandais et des coutumes irlandaises.

Le débat sur l'émancipation catholique recommença bientôt. Cette motion reparaissait avec deux motions auxiliaires, appelées, dans l'argot parlementaire, *les ailes* (*wings*). Ces ailes étaient ici des concessions faites au parti tory ou des sécurités données aux protestans contre les catholiques.

La plus importante de ces mesures était celle qui restreignait la liberté électorale des comtés. Parmi les francs-tenanciers, le cens avait été fixé à quarante schellings. On proposa de le porter à dix livres sterling. Assurément une pareille modification ne pouvait qu'être désagréable à la majorité des réformateurs. Néanmoins, en 1825, O'Connell, fidèle à sa mission d'opposition et de lutte, déclara qu'il ne tenait pas du tout à ce privilège et qu'il était prêt à y renoncer. Plus tard, quand l'ancien mode électoral, fixé au taux de quarante schellings, commença à rapporter avantage et utilité à son parti, O'Connell exprima le plus vif regret d'avoir eu jadis des projets contraires aux dispositions actuelles, et jura ses grands dieux de se préserver à l'avenir de toute innovation semblable à celle qu'il avait tentée jadis. « Plutôt que d'abolir le cens de quarante schellings, dit-il en 1828, je consentirais à toutes les rigueurs de l'ancien code pénal. Le droit des francs-tenanciers est sacré comme celui du roi sur le trône, et ce serait trahison que d'y attenter. Je suis loyalement attaché au roi. Mon intérêt et mes dispositions personnelles se combinent d'ailleurs dans mon esprit pour y faire naître un sincère attachement au pouvoir établi. Mais si on cherchait à enlever aux francs-tenanciers

leur cens de quarante schellings, et les droits dont ils sont investis par ce cens, je regarderais la résistance comme légitime, et moi-même, prenant part à l'opposition, à la lutte du juste contre l'injuste, je m'exposerais (je ne crains pas de le dire) aux chances d'une guerre qui m'apporterait peut-être pour résultat un échafaud. » Et, malgré cette vive déclamation de notre orateur, la proposition que fit en 1829 le gouvernement anglais d'émanciper les catholiques (sous la condition expresse de se dessaisir de ce privilège), fut acceptée sans aucune opposition de la part d'O'Connell, tant il était changé depuis quatre ans, tant ses opinions et sa conduite avaient été modifiées sur l'importante question dont il s'agissait alors.

Vers la même époque, le gouvernement anglais proposa une autre mesure d'une importance extrême. Elle avait pour but de diminuer le danger attaché à l'influence des catholiques dans le parlement, et, pour y parvenir, on proposait de rétribuer le clergé irlandais. On sait que les prêtres irlandais ne reçoivent rien du gouvernement. N'attendant rien de lui, ils sont plus libres et par conséquent plus dangereux. D'un autre côté, par position et par devoir, ils sont obligés d'avoir des rapports continuels avec les paysans grossiers et les habitans dont ils attendent leur subsistance; de là l'influence qu'ils prennent sur l'esprit des Irlandais, influence qu'ils augmentent et affermissent par les ressources que leur offrent la crédulité et les dispositions superstitieuses de leurs ouailles. De là aussi, indépendance dans la conduite des prêtres relativement au gouvernement; hostilité des Irlandais contre ce même gouvernement, jointe à une ignorance profonde, soigneusement entretenue par le clergé qui en profite.

Toutes ces réflexions avaient été faites en Angleterre, et on en avait conclu la nécessité de rétribuer les prêtres irlandais, comme nous l'avons dit plus haut. Mais ceux-ci appréciaient la valeur de leur indépendance. Quelques-uns d'entre eux se laissaient, il est vrai, séduire par l'appât d'un salaire fixe, mais la majorité le rejetait bien loin. O'Connell, qui trouvait en eux de puissans auxiliaires, repoussait l'introduction de cette mesure qu'il a toujours combattue. Que dans cette affaire O'Connell ait été l'instrument des prêtres, ce dont il est permis de douter, ou que plutôt, comme

le prétendent quelques-uns, le clergé n'ait été que l'agent d'O'Connell : c'est une question longuement débattue en Angleterre, décidée suivant les opinions et les vues particulières de chacun, et qui nous importe peu dans le moment actuel. Ce qu'il faut seulement remarquer, c'est que, dans quelques débats récens, O'Connell a soutenu l'opinion modérée de ceux qui demandent qu'une petite portion de terre soit jointe à chaque presbytère, et que ses produits appartiennent au curé.

Le dernier triomphe du parti anti-catholique en Irlande date de l'année 1825. La chambre des pairs rejeta le bill d'émancipation, et une loi supprima l'association catholique. A peine dissoute, elle se rassembla sous une autre forme. A force d'adresse et de connaissance des lois, O'Connell sut échapper aux filets dont on voulait l'enlacer; en vain des restrictions positives se trouvaient-elles accumulées contre l'association catholique ; en vain le parlement passait-il acte sur acte pour anéantir cette conjuration qui se renouvelait toujours : à moins de placer dans les mains de la police un pouvoir discrétionnaire qui puisse dépasser les limites de la loi, jamais on ne détruira une pareille organisation. L'Angleterre a mieux aimé se soumettre aux inconvéniens que de telles confédérations entraînent que d'armer le pouvoir d'une autorité si redoutable.

Aussi l'association catholique resta-t-elle florissante en dépit de tous les efforts. On peut juger de son influence et de son pouvoir, en lisant la proposition suivante, faite par O'Connell en 1828, pour compléter l'organisation militaire et sociale de l'Irlande catholique :

« Que tous les catholiques irlandais, dit-il, tous ceux qui veulent une réforme morale, politique et religieuse, se divisent en groupes de cent vingt personnes. Que ces cent vingt personnes élisent entre elles un chef nommé *pacificateur*, homme attaché à ses devoirs religieux et qui communie au moins une fois par mois. »

Remarquez avec quelle adresse le *grand agitateur* capte les prêtres catholiques, ses alliés et ses soutiens. Il continue ainsi :

« Chaque pacificateur nommera deux personnes qui agiront sous ses ordres et qui, sous le nom de *régulateurs*, veilleront de concert avec lui à ce qu'aucune violation de la loi, aucun crime, aucune offense, ne soient commis, par les cent vingt membres du

groupe. Chaque individu devra concourir de toutes ses forces à la suppression des sociétés illégales, au maintien de la paix, à prévenir les crimes, à la perception des revenus catholiques, et à tous les actes que la religion et la moralité avouent. »

Tel est le voile honnête et transparent sous lequel le *grand agitateur* déguisait ses desseins, et l'association catholique, si terrible pour le gouvernement. Son fertile génie, après avoir remué dans tous les sens et irrité de toutes les manières la masse irlandaise, imagina en 1828 un nouveau levier d'agitation; il représentait alors tous les catholiques d'Irlande, ou plutôt les catholiques n'étaient que les instrumens de son ambition, les créatures de sa politique. La loi qui défendait aux catholiques de siéger dans la chambre des communes, ne défendait pas aux électeurs de choisir un catholique. M. Vesey Fitz-Gerald, membre du parlement, venait d'échanger son siége des communes contre une place administrative. Il voulut être réélu et retourna en Irlande. O'Connell se présenta comme son rival; déjà, en 1825, les électeurs payant quarante schellings d'impôt, et qui depuis long-temps, conduits à la baguette par leurs seigneurs, n'avaient voté que selon le caprice ou la volonté de ces derniers, avaient osé s'émanciper et donner un vote dicté par leurs prêtres. A l'élection de Clare, le pouvoir du parti catholique se déploya dans toute son énergie : d'une part le clergé et le peuple, de l'autre l'aristocratie et l'opulence; ce fut le signal d'une remarquable lutte. Tous les curés, tous les vicaires se transformèrent en démagogues effrénés : chaque sacristie fut un foyer de conspiration, chaque autel une tribune populaire. Le paysan irlandais qui aurait voté contre O'Connell aurait cru s'exposer à la vengeance divine, à la damnation éternelle et à la fureur de ses compatriotes. Un seul prêtre osa soutenir la cause de Fitz-Gerald; il fut dénoncé par l'association et déposé par son évêque. On exerça contre les propriétaires et les seigneurs la même tyrannie qu'ils avaient exercée autrefois. Le despotisme de la masse ignorante remplaça le despotisme de l'oligarchie. Fitz-Gerald se retira après quelques jours de lutte, et O'Connell fut élu; mais la session allait finir. O'Connell ne put profiter de son triomphe. Se faire élire membre d'un parlement, d'où le texte de la loi vous repousse, c'était, pour le vulgaire, une singulière et extrava-

gante démarche; et tous ceux qui regardent comme sacrées les institutions existantes, tous ceux qui ne comprennent pas l'audace assez puissante pour marcher droit à la rencontre d'une loi et lutter contre elle, la couvrirent de ridicule. Dans le fait, c'était le chef-d'œuvre d'O'Connell, son coup de maître; il augmentait la terreur inspirée par l'association. Déjà l'est, l'ouest et le sud de l'Irlande étaient unis contre le gouvernement; dans le nord, les deux religions se balançaient l'une l'autre, et l'été de 1828 se passa dans une irritation violente, dans un état d'hostilité continuelle. Un tel état de choses était trop menaçant pour que le gouvernement britannique le laissât se perpétuer. En 1829, on prit un parti décisif; et cette mesure, reculée depuis si long-temps, mais devenue inévitable, l'admission des catholiques irlandais à tous les droits de citoyen, fut enfin sanctionnée. C'est à O'Connell et à son parti qu'il faut accorder tout l'honneur de cette grande entreprise. Quelque blâme que l'on puisse jeter sur les moyens qu'il employa, la victoire lui appartient. Sans doute, il eut pour alliés un grand parti, beaucoup de membres du parlement, et surtout le progrès général des idées et le développement du libéralisme politique et religieux dans toute l'Europe. Mais O'Connell et ses amis avaient à combattre le souverain, l'aristocratie et la masse des préjugés séculaires. La victoire fut due aux ressorts qu'ils firent mouvoir. Sans l'association catholique, la voix de la tolérance et de la politique n'eût pas été entendue; la chambre des communes eût continué à dépenser pour les catholiques d'inutiles votes et des discours inutiles. Toujours ses tentatives eussent été frappées de nullité par la chambre des lords, les pairs, le roi et la populace anglaise.

A peine cette grande mesure eut-elle force de loi, on vit O'Connell se présenter à la barre de la chambre des communes, et revendiquer un siège dans le parlement comme représentant du comté de Clare. Cette prétention injuste fut repoussée, malgré les discours bruyans et les évolutions théâtrales que l'on prodigua. La nouvelle loi ne pouvait avoir d'action que sur l'avenir : on ne pouvait sans injustice et sans danger la rendre rétroactive en faveur d'un individu. O'Connell alla retrouver ses électeurs du comté de Clare, et ceux-ci ne manquèrent pas de le réélire. L'encre n'était

pas encore sèche, sur le parchemin qui conférait aux catholiques le privilège pour lequel ils avaient si long-temps combattu, lorsque l'*agitateur*, dans son discours public, promit au peuple de ne pas s'arrêter en si beau chemin, de jeter dans la masse des intérêts britanniques de nouveaux fermens de discordes, et d'arracher l'Irlande à cette union avec l'Angleterre, union qu'elle détestait.

Ce grand pas une fois fait, O'Connell a changé de rôle; membre du parlement anglais, il y représente l'immense majorité de ses concitoyens catholiques. En le voyant entrer dans cette carrière, beaucoup de personnes ont cru que sa réputation et son talent allaient s'évanouir, que de nouveaux et plus redoutables adversaires triompheraient bientôt de sa grossière éloquence, de son inexactitude quant aux documens et aux faits, de son argumentation sans profondeur, de ses principes variables, et de la mobilité inouïe de ses idées. Mais les ressources d'O'Connell sont vastes; il a su se rallier à la portion radicale de la chambre des communes, et quelques-unes des mesures auxquelles les hommes de cette opinion attachent le plus d'importance ont été proposés par lui. C'est ainsi qu'il a cherché à vaincre l'indifférence qui le menaçait : tout le monde était sur le point de l'oublier, et l'on ne songeait à lui qu'à propos des affaires d'Irlande auxquelles on le croyait identifié. Pour la vigueur du raisonnement, pour l'énergie et la lucidité des développemens oratoires, il était loin de s'élever à la hauteur de certains chefs de ce parti. Cependant, quand ses passions s'émeuvent et s'exaltent, il retrouve de la force et de l'éclat. Son discours en faveur du bill de la réforme est un des meilleurs que l'on ait prononcés à cette occasion. Peu de membres des communes ont exercé autant d'influence que lui tant que la discussion relative aux bourgs d'Angleterre et d'Écosse a duré.

Placé, toutefois, au second rang des hommes d'état tant que les débats sont généraux, il redevient O'Connell, le chef de parti, l'orateur par excellence de l'Irlande opprimée, dès qu'il s'agit de son pays. Il a deux rôles bien différens à jouer; il faut qu'il se montre le tribun fidèle de l'Irlande, et membre du sénat anglais. Il faut que, sous ces deux rapports, il satisfasse ses partisans. Dès que la session finit, vous le voyez quitter Londres et partir pour

Dublin. Tout s'agite, tout fermente à son approche dans cette capitale ordinairement triste et déserte. Le reste de l'île éprouve une commotion sympathique; on se rassemble; on forme des clubs; O'Connell passe de l'un à l'autre, haranguant, pérorant, enflammant les esprits, infatigable dans son activité, et ne craignant pas de répéter la même chose un millier de fois dans une journée. Le matin, c'est à une réunion des commerçans de Dublin qu'il consacre son éloquence; le soir, vous le retrouvez à plusieurs milles de la ville, au milieu des paysans, des fermiers et des prolétaires qui sont venus des points les plus reculés de l'île pour entendre l'illustre Conseiller. Un peu plus tard il est à table dans quelque faubourg de Dublin, et n'attend que le moment du dessert pour commencer une de ces improvisations politiques pour lesquelles les habitans de la Grande-Bretagne ont un si vif penchant. Le texte de tous ses discours, c'est l'indépendance de l'Irlande, la destruction du nœud politique qui l'unit à l'Angleterre. Que ce divorce s'accomplisse, tous les maux seront guéris. Les exilés volontaires qui vont semer leurs trésors sur d'autres contrées, reviendront en Irlande; l'église anglicane d'Irlande tombera dans le néant; les protestans et les catholiques s'embrasseront comme frères; la panacée universelle sera trouvée : voilà les promesses solennelles du *grand agitateur*, promesses qu'il ne cesse de répéter et qui ne cessent pas d'être démenties par l'évènement; promesses qui excitent toujours l'enthousiasme des auditeurs et leur foi implicite. Il faut entendre O'Connell développer son utopie et prédire le moment heureux où toutes les nuances des opinions se confondront dans une seule opinion nationale, où l'Irlandais, redevenu son maître, forcera le Saxon maudit à repasser le détroit et à fuir avec ses lois, avec ses croyances, avec ses chaînes. Il faut l'entendre mêler à ses lieux-communs toutes les exagérations de la haine populaire, allusions bouffonnes, mordantes, calomnieuses; tout ce qui peut flatter les passions du vulgaire. Il n'épargne personne, ni le roi sur son trône, ni l'alderman protestant de Dublin, ni le gouvernement des whigs, ni le vice-roi et les secrétaires d'état chargés de tenir l'Irlande en respect. Pendant l'intervalle des sessions, O'Connell et les agitateurs du second ordre qui gravitent autour de lui vont répandant à grands flots toutes ces injures, toutes ces invectives, toutes ces caricatures,

enjolivées de fragmens de vers empruntés à Thomas Moore et ornées d'invitations au massacre, à la vengeance, au meurtre du clergé protestant; invitations, hélas! qui ne sont pas perdues, et dont la populace irlandaise n'est que trop prompte à comprendre le sens, à mettre la coupable moralité en pratique. Tant que le *grand agitateur* est là, cette fermentation ne s'affaiblit pas, et la saison de l'orage politique revient aussi régulièrement que celle de la moisson ou celle de la gelée. Les meilleurs citoyens voient ce mouvement avec mécontentement et avec dégoût; et presque toujours quelque scène sanglante, quelque collision meurtrière des paysans et de la force publique viennent servir de corollaire et d'appendice aux furibondes prédications d'O'Connell.

La session est rouverte; O'Connell revient à son poste. Ses acolytes le suivent, et Dublin retombe dans sa tranquillité déserte et primitive. Le Conseiller de l'insurrection se métamorphose tout à coup; il change de tactique; il sait que le *rappel* (*repeal*) de la loi sur l'union irlandaise n'a l'assentiment d'aucun parti dans la chambre des communes; que cette grande question ne se présente guère qu'une fois par an, et que toute solennelle, toute bruyante que soit la discussion, elle ne peut aboutir à rien. Il se souvient que, même en 1834, sa motion n'a été soutenue que par vingt-neuf Irlandais et un Anglais. Il ne peut ignorer que, sous le point de vue commercial et industriel, l'Irlande a beaucoup gagné en se réunissant à l'Angleterre; que, sous le point de vue politique, elle n'a rien perdu. Il sait encore que rien, si ce n'est une force majeure, n'arrachera des mains de l'Angleterre une conquête si importante, si nécessaire, et dont la cession compromettrait son existence. Aussi l'*agitateur* irlandais se contente-t-il d'une guerre d'escarmouche : il se bat en guerillero; il harasse le gouvernement; il jette des bâtons dans les roues administratives; il contrarie toutes les mesures de politique active et actuelle, qui sont relatives à l'Irlande, le bill de la réforme irlandaise, le bill de la dîme, le bill coërcitif. Dans cette sphère, son influence est énorme. Toutes les fois qu'il s'agit de toucher à la politique intérieure de cette contrée, on commence par savoir quelle sera la conduite d'O'Connell, quel parti il prendra, de quelle manière il compte agir, si son intention

est de repousser fortement la mesure, de la prévenir ou de lui opposer une apparente résistance. On essaie de le gagner, et si l'on y parvient, une espèce de compromis a lieu; O'Connell cesse de menacer et d'invectiver. Les trente ou quarante membres dont il dirige les votes et qui n'oseraient pas se détacher de lui, de peur de n'être pas réélus, baissent le ton à son exemple. Au contraire, O'Connell persiste-t-il dans son hostilité, la lutte commence; le ministère est battu en brèche. Pour arme principale, l'*agitateur* irlandais emploie d'interminables, de grossiers, de virulens discours, où toutes les formes de la courtoisie parlementaire sont foulées aux pieds. Tous ses acolytes lui font écho; l'un après l'autre, chaque membre irlandais se lève, crie, blasphème, déclame, injurie, calomnie, menace, ment avec une audace sans égale; la chambre fatiguée, dégoûtée, éclate en clameurs de colère et veut étouffer leurs voix. Alors O'Connell prend la parole :

« Voyez, dit-il, comment l'Irlande est traitée! Avec quel dédain on écoute ses organes! et comment ce parlement étranger étouffe les représentations les plus justes de mes compatriotes! » — Alors il proteste devant Dieu contre une si flagrante iniquité! L'Irlande opprimée l'apprendra! Le peuple d'Irlande saura quels outrages on verse sur ses délégués! — Notez bien que le tiers des délibérations du parlement britannique est envahi par les affaires de l'Irlande, ce pays si dédaigné.

Redoutable par ses clameurs, O'Connell l'est bien plus encore lorsqu'il se tait. Regardez-le. La froide ironie de Peel, le sarcasme acéré de Stanley, les dénégations acrimonieuses de quelque Irlandais tory, les corrections paternelles de quelque orateur du ministère, tombent sur lui sans l'émouvoir. Il est là, tranquille sur son banc, la tête basse, de l'air le plus pacifique du monde. A peine murmure-t-il un ou deux mots de défense, quand on lui impute un grossier mensonge, une énorme calomnie. Mais malheur à vous qui l'attaquez! Il prendra sa revanche, il se fera justice, il vous accablera de son mépris et de ses injures, dans quelque lettre à ses commettans, dans quelque harangue au peuple irlandais; et Dieu sait s'il se dédommagera de son silence forcé!

A force de virulence et d'insultes dans la chambre des communes, à force de dénonciations contre ses collègues, il les révolta

tellement dès son début parlementaire, que tous les partis se réunirent pour l'accabler et mettre un terme, s'il était possible, à ses excès et à ses calomnies. Tous ceux qui pouvaient articuler contre lui quelque grief, se levèrent l'un après l'autre, prouvèrent qu'il avait blessé la vérité et la justice et furent accueillis par les bravos de la chambre. Il lui fallut subir les reproches successifs de Dawson, de Hardinge, de Shaw, de Littleton, de lord Althorp, de plusieurs autres, et les acclamations méprisantes de leurs confrères. Sa réponse fut faible et peu concluante, comme il lui arrive toujours quand on l'attaque vigoureusement et qu'on le serre de près. Il en appela au peuple d'Irlande et se représenta comme victime, comme foulé aux pieds et insulté, parce qu'il revendiquait les droits et les privilèges de sa patrie.

« Si je mérite les huées de cette chambre, ou d'une partie de cette chambre, s'écria-t-il, comme attaché à mon pays par un inébranlable attachement, comme frappant d'un inaltérable mépris ceux qui l'oppriment, comme voyant avec un incurable dégoût les alliés et les amis de ces oppresseurs : ces huées, je les mérite, je les accepte. Cet attachement, ce mépris, ce dégoût sont gravés dans mon cœur! »

Pour la première fois le parlement d'Angleterre fut témoin d'une scène qui rappelait la Convention nationale de France et ses étranges séances, lorsque toute la verve, toute l'éloquence, toute la colère de la majorité se soulevaient et s'armaient pour écraser et pour abattre un ou deux jacobins sans nom et sans consistance, destinés plus tard à écraser à leur tour ceux dont le talent les avait humiliés. Si l'on pouvait comparer à cette bête féroce sous figure humaine que l'on appelle Marat l'homme distingué, le chef audacieux qui s'est emparé du mouvement catholique irlandais, on se souviendrait malgré soi de cette séance du 25 septembre 1792, où le médecin de Neuchâtel, assailli de toutes parts, accablé du poids de l'indignation et du mépris de ses collègues, osa braver leurs attaques furieuses, et invoquer la vengeance populaire contre les législateurs qui l'entouraient.

Toujours roi du parti catholique irlandais, O'Connell voyait décroître son crédit dans la chambre des communes, lorsqu'une circon-

stance augmenta sa déconsidération. Au moment où l'acte d'émancipation fut passé, un autre bill autorisa le lord-lieutenant à supprimer toutes les associations qui lui paraîtraient dangereuses au repos de l'état : acte d'autorité presque arbitraire, il faut l'avouer, et qui ne peut trouver sa justification que dans la situation critique de l'Irlande. Dans l'hiver de 1829, une proclamation du duc de Northumberland signée « *Henri Hardinge*, » secrétaire d'état d'Irlande, anéantit une des nombreuses sociétés formées sous la direction d'O'Connell. Je ne sais quel sujet spécial de mécontentement le *grand agitateur* pouvait avoir contre M. Hardinge; mais, dans cette occasion, il se crut autorisé à le traiter de la manière la plus outrageante: il l'appela « soldat de fortune, enfant trouvé de la guerre et du hasard, misérable petit officier anglais, écrivain vénal et ridicule. » Hardinge, qui a long-temps fait la guerre avec distinction, crut devoir lui demander compte de ces étranges épithètes. C'était agir en vieux militaire, O'Connell lui répondit en avocat. Il chercha un asile à l'abri du vœu solennel qu'il avait formé, disait-il, et du duel que nous avons raconté. Son refus obstiné de donner satisfaction de ses paroles, lui fit le plus grand tort dans le public, et pendant quelque temps on remarqua qu'il mettait plus de modération dans son langage.

En 1830, O'Connell représenta au parlement le comté de Waterford. Lorsque les whigs arrivèrent au ministère, on crut que l'opposition d'O'Connell allait s'adoucir, et qu'il se rapprocherait peu à peu d'un gouvernement favorable sous plusieurs rapports au parti catholique d'Irlande. Le contraire arriva: O'Connell redoubla de véhémence, comme s'il eût craint que ses anciens acolytes n'usurpassent une partie de sa popularité. Le voilà donc tout occupé à les noircir. Durant ce mémorable hiver, il s'éleva contre le cabinet avec plus de virulence que jamais.

Dublin offrit alors le spectacle vraiment remarquable d'une lutte entre un particulier, d'une part, et un gouvernement tout entier, de l'autre. Le combat s'engagea noblement du côté de Daniel O'Connell. Il n'excita point aux violences et au désordre le peuple ou l'armée. Il se contenta d'adresser des discours à ceux-ci, à ceux-là des proclamations. Le marquis d'Anglesey était alors lieutenant du roi. Le secrétaire irlandais était un homme remarquable,

nommé Stanley. Le grade de cet officier public est nominalement inférieur : mais c'est toujours lui qui est en réalité ministre responsable des affaires d'Irlande. Le vice-roi, ou lieutenant du royaume, appartient toujours à l'une des classes les plus élevées de la noblesse; c'est un symbole du pouvoir royal : il est chargé de représenter le roi avec la dignité et les honneurs dus au chef de l'état.

Stanley, dont nous venons d'entretenir le lecteur, se montra l'un des plus redoutables adversaires que Daniel O'Connell eût jamais rencontrés. Doué d'une inébranlable fermeté de caractère, de talens supérieurs en fait d'administration, d'une facilité extrême dans les discussions et les débats, où il portait encore une dialectique serrée et une grande finesse, Stanley était un des membres les plus influens de la chambre des communes : malheureusement ses manières empreintes d'orgueil et de fierté et sa fougue naturelle diminuèrent la popularité dont il aurait pu si largement disposer. O'Connell avait souvent éprouvé dans le parlement l'atteinte de ses amers sarcasmes; aussi avec quelle ardeur désirait-il se venger « *de ce barbier des pauvres,* » comme il l'appelait (1)!

La première assemblée que Daniel O'Connell convoqua fut celle des *Métiers* de Dublin, corps tumultueux et catholique. « *Je suis homme de métier,* dit quelque part Daniel, et mon métier, c'est l'agitation. » Cette assemblée fut bientôt dissoute par une proclamation. Dans le même temps on anéantit une multitude d'autres associations : — l'anti-Union, — l'association pour la prévention des réunions illégales, — les Déjeûners politiques, — les Clubs électoraux, etc.; toutes ces assemblées avaient pour but d'échapper à certaines prescriptions de la loi et de faire revivre l'union catholique. Tour à tour défenseur de chacune d'elles, O'Connell fut toujours forcé de plier devant l'inexorable lieutenant du roi, qu'une ordonnance de 1829 avait investi de pouvoirs extraordi-

(1) Les barbiers irlandais, pour donner à leurs jeunes apprentis l'expérience de leur état et pour leur former la main, leur confient le menton des pauvres et des mendians, que ces apprentis rasent *gratis*. O'Connell prétend, assez spirituellement d'ailleurs, que le gouvernement anglais sacrifie à la même expérience l'Irlande et les irlandais, et que tous ses apprentis hommes d'état, tous ses apprentis ministres ne passent le détroit et ne viennent administrer l'Irlande que pour se former la main. (*Note du traducteur.*)

naires. Au milieu de ces embarras sans cesse renaissans, le génie d'O'Connell lui suscita un projet nouveau, mais bien dangereux. Depuis long-temps Daniel considérait les banquiers et les hommes de l'aristocratie financière comme ses ennemis particuliers; il résolut de les ruiner en discréditant la circulation de leur papier-monnaie. Peut-être aussi avait-il en vue une crise dans les finances, dont le résultat immédiat ne pouvait être qu'une révolution. « Il est temps, s'écria-t-il en développant son système, que l'Angleterre n'ait plus seule le privilége de la circulation des valeurs monnayées, tandis que l'Irlande ne possède qu'un papier sans valeur (1). » Il exhortait en même temps le peuple possesseur de *bank-notes* (billets de banque) à insister pour qu'on en remboursât immédiatement la valeur intégrale. Telle était l'influence d'O'Connell, qu'à peine eut-il élevé la voix, une réaction commerciale, terrible et universelle se développa instantanément dans toute l'Irlande. La terreur panique est générale. Chacun se rue vers les banques pour y demander de l'or. Les banqueroutes se multiplient, les échanges commerciaux sont suspendus pendant dix jours entiers de l'hiver de 1830. La misère s'appesantit sur des multitudes de familles.

O'Connell lui-même ne tarda pas à être effrayé des conséquences désastreuses qu'avait appelées sa conduite sur toute l'Irlande. Devenu plus modéré, il vit enfin la confiance reparaître parmi les commerçans. Le malheur de sa tentative et ses funestes

(1) Les *bévues* irlandaises (*Irish Bulls*) sont aussi populaires, aussi amusantes, aussi nombreuses et tout aussi peu probables que les *gasconnades* attribuées par les Français aux habitans des bords de la Garonne. L'*Irish Bull* est un mélange d'étourderie, de vivacité, de naïveté et de bêtise, qui ne conviendrait pas mal au classique arlequin de l'Italie. Une des plus plaisantes inventions de ce genre se rapporte non à l'époque précise dont il est question, mais à la même masse de faits. On assure que les insurgés de 1798 achetèrent à grands frais et réunirent tous les *bank-notes* émis par un banquier protestant, et les brûlèrent, afin de le ruiner, disaient-ils. Quand même cette bizarre anecdote serait fausse, elle peint bien la violence étourdie des Irlandais, et cet aveugle besoin de vengeance qui souvent retombe sur eux. Ainsi la croisade de notre agitateur O'Connell contre les banquiers n'a fait de tort qu'à leurs pratiques. Les troubles civils ne peuvent avoir aucune influence heureuse sur la circulation des *valeurs monnayées*, ainsi que l'événement l'a prouvé. (*N. du Tr.*)

résultats ne lui firent pas perdre un seul, peut-être, de ses partisans. Sa popularité ne reçut aucune atteinte, et la crédulité de ses commettans ne peut être comparée qu'à la confiance de Daniel dans ses propres ressources. On trouverait difficilement, je crois, dans toute l'Europe une autre contrée capable de subir cette influence extraordinaire d'un simple particulier; influence signalée par un mouvement commercial universel, et qui rappelle en petit ce drame ruineux dont le président Jackson, en Amérique, aidé de toutes les forces de la démocratie, a donné sur une plus vaste échelle un magnifique exemple.

Quelques autres actions politiques de notre héros, accomplies à la même époque, sont empreintes d'une extravagance à peu près semblable, quoique moins funeste par ses résultats. Il commença par réaliser un étrange système de *non-importation*, en refusant d'admettre dans sa maison du thé, du café ou de la bière qui seraient dus au commerce anglais. Il mit un crêpe à son chapeau en signe de deuil, et déclara qu'il ne l'ôterait qu'au moment où l'ordonnance *algérienne* qui défendait les assemblées particulières, serait enfin abolie. Mais au mois de janvier 1831, Daniel se vit au pouvoir de la loi qu'il avait si souvent éludée, soit pour lui, soit pour les autres. Il fut arrêté et tenu de fournir caution pour une *information criminelle*. Cette sorte de procédure est quelquefois employée contre les particuliers, en Angleterre, où il n'y a pas d'accusateur public, excepté pour les causes politiques. Daniel avait été arrêté, ainsi que plusieurs autres, dans une assemblée illégalement réunie. Le jugement devait avoir lieu à une époque très rapprochée; mais quelque retard étant survenu dans le procès, le mois de juin arriva rapidement, et l'ordonnance de 1825, portée seulement pour deux années, expira à l'époque dont nous parlons. Alors s'élevèrent contre le gouvernement les récriminations du parti tory. On accusait le ministère d'avoir fait un compromis avec O'Connell, et de se désister de la poursuite. D'autre part, O'Connell était accusé par les siens d'avoir traité avec le gouvernement. O'Connell protesta énergiquement de sa loyauté. Il jura que rien ne saurait l'engager à pactiser jamais avec les traîtres.

Cependant le parlement s'assemble, et le ministère déclare qu'on lui a fait des ouvertures relatives à un traité avec O'Connell. Ce-

lui-ci nia fortement qu'elles vinssent de lui. Il résulta d'une investigation scrupuleuse un fait très singulier : O'Connell, ne voulant pas laisser son écriture entre les mains des ministres, avait dicté à son propre fils la lettre en question. Il offrait de faire cesser l'agitation irlandaise catholique, sous condition que le gouvernement anglais arrêterait toute poursuite judiciaire, et l'informerait en outre des mesures qu'on se proposait de prendre pour le repos de l'Irlande ! Cette lettre ne tourna point à charge contre O'Connell parmi ses adhérens. Ils ne lui firent à ce sujet ni remarques, ni représentations.

Il est constant que le ministère whig de 1831 avait besoin des lumières et de l'appui d'O'Connell dans la question de la réforme, qu'on traitait alors. Nous avons déjà dit qu'il leur fut d'un grand secours. On ne saurait douter qu'on ne lui ait fait alors quelques propositions, et qu'on n'ait essayé d'acheter ses bons offices et son adhérence à la cause, par le don d'une charge judiciaire ou d'un traitement annuel. Mais il faut rendre justice à O'Connell : il résista constamment aux sollicitations qu'on lui faisait, avec une grande et loyale fermeté. Et, en vérité, y avait-il une charge équivalente à sa position ? Quel emploi valait la peine de descendre du trône où il siégeait en Irlande ? Quel traitement d'ailleurs eût valu les libéralités des paysans de sa patrie ? Nous devons rappeler ici au lecteur les déclamations d'O'Connell au sujet de la pauvreté de ces mêmes paysans.

Quand l'association catholique fut dissoute, les sommes que l'on prélevait sur le peuple pour la soutenir devinrent inutiles, et quelques amis ardens d'O'Connell proposèrent de continuer le prélèvement de l'impôt, afin d'en offrir le résultat à O'Connell, à l'avocat de la cause irlandaise, comme un tribut de gratitude nationale. On doit supposer, pour l'honneur de cet homme célèbre, qu'une proposition si étrange fut faite à son insu. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque on perçoit exactement la *rente d'O'Connell*, c'est ainsi qu'on la nomme ; et ce sont les prêtres catholiques qui se chargent de cette perception pendant l'époque d'agitation oratoire et de patriotisme mélodramatique que nous avons décrite plus haut. Le dimanche, à la porte des églises, les prêtres et les enfans de chœur reçoivent, au nom d'O'Connell, les offrandes des fidèles ; guinées, schellings,

penny et pence, tout est reçu avec reconnaissance; et cette étrange aumône dont l'Irlande entière est le théâtre a produit près de 15,000 livres sterling par an, depuis 1829. Il est vrai que les frais de perception s'élèvent à 25 ou 30 pour cent. O'Connell touche ces deniers sans répugnance et sans scrupule. Il ne sourcille pas quand ses ennemis le saluent du nom assez mérité de *Mendiant illustre*. « Il accepte, dit-il, cette rémunération, non-seulement comme un témoignage de reconnaissance de la part de ses concitoyens, mais comme compensation des sacrifices qu'il a faits en se dévouant à la cause de la patrie, et en délaissant le barreau. » Il faut ajouter que sa manière de vivre est infiniment coûteuse, et que sa situation politique le force à de continuels voyages, et à un état de maison dispendieux. Sa demeure, à Londres, sert de point de ralliement à son parti, qui se compose en général d'aventuriers besoigneux, et l'on ne peut douter que ses projets politiques ne l'entraînent à plus d'une dépense secrète. Il faut donc regarder sa pension annuelle, moins comme un revenu personnel que comme la liste civile de ce *roi très catholique* de l'Irlande révoltée. Sa famille est nombreuse et prodigue; aussi le *libérateur*, l'*agitateur*, comme on l'appelle, le héros du catholicisme irlandais, n'est-il pas riche, et ses ennemis annoncent hardiment le jour où le ministère fera l'acquisition définitive de cet adversaire formidable, si le ministère croit qu'il en vaille la peine, et si un sentiment de probité n'arrête pas les agens du pouvoir. Quoi qu'il en puisse être un jour, jamais démagogue n'a tiré meilleur parti de la faveur populaire. Personne avant lui ne l'avait négociée comme une lettre de change, et ne l'avait convertie en bonnes espèces sonnantes, payables tous les ans.

Dans le parlement de 1831, qui dura si peu et qui ne fut convoqué que pour passer le bill de la réforme et être dissous presque aussitôt, O'Connell représenta le comté de Kerry. La réforme irlandaise, tout incomplète qu'elle fût aux yeux d'O'Connell et de ses amis, augmentait considérablement leurs forces. Déjà l'élection des comtés leur appartenait presque entièrement; celle des bourgs, qui avait appartenu à quelques propriétaires et aux corporations protestantes, s'ouvrit à tous les citoyens : la majorité

catholique du sud et de l'ouest s'en empara. A Dublin même, où, depuis si long-temps, les membres des corporations protestantes avaient disposé souverainement des élections, et fêté, le verre à la main, les membres de leur choix, en buvant à la santé du roi Guillaume, on vit O'Connell et M. Ruthven, un de ses satellites, l'emporter sur leurs adversaires et devenir les représentans de la capitale de l'Irlande.

Les membres irlandais de la chambre des communes offrent l'image exacte de la situation du pays et des partis qui le divisent. On peut compter en Irlande de 15 à 18 cent mille protestans. Dans les provinces de Leinster, de Munster et de Connaught, la masse protestante se compose principalement de la noblesse, de ses parens, de ses domestiques, de ses alentours et des commerçans des grandes villes. Dans l'Ulster, la province la plus septentrionale de l'Irlande, la moitié des paysans et des ouvriers habitant les villes de manufactures se rattachent à différentes sectes protestantes. Ce sont là les ennemis d'O'Connell, qui, de son côté, soutenu par les prêtres, sert de guide et de chef aux quatre cinquièmes de la population, sans que cette masse corresponde, à beaucoup près, aux quatre cinquièmes de la richesse et de l'industrie nationales. En vain a-t-il essayé d'attirer à son parti les Irlandais protestans; à peine un seul d'entre eux s'est-il déclaré favorable à l'indépendance définitive de l'Irlande.

Si la représentation de ce pays à la chambre des communes était proportionnelle à sa population, le tiers de la chambre des communes se composerait d'Irlandais. Ce nombre se réduirait à peine à un dixième, si la représentation se proportionnait à la somme d'impôts versés par l'Irlande dans le trésor public. On a choisi un moyen terme entre ces deux extrêmes, et les membres irlandais, au nombre de cent, forment à peu près un sixième de la chambre. Vingt-cinq ou trente de ces membres représentent les vieilles doctrines protestantes: ce sont les tories de la couleur la plus prononcée, adversaires violens du ministère actuel, poussant l'intolérance jusqu'à la fureur, jusqu'à l'absurdité; car en Irlande l'exagération est commune, et les ultra de tous les partis sont plus véhémens et moins sincères qu'en Angleterre. Trente ou quarante autres membres sont des libéraux de nuances diverses, qui soutiennent le gouverne-

ment, et qui s'entendent pour maintenir l'union politique de l'Angleterre et de l'Irlande.

Vient ensuite la bande noire d'O'Connell, son bataillon sacré, sa phalange dévouée; elle se compose de quarante votans connus sous le nom de *repealers* (partisans du *rappel* ou révocation de l'union). Porter la réforme dans toutes les branches de l'administration, détruire l'église protestante d'Irlande et assurer l'indépendance de ce pays, tel est leur but. Ils suivent O'Connell dans toutes ses manœuvres, à droite, à gauche; qu'il avance, qu'il recule, ils imitent tous ses mouvemens. Il compte dans cette armée trois fils dont la popularité est due, non pas à leurs talens, mais à l'affabilité et à la bonhomie de leurs manières; un gendre, quatre ou cinq cousins et d'autres parens, *la queue d'O'Connell*, comme on la nomme, et qui se gardent bien de jamais se détacher de leur chef. Nul dissentiment parmi ces hommes qui votent ensemble sur toutes les questions irlandaises ou anglaises, et qui assurent à O'Connell un pouvoir et une importance que ne possède aucun autre membre du parlement. Dans cette phalange auxiliaire, un seul homme, M. Shiel, se fait remarquer par l'éclat de son talent; mais ce talent n'est après tout qu'une verve poétique exubérante, une facilité d'élocution qui éblouit le vulgaire; il ne peut jouer qu'un second rôle sur la scène politique, il ne peut y briller qu'à côté d'un acteur plus puissant que lui; son caractère manque de solidité, de poids et de conséquence. Le reste de l'armée O'Connelliste n'a de droits à la faveur du peuple, que son dévouement à ce qu'on appelle l'indépendance de l'Irlande, indépendance qui n'est après tout que le divorce des deux pays. Souvent on a reproché à O'Connell d'avoir écarté par jalousie les hommes de talent qui pouvaient le supplanter et partager avec lui la faveur populaire : accusation peu fondée, selon nous. Récemment on avait accusé M. Shiel d'avoir démenti, dans des conversations particulières, les opinions qu'il avait prononcées à la tribune. O'Connell, au lieu d'aggraver la situation de son confrère, lui tendit la main, le secourut et l'aida à se tirer de ce mauvais pas.

Pendant le cours de la session actuelle, les manœuvres d'O'Connell relativement à la dîme irlandaise ont fixé l'attention et causé la

surprise générale. Cette dîme n'est qu'un impôt payé par le propriétaire catholique entre les mains du clergé protestant : elle ne pèse pas sur le paysan, elle ne grève que le propriétaire. Quand M. Littleton eut fait sa motion, dans laquelle il proposait de convertir la dîme en pension annuelle et fixe, O'Connell s'éleva violemment contre le plan des réformateurs et demanda l'abolition totale de la dîme, c'est-à-dire l'augmentation du revenu des propriétaires irlandais, déjà beaucoup trop riches proportionnellement aux autres classes de leurs concitoyens. Mais dans une discussion plus récente, O'Connell changea d'avis ; il ne demanda plus l'abolition, mais seulement la diminution de la dîme et l'application des deniers qu'elle rapporte à d'autres dépenses administratives. On a été surpris de le voir adopter des opinions si modérées ; on a cru que cette avance vers le gouvernement annonçait une réconciliation prochaine, et que bientôt il accepterait des fonctions publiques. Nous ne pouvons ajouter foi à cette dernière rumeur que rien ne justifie ; déjà O'Connell a rejeté avec dédain de meilleures occasions d'exploiter la trahison qu'on lui impute. Il est sincère au fond, profondément sincère dans l'opinion qu'il a embrassée ; et au milieu des étranges contradictions, des excès et des exagérations fatales qui ont marqué sa carrière politique, cette sincérité est évidente. Toutefois, ne renoncerait-il pas aujourd'hui à son rôle d'*agitateur*, s'il le pouvait avec honneur, avec sûreté ? Nous le pensons. O'Connell n'est plus jeune ; de longues fatigues commencent à courber son esprit et son corps ; les cris d'une multitude enthousiaste, la lutte violente des débats parlementaires, l'orgueil de la suprématie, l'ivresse d'un pouvoir presque despotique exercé sur une populace sauvage, tous ces stimulans énergiques l'ont trop long-temps nourri et animé de leur vie fébrile et harassante, pour que le dégoût et la lassitude ne commencent pas à se faire sentir. Maintenant il a une famille à soutenir, des propriétés à perdre ou à conserver ; l'Irlande agitée par lui suit un mouvement plus irrégulier, plus effréné qu'il ne l'aurait cru. La propriété est menacée ; les paiemens s'arrêtent ; les prêtres eux-mêmes tremblent pour leurs faibles revenus et pour leur influence sur leurs ouailles rebelles. Tous les agitateurs se lassent et désirent le repos. Mais comment atteindre ce repos, sans sacrifier sa popularité, sans se couvrir de honte ?

Tel est le problème à résoudre : telle est la situation présente d'O'Connell.

Qu'il réussisse à descendre de ce trône glissant qu'il occupe ; que son abdication soit aussi habile que son usurpation a été brillante, et cet homme, le plus audacieux, le plus puissant des démagogues modernes, sera le plus complètement heureux des hommes politiques qui ont joué un rôle sur notre scène turbulente.

Aux yeux de ceux qui jugent superficiellement la politique intérieure des trois royaumes, ce portrait d'O'Connell paraîtra sévère et même inique ; on croira que les préjugés protestans et les affections anglaises ont influé sur l'auteur de ces pages ; on s'étonnera qu'un ami de la liberté n'ait pas ménagé davantage l'homme dont toute la vie a été dévouée aux intérêts de l'indépendance nationale. Peut-être en effet, à notre insu, les idées et les souvenirs britanniques nous ont-ils dominé. Mais en jetant les yeux sur ces fertiles plaines irlandaises et sur les fléaux qui en dévorent la fécondité ; en examinant de près l'état de l'Irlande, sa barbarie féodale, sa misère profonde, on ne peut s'empêcher de regarder les agitateurs publics et ceux dont la gloire et la fortune ont pour base les orages et les malheurs de la patrie, comme les véritables causes de ces énormes calamités. Que le gouvernement anglais se soit montré tyrannique, que la conquête anglaise ait écrasé l'Irlande, rien de plus vrai ; mais cette tyrannie n'existe plus ; mais les chaînes dont ce pays était couvert sont tombées l'une après l'autre ; et si leur empreinte douloureuse subsiste encore, au temps seul il appartient de l'effacer.

Le paysan irlandais jouit de la liberté individuelle ; ses droits sont aussi étendus, aussi complets que ceux de tous ses concitoyens ; il ne paie pas plus d'impôts qu'eux ; il ne peut se plaindre d'aucune injustice. Et cependant l'Irlande est toujours pauvre et barbare ! Qui s'en étonnerait ? La fièvre politique l'agite et la dévore : l'agriculteur qui possède des capitaux, de l'activité et du bon sens, néglige de les employer à l'exploitation de ses terres ; il sait que sa vie est menacée, qu'une population haineuse l'environne, que l'amélioration de ses biens, le progrès de son industrie lui sont odieux, et qu'elle ne veut ni souffrir qu'il s'enrichisse, ni l'imiter dans ses efforts. Le protestant, en butte à l'animosité des catho-

liques, réalise ses économies et part pour l'Amérique septentrionale; la police et les soldats, chargés de maintenir l'ordre, sont entourés de pièges et forcés de lutter contre tout un peuple en armes; un détachement est-il massacré, les coupables sont protégés par leurs voisins; et O'Connell, tout en condamnant le meurtre, emploie sa gigantesque influence à les protéger contre la loi.

Le manufacturier cherche-t-il à employer son capital avantageusement; ses ouvriers, animés par des harangues factieuses, se coalisent contre lui : dans son désespoir, il abandonne son entreprise et va chercher ailleurs une exploitation moins lucrative peut-être, mais plus certaine. Comme on a beaucoup déclamé contre les *absentees* ou Irlandais qui s'exilent de leur pays, le propriétaire essaie de venir habiter l'Irlande. Si ses biens sont situés dans une des provinces du sud, on tue ses domestiques, on outrage sa famille, on brûle ses fermes, il vit au milieu de l'insurrection. Au moindre acte d'indépendance qui déplaît aux agitateurs, il est dénoncé à la populace, tourmenté et insulté dans le sein de sa famille, poursuivi jusque dans ses foyers.

Malheureux pays que celui où tous les rapports de famille et de société sont empoisonnés par le fanatisme politique et religieux ! Industrie, commerce, vertus publiques et privées, tout s'anéantit, tout disparaît sous cette influence délétère. Les politiques européens, qui désirent la chute du colosse britannique, n'ont pas d'instrument et d'allié plus sûr que le brillant O'Connell et la faction qu'il commande. Quant à ceux qui aiment l'Angleterre et qui désirent non-seulement la stabilisation de son gigantesque pouvoir, mais son application utile à la grande cause de la civilisation, ils ne peuvent que regarder avec douleur et avec crainte ces hommes effrénés, dont la violence, arrachant sans cesse au gouvernement de nouvelles mesures despotiques, le force de s'allier aux partisans de l'autorité arbitraire, et le précipite ainsi dans les bras des ennemis éternels de la justice et de la vérité.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

BELLA-UNION.

DESTRUCTION RÉCENTE

Des Indiens Guaranis et Charruas.

L'année dernière, à peu près à pareille époque, tout ce que Paris renferme de curieux et d'oisifs courait voir comme des animaux d'une espèce rare, les quatre Indiens Charruas importés de l'Amérique du Sud par un spéculateur. Ces malheureux que nous avons vus froidement mourir du mal du pays, entre un rhinocéros et un boa, sont aujourd'hui complètement oubliés comme les Osages de la restauration. On pourrait disserter longuement sur ce sujet, ne fût-ce que pour montrer la différence admirable qu'établit dans la condition des hommes celle qui existe dans la couleur de leur peau, quoique le siècle se pique de tenir toutes les races pour égales. Un nègre est libre en mettant le pied sur le sol de la France : fou serait celui qui tenterait de gagner sa vie en le colportant dans les foires à la suite d'une ménagerie; mais un Indien! sauf une voix ou deux qui crient timidement dans le désert, sans arriver aux oreilles du procureur du roi, tout le monde trouve cela parfaitement juste et naturel. L'Indien ne représente exactement qu'un crâne de plus pour une collection phrénologique, un masque en plâtre pour celle du muséum d'histoire naturelle, et une dissertation académique. Nous en sommes encore à cet égard aux premiers temps de

la découverte de l'Amérique. Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment : mon intention n'est pas de faire de la morale, trop facile dans ce cas, mais de raconter, en ma qualité de témoin oculaire, à la suite de quels événemens les quatre Charruas ont fini par nous arriver à Paris.

Si ceux qui les faisaient chanter, sauter, courir et lancer le *lazo*, eussent su qu'ils avaient sous les yeux, dans la personne de ces quatre misérables, les derniers restes d'une nation qui a jadis occupé un territoire aussi vaste que les deux tiers de la France; qui, pressée, refoulée de tous côtés par les Européens, a toujours su conserver sa liberté jusqu'au jour d'hier qu'elle a été entièrement exterminée, il est probable qu'un peu de compassion les eût saisis; car toutes les ruines sont touchantes, si obscures soient-elles. En même temps que cette nation des Charruas ont disparu les débris d'une autre plus célèbre, de ces Guaranis dont les jésuites ont rendu le nom familier en Europe, et qui ont été long-temps un témoignage vivant de ce que peut l'esprit religieux réuni à un profond savoir-faire. Ces derniers joueront même dans mon récit un rôle plus important que les Charruas qui sont moins intéressans à tous égards.

On sait que les premières missions des jésuites dans ces parages, celles qu'on nomme encore aujourd'hui, mais improprement, *Missions du Paraguay*, furent établies à la fin du XVIe siècle (1580) entre le Parana et l'Uruguay, dans l'endroit où ces deux fleuves, rapprochant leur cours, ne laissent entre eux qu'une étroite lisière. Le caractère doux de la nation des Guaranis qui habitaient ce beau pays, et de celles que les jésuites confondirent plus tard sous le même nom, se prêta sans peine au régime que ces pères voulurent établir. En peu d'années, vingt villages contenant une population d'environ cent cinquante mille ames s'élevèrent et devinrent le centre de cet empire sur lequel on a débité tant de fables. Non contens de ce succès, dès le commencement du XVIIe siècle, les jésuites passèrent sur la rive gauche de l'Uruguay et réunirent dans sept grands villages près de soixante-quinze mille Indiens Tapes qui prirent également le nom de Guaranis. Pour distinguer cet établissement du précédent, il reçut le nom de *Sept Missions* qu'il a toujours conservé depuis. Je passe sur le régime bien connu de ces établissemens, régime qu'on a condamné sans apprécier sa valeur relative, mais admirable dans ses effets, et dont l'histoire n'offre pas un second exemple. En 1752, lorsque l'Espagne et le Portugal envoyèrent sur les lieux, pour déterminer les limites de leurs territoires respectifs, une commission à laquelle nous devons la relation de d'Azzara qui en faisait partie, la première de ces puissances céda à l'autre les Sept Missions qui lui appartenaient en échange de la Colonia del Sacramento. Les jésuites s'opposèrent à cette transaction, et quoique vaincus

dans une bataille rangée où quinze cents de leurs Indiens restèrent sur le carreau, les Sept Missions continuèrent de faire partie du territoire espagnol. Quelques années plus tard, en 1767, eut lieu leur expulsion, et avec elle commença le dépérissement des Missions qui furent confiées aux mains d'autres ordres religieux. L'esprit créateur et vivifiant s'était retiré. Ceci est un fait dont sont convenus les plus violens ennemis des jésuites. Dix ans après, le nombre des Indiens avait diminué de plus de moitié et continua de s'affaiblir sans cesse. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au commencement de ce siècle, que la guerre ayant éclaté en Europe entre l'Espagne et le Portugal, les Brésiliens de la province de Rio-Grande envahirent les Sept Missions et s'en emparèrent. Aujourd'hui elles font encore partie du Brésil.

La révolution et les troubles qui l'ont suivie, et qui ne sont pas encore terminés, ont achevé de porter le coup de mort à celles qui font partie du territoire espagnol, c'est-à-dire qui sont situées entre le Parana et l'Uruguay. Arrachés à leurs travaux et à leurs habitudes passibles, transformés en soldats ou plutôt en brigands par le fameux Artigas, poursuivis ensuite et impitoyablement massacrés, tantôt par les Portugais, tantôt par les troupes du docteur Francia, les malheureux Guaranis ont été presque entièrement anéantis. Les vingt villages dont j'ai parlé, brûlés, détruits de fond en comble, n'offrent plus que des pans de murailles, des débris de temples et des monceaux de décombres parmi lesquels se sont élevés des bois d'orangers et autres arbres fruitiers qui ont envahi les places, les rues, et jusqu'à l'intérieur des édifices qui sont devenus le repaire des jaguars et des reptiles. Le petit nombre de familles indiennes échappées à cette destruction lamentable ont été transportées violemment sur le territoire brésilien, ou errent aujourd'hui dispersées, déplorant la perte du beau pays qu'elles cultivaient, et toujours prêtes à se réunir pour retourner sur les lieux qui les ont vues naître, et relever les restes chancelans de leurs temples et de leurs habitations. Nulle part, en un mot, l'homme ne s'est acharné avec plus de fureur sur les œuvres de la nature et de la civilisation.

Les Sept Missions, quoique ayant aussi beaucoup souffert et perdu la plus grande partie de leur population, offraient cependant encore l'ombre de ce qu'elles avaient été jadis, lorsque l'heure fatale sonna aussi pour elles! Les Indiens détestaient le joug des Brésiliens, et ce fut l'espoir de l'échanger contre un sort meilleur qui les perdit. En 1828, pendant la troisième année de cette lutte que soutinrent Buenos-Ayres et Montevideo contre le Brésil, l'armée patriote se trouvait dans la partie orientale de la province de Rio-Grande. Une diversion dans la partie opposée fut jugée

utile, et son exécution confiée au général Fructuoso Riveira, natif de la Bande orientale (1). Celui-ci s'avança à la tête d'un corps de partisans sur les Sept Missions, et en chassa sans peine les Brésiliens. Les Guaranis, délivrés d'un gouvernement tyrannique, accueillirent Riveira comme un libérateur, comme un ange tutélaire. Mais, pendant qu'ils se flattaient d'un avenir plus heureux, la paix fut signée, et d'après le traité, les Missions devaient être restituées au Brésil. Ce coup inattendu plongea les Guaranis dans le désespoir. Il fallait donc retomber dans l'esclavage! les libérateurs allaient partir! Des maîtres odieux étaient sur le point de reparaître!

Riveira exploita habilement la disposition d'esprit de ces hommes simples. Il augmenta leur frayeur par des peintures faites à propos des vengeances qu'allaient exercer en rentrant les Brésiliens; il leur dépeignit sous un aspect enchanteur les campagnes de Montevideo, parla de liberté, de la protection assurée de son gouvernement, qui n'avait qu'un jour d'existence, et finit par proposer aux Guaranis de le suivre dans sa retraite. On vit alors, mais sur une moindre échelle, un nouvel exemple de ces migrations d'une population toute entière si fréquentes dans l'histoire des peuplades de l'Asie. Les sédentaires et laborieux Guaranis se décidèrent tous d'un commun accord à abandonner leurs champs, leurs églises, leurs demeures, pour se mettre à la merci des étrangers. Emportant tout ce qu'ils purent, jusqu'aux cloches de leurs temples, traînant à leur suite une immense quantité de bétail, ils se mirent en marche au nombre d'environ huit mille, escortés par la petite armée de Riveira. Le voyage fut pénible et long. Souvent, tournant leurs regards en arrière, ils se refusaient à augmenter d'un pas la distance déjà trop grande qui les séparait de leur patrie. Mais les chariots, contenant le peu qu'ils possédaient, marchaient toujours en avant, et alors ils se résignaient et suivaient.

Ils arrivèrent enfin au lieu désigné pour l'établissement de la colonie. C'était un vaste plateau, baigné à l'ouest par l'Uruguay, au nord et au sud par deux petites rivières portant leurs eaux au fleuve, et sans autres limites que le désert à l'est.

C'eût été sans doute une précieuse acquisition pour la province de Montevideo, entièrement peuplée dans la campagne de grossiers gauchos, que cette population pacifique et agricole, si l'on eût su en tirer parti. Mais, au lieu de lui distribuer des terres et de quoi les ensemencer, Fruc-

(1) Nom sous lequel on désigne habituellement dans le pays la province de Montevideo

tuoso Riveira, gaucho lui-même et fier d'être le fondateur d'une colonie, s'occupa avant tout de bâtir une ville. On traça en conséquence le plan d'une cité magnifique avec des rues de cent pieds de large, des trottoirs bordés d'orangers, des églises, des hôpitaux, sans omettre des prisons, comme si Riveira eût senti que les Guaranis ne pourraient vivre long-temps dans la compagnie des siens sans perdre leur candeur primitive. Enfin, la nouvelle ville reçut le nom de *Bella-Union*, Belle-Union.

La famine était le premier des maux qui attendaient les pauvres Guaranis sur la terre étrangère. De quatre cent mille têtes de bétail qu'on avait amenées des Sept Missions, à peine en restait-il un vingtième. Tout le reste avait été partagé entre les principaux chefs de l'armée qui l'avaient envoyé dans la campagne de Montevideo ou vendu à des spéculateurs. La viande étant la base alimentaire du pays, et par conséquent une chose de première nécessité, la rareté du bétail devait entraîner les conséquences les plus funestes pour les nouveaux colons. Du reste, la privation de cet important objet de consommation ne se fût pas fait sentir long-temps, si l'on eût demandé à la terre, qui est d'une fertilité admirable dans cette partie de l'Amérique, la subsistance de la colonie.

Bella-Union existait depuis environ deux mois, lorsque je la visitai. Des spéculateurs de Buenos-Ayres et Montevideo s'empressaient de porter des vivres et des marchandises de toute espèce dans un endroit qu'ils savaient dépourvu de tout. Je profitai du départ de quelques-uns d'entre eux pour entreprendre un voyage qui offrait un grand attrait à ma curiosité.

Après avoir remonté l'Uruguay jusqu'au village de Paysandù, situé à soixante-dix lieues au nord de Buenos-Ayres, sur la rive gauche du fleuve, nous continuâmes notre voyage par terre. Pendant quinze jours d'une marche que retardaient à chaque instant les pesantes charrettes qui portaient les marchandises de mes compagnons de voyage, nous traversâmes un pays magnifique, alternativement couvert de forêts et de savanes, mais désert au point que souvent on eût cherché vainement une cabane dans un rayon de dix lieues. Cependant, après avoir fait dix lieues au-delà de Belen, chétif hameau de douze maisons, situé à l'extrême frontière de la province, la scène changea subitement d'aspect. Une suite de collines formant un rideau d'un vert sombre se déroula devant nous à perte de vue. La plupart étaient couronnées d'habitations, appartenant à des Guaranis qui avaient sauvé quelque bétail du pillage. A chaque pas que nous faisions, le pays devenait plus peuplé; tout annonçait le terme de notre voyage. Enfin nous passâmes à gué une petite rivière dont l'embouchure servait de port à la ville, et nous entrâmes à Bella-Union.

A l'aspect de l'activité qui régnait de toutes parts et des travaux commencés et encore imparfaits, je me crus un instant transporté dans le Champ d'Asile, fondé aussi par des exilés malheureux comme ceux que j'avais sous les yeux. Personne n'était oisif dans la ville naissante; on eût dit une ruche que vient de peupler un nouvel essaim. Les uns charriaient le bois, d'autres creusaient la terre et y plantaient des pieux. Le faîte des maisons presque achevées était couvert d'Indiens tressant la paille ou les feuilles de palmiers destinées à leur servir d'abri contre l'intempérie des saisons. Tout se faisait en même temps et partout. On travaillait surtout en grande hâte à la construction d'une église. La semaine sainte approchait, et les Guaranis se faisaient un point d'honneur de la célébrer dans le nouveau temple. Les femmes et les enfans munis de vases de toute espèce faisaient une procession continuelle de la rivière à l'église pour fournir de l'eau aux travailleurs. En attendant, une maison appartenant à l'un des chefs de l'armée servait provisoirement au culte. J'y fus introduit en arrivant. Elle était à moitié remplie de balles de coton. Plusieurs coffres contenaient les ornemens d'église, que le maître du logis se plut à me faire admirer en détail. Sur l'un de ces coffres on avait dressé un autel auquel plusieurs balles de coton servaient de degrés. Cependant sur cet autel modeste était placé un missel qui n'aurait pas déparé celui de nos plus magnifiques cathédrales. Bientôt une nombreuse affluence remplit la salle. C'étaient des chantres qui venaient répéter l'office de la semaine sainte. Ils entonnèrent le *Stabat Mater*. Chacun des chanteurs, son cahier à la main, faisait sa partie avec méthode, tandis que le maître de chapelle, monté sur une malle et la tête couronnée d'un bonnet de coton, marquait la mesure avec toute la dignité d'un chef d'orchestre de l'Opéra. Mais de ce groupe si singulièrement accoutré s'échappaient des sons mélodieux qui ne permettaient guère de voir le côté ridicule de la scène. L'ame était véritablement émue.

On connaît le goût qu'ont pour la musique presque tous les indigènes de l'Amérique. Les premiers missionnaires, principalement les jésuites, s'en servirent souvent pour toucher les cœurs des peuplades errantes qu'ils voulaient civiliser, et plus d'un village s'est élevé au bruit des chants et des instrumens religieux. Ce que la fable nous raconte de la lyre d'Amphion et des murs de Thèbes s'est réalisé cent fois dans les déserts du Nouveau-Monde. Le sens musical me parut très développé chez les Guaranis. J'en eus une seconde preuve le soir même de mon arrivée. Nous étions campés en plein air, sur le milieu de la place. Un de nous ayant commencé à jouer quelques airs de clarinette, une douzaine d'Indiens accoururent avec leurs instrumens pour l'accompagner. Il leur suffisait

d'avoir entendu une fois un de nos airs français, pour le répéter sans manquer les intonations les plus difficiles. Tous leurs instrumens avaient été fabriqués par eux. Le violon était celui qui dominait.

Tout ce que je voyais me transportait en imagination à l'époque florissante des Missions, quoique la dégénération des anciens élèves des jésuites fût bien marquée; mais on retrouvait encore en eux assez de traces de l'éducation qu'avaient reçue leurs pères pour deviner ce que ceux-ci avaient dû être jadis. Presque tous ceux de Bella-Union savaient lire et écrire, et connaissaient un métier. Leur costume, semblable à celui des gauchos, se composait d'un caleçon de toile de coton, d'un morceau de même étoffe, ou *chiripa*, roulé autour de la ceinture, et du poncho ordinaire. La plupart allaient pieds nus, et les autres portaient des bottes faites avec les jambes de derrière d'un jeune poulain, et attachées au-dessous du genou avec une jarretière. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une sorte de tunique en coton, tissée par elles-mêmes, qui les couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds, sans être le plus souvent serrée à la ceinture. Celles qui en avaient le moyen complétaient leur toilette avec de larges pendans d'oreilles en argent et une croix de même métal suspendue au cou. Les enfans des deux sexes allaient nus jusqu'à l'âge de puberté. L'intérieur des maisons respirait la pauvreté et ne contenait que les ustensiles les plus indispensables avec un hamac. Ce dernier meuble indiquait une civilisation plus avancée que celle des gauchos, qui se contentent d'un cuir étendu à terre pour se livrer au sommeil.

La misère la plus affreuse régnait dès cette époque dans la colonie. Tout le bétail était épuisé, et les Indiens, occupés de leurs constructions et ne se livrant à aucun travail d'un rapport immédiat, ne pouvaient se procurer les vivres que les marchands vendaient à un prix exorbitant. C'était surtout sur les bords du fleuve où s'étaient établis tous ceux qui n'avaient pu, faute de moyens, bâtir une maison dans l'enceinte même de la ville, que le tableau le plus digne de pitié s'offrait aux regards. Là, dans des huttes alignées sur deux rangs et formées de quelques bottes de paille réunies à leur sommet, étaient entassées des centaines de familles. Là régnaient la faim, les maladies, et tout ce que la misère a de plus hideux. Qu'on se représente une population de huit mille hommes, amenés loin de leur pays, dans un lieu dépourvu de tout, n'ayant d'autres alimens qu'une chétive ration de viande qu'on leur distribuait tous les matins, et, pour comble de maux, souffrant le supplice de Tantale : ayant sous les yeux des marchands qui étalaient tout ce qui eût satisfait leurs besoins, mais qu'ils ne pouvaient acheter ! Combien ne souffrions-nous pas en prenant nos repas en présence d'une foule affamée qui

suivait des yeux chaque morceau que nous portions à notre bouche et se jetait sur nos restes pour y chercher encore quelque débris à ronger! Est-il surprenant que quelques crimes aient été commis par des malheureux qui jusque-là avaient à peine connu le tien et le mien, qui avaient vécu dans l'abondance, et qui tout à coup se sont vus en proie à toutes les horreurs du besoin? Ce dont je m'étonnais au contraire, c'est que la demi-douzaine de marchands qui se trouvaient à Bella-Union n'eussent pas été déjà égorgés et pillés; et certes je n'aurais pas voulu me trouver en pareille circonstance au milieu de huit mille Européens affamés. Mais la douceur naturelle de ces pauvres Indiens les éloignait de toute violence, quoiqu'ils eussent la force en main, la garnison n'étant composée que de quatre cents hommes, pris d'ailleurs, comme toutes les troupes des nouvelles républiques, dans la lie de la société, et, à en juger par leurs mines, plus disposés à donner le signal du pillage qu'à le prévenir.

On n'avait vu jusqu'alors qu'une exécution à Bella-Union. Le coupable était un malheureux à qui la faim avait fait commettre un assassinat pour se procurer quelques réaux. Afin d'encourager le pauvre diable à marcher bravement au supplice, ses camarades s'étaient cotisés pour lui acheter une bouteille de tafia. A défaut de prêtre, car il n'en existait pas un seul dans la colonie, un cacique indien marchait à côté du patient, tenant d'une main un crucifix, et de l'autre la bouteille. Tout en l'exhortant à bien mourir, il l'engageait de temps en temps à boire un coup, et comme celui-ci ne répondait pas plus à ses invitations qu'à ses conseils pieux, il buvait lui-même à longs traits, sans doute pour faire provision du courage qu'il voulait inspirer à son pénitent. Arrivés au lieu de l'exécution, la bouteille était vide, et l'on eut beaucoup de peine à séparer du condamné son confesseur, qui voulait se faire fusiller avec lui plutôt que de le quitter.

Malgré les maux de toute espèce qui accablaient les pauvres Guaranis, ils oublièrent tout momentanément pour célébrer les cérémonies de la semaine sainte. Un prêtre venait d'arriver de Corrientes; l'église était terminée, et ses murs de boue étaient tendus intérieurement de tapisseries qui naguère avaient orné les temples brillans des Missions. Sur l'autel en bois brut étincelaient les candelabres, les ciboires et les calices en argent et en or, et la croix superbe qui se promenait au milieu de ces hommes demi-nus faisait un triste contraste avec leur profonde misère et leurs traits empreints des marques de la souffrance. Le jour de la fête des Rameaux, hommes, femmes et enfans jetèrent en l'air des branches tressées en mille dessins divers et poussèrent des cris de joie; mais les derniers jours de la semaine furent remplis par des cérémonies bien autrement

surprenantes. Ce ne fut pas moins que la passion de Jésus-Christ qui fut représentée avec une vérité effrayante. Chaque personnage y figura scrupuleusement : Marie, les apôtres, Hérode, Ponce-Pilate, le peuple juif, personne ne manqua à l'appel, pas même le coq, qui chanta lorsque Pierre renia son maître. En la compagnie de ce dernier marchait un chien dont je ne pus découvrir le sens allégorique. A la nuit tombante, la procession sortit de l'église. Un cacique indien prononça, en guarani, un long discours qui arracha souvent des sanglots à la multitude; puis Jésus fut livré aux bourreaux. L'Indien qui jouait ce rôle s'était dévoué volontairement; mais on n'aurait pas infligé à un criminel véritable des tourmens plus cruels que ceux qu'on lui fit subir. Il fut dépouillé, lié et fouetté jusqu'au sang; on lui crachait au visage; on le jetait à terre en le secouant rudement de côté et d'autre par ses liens. Enfin on lui planta une couronne d'épines, et on lui fit faire le tour de la ville avec une lourde croix de bois sur les épaules. A chaque station, les tourmens recommençaient au milieu des cris barbares des Juifs qui hurlaient en guarani : *Salut à Jésus de Nazareth!*

Ce qui formait un contraste frappant avec ces scènes d'un fanatisme sauvage, c'était le recueillement des spectateurs. Les femmes, laissant tomber en signe de deuil leurs longs cheveux noirs sur leurs tuniques blanches, chantaient et sanglottaient en même temps. Derrière le cortége marchaient un grand nombre de pénitens qui, en expiation de leurs péchés, s'étaient voués à divers genres de supplices. Les uns, nus jusqu'à la ceinture, faisaient ruisseler leur sang sous les coups de discipline; d'autres s'étaient emprisonnés le cou dans une longue et pesante pièce de bois, aux extrémités de laquelle leurs mains étaient attachées. Je passe sous silence d'autres pénitences bizarres. Le tout se termina par le crucifiement de Notre-Seigneur : on le suspendit à une croix, sans le clouer cependant; mais, par forme de compensation, on lui donna dans le côté cinq coups de lance au lieu d'un. Les blessures cependant n'étaient pas mortelles, ainsi qu'on le verra plus loin, quoique le sang coulât en abondance. Je voulus ensuite aller visiter le tombeau de Jésus-Christ, lorsqu'on l'y eut déposé; mais je trouvai la porte de l'église gardée par des Juifs coiffés de bonnets pointus, qui me barrèrent le passage avec leurs piques en me signifiant que je n'entrerais pas sans ôter préalablement mes bottes. Cependant je profitai du moment où la femme du commandant général (1) allait faire ses dévotions, pour entrer tout chaussé à sa suite; mais je ne vis

(1) Ce commandant était Barnabé Riveira, frère du général, qui se trouvait alors à Montevideo.

dans l'intérieur du temple rien qui mérite une description particulière.

Bientôt le deuil fit place à l'allégresse. Le dimanche de Pâques, nous fûmes réveillés de grand matin par des salves d'artillerie auxquelles succéda le carillon d'une douzaine de cloches élevées provisoirement sur des piquets, et de tous côtés les danses et les jeux commencèrent. Un seul de ces derniers me frappa. Sur la place principale, on avait construit un cirque où eurent lieu des courses à pied et à cheval et un simulacre de combats à la manière indienne. Deux partis, représentant deux nations ennemies, s'étaient placés, l'un en dedans, l'autre en dehors de l'arène. Les guerriers, suivant l'usage des Indiens, étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. Des hérauts entrèrent dans le cirque, sonnèrent de la trompette, et firent à trois fois une espèce de déclaration de guerre. Aussitôt la bande ennemie pénétra dans l'enceinte et en fit le tour de toute la vitesse des chevaux. L'autre parti la poursuivit, chacun s'attachant particulièrement à un adversaire qui, lorsqu'il se voyait atteint, se défendait en faisant le moulinet avec la lance dont il était armé. Pour qu'il fût censé prisonnier, il fallait saisir la bride de son cheval, et l'empêcher de sauter à terre et de s'enfuir à pied, ce qui arriva souvent dans le cours de la bataille. Les femmes des vaincus donnaient des signes d'une frayeur extrême, et, traînant leurs enfans à leur suite, faisaient des efforts inouis pour s'échapper. Les cavaliers, sans autre costume qu'un caleçon, et montés à poil sur leurs chevaux, semblaient, comme les anciens centaures, ne faire qu'un avec ces derniers, et prenaient à chaque instant mille postures diverses. Souvent, dans le cours des évolutions, le coursier glissait sur le sable humecté par une pluie de la veille, et s'abattait; mais toujours le cavalier, sautant de côté, se trouvait debout sur les pieds, et, prompt comme l'éclair, s'élançait de nouveau sur sa monture avant d'avoir été atteint.

Pendant le cours des cérémonies religieuses et des réjouissances, j'eus plus d'une fois occasion d'observer avec regret combien ce peuple avait dégénéré depuis que la barrière que les missionnaires avaient élevée entre lui et les autres nations avait été brisée. L'Indienne, après s'être abandonnée à la douleur pendant toute la semaine sainte, les yeux encore mouillés de larmes, ne pouvait résister à l'offre séduisante d'une croix en cuivre ou d'un *ticholo* (1). Les pénitens, et Jésus-Christ lui-même, que j'avais cru mort ou du moins mourant de ses blessures, profitèrent de quelques réaux dus à la générosité de leurs compatriotes pour réparer

(1) Espèce de confiture enveloppée dans de la paille de maïs.

leurs forces avec du tafia. Pendant la procession, les Juifs se détachaient de temps en temps du cortège, et venaient près des marchands de liqueurs fortes prendre du ton pour mieux crier haro sur le Sauveur. Enfin les deux espèces de débauches étaient générales dans la colonie malgré la dévotion des habitans, dévotion qui ne les empêchait pas non plus de s'approprier le bien d'autrui toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Mais, tels qu'ils étaient, les Guaranis valaient cent fois mieux encore que les blancs leurs voisins, qui avaient tous leurs vices, sans peut-être une seule de leurs vertus. C'est par leur contact avec ceux-ci qu'ils avaient perdu ce qui leur restait encore de leurs anciennes mœurs.

Je quittai Bella-Union après un mois de séjour, qui me convainquit de sa ruine prochaine et inévitable. La misère et les maladies eussent suffi pour cela ; mais elle devait avoir une fin plus prompte, et tomber victime des révolutions subites dont la province de Montevideo devint coup sur coup le théâtre immédiatement après son érection en état indépendant. Je demande presque pardon au lecteur de l'entretenir de ces misérables querelles dont l'Europe détourne depuis long-temps ses regards avec un juste mépris mêlé de dégoût, et qui sont complètement inintelligibles pour quiconque n'a pas été sur les lieux. Mais je m'y vois obligé, et je le ferai en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

Deux ambitieux vulgaires se disputaient alors le pouvoir dans l'état de la Bande orientale, et l'ont bouleversé jusque dans ces derniers temps. L'un était ce Fructuoso Riveira dont j'ai déjà parlé, et qui, de simple gaucho, s'était élevé au grade de général ; l'autre, Lavalleja, qui, en 1825, avait été l'auteur du soulèvement de la province contre le Brésil, ce qui lui avait donné une grande influence dans le pays. Il serait difficile de décider lequel de ces deux champions avait le plus de mérite, ou, pour mieux dire, le plus d'incapacité. Cependant Riveira, qui, comme un enfant, désirait simplement avoir la première place, et eût permis à des ministres plus capables que lui d'agir avec quelque liberté, eût été le moins mauvais des deux. Quant à Lavalleja, il était secondé par le parti fédéraliste, alors dominant à Buenos-Ayres, parti qui semble destiné à perpétuer dans le pays l'ignorance et le fanatisme espagnols; et cela seul suffit pour expliquer la répugnance que montrait à son égard la partie la plus éclairée de la population du nouvel état. En revanche, son influence était très grande dans la campagne. Or, c'est à la rivalité qui existait entre ces deux hommes que furent dus à la fois la fondation et l'anéantissement de Bella-Union. Riveira, en y transportant les Guaranis, n'avait pas songé à autre chose qu'à se procurer des hommes dévoués, sur lesquels il pût compter dans sa lutte contre son compétiteur. L'acquisition pour son pays

d'une population industrieuse n'entrait pour rien dans ses vues, de sorte que les pauvres Indiens, en croyant acquérir une patrie, n'étaient à leur insu qu'un instrument dont les partis comptaient se servir pour s'entre-déchirer.

Leurs dissensions éclatèrent en 1829, tandis que l'assemblée nationale, siégeant à Montevideo, rédigeait la constitution de l'état. On avait nommé un président provisoire, homme dévoué à Riveira, qui administrait la république, lorsque Lavalleja le renversa à main armée et s'empara du pouvoir. Sous son administration, qui dura quelques mois, la dissolution de la colonie indienne fut décrétée; mais Riveira, qui la gouvernait, ne tint aucun compte du décret, et elle continua d'exister, quoiqu'elle eût perdu une partie de ses habitans. Les maladies et la misère les avaient plus que décimés; d'autres s'étaient enrôlés dans l'armée ou dispersés dans la campagne, pour y vivre de rapine, à l'imitation des gauchos; quelques-uns, en petit nombre, avaient passé sur la rive droite de l'Uruguay, dans la province de l'Entre-Rios. Ceux qui restaient, en proie à tous les maux imaginables, étaient encore plus à plaindre que lors de mon séjour parmi eux. Riveira n'eut pas de peine à enrôler ces hommes affamés dans la petite armée qu'il organisait alors pour marcher contre son rival; quand ses préparatifs furent terminés, il se mit en marche, recrutant tout ce qu'il rencontrait de bandits sur sa route, et se présenta aux portes de Montevideo. Le sang allait couler, lorsqu'une députation de l'assemblée alla trouver Riveira et lui fit entendre que la constitution devant être promulguée incessamment, et le gouvernement provisoire devant dès lors cesser ses fonctions, il pouvait, en se donnant la peine d'attendre un peu, devenir bientôt président par la voie légale. Riveira, touché de ces raisons, et sûr d'être élu, grace à la présence de son armée, consentit à une suspension d'armes, et fut en effet nommé président peu de jours après.

Les Guaranis ne gagnèrent rien à l'élévation au pouvoir de leur prétendu protecteur. Ceux enrôlés dans l'armée retournèrent presque tous à Bella-Union, reconnaissant enfin combien ils avaient été trompés, et disposés à en tirer vengeance. L'occasion se présenta bientôt, et ce fut Lavalleja qui se chargea de la faire naître. Tournant contre son adversaire les armes que ce dernier avait forgées contre lui, il fit soulever, en juin 1832, la population de Bella-Union. Le commandant militaire de la place fut massacré, et les insurgés s'avancèrent dans le sud jusqu'au village du Salto qu'ils livrèrent au pillage. A cette nouvelle, Riveira, celui que les Guaranis nommaient naguère leur libérateur et leur père, se met en marche pour aller les exterminer. Mais à peine a-t-il quitté Montevideo, que la garnison de cette ville se soulève contre lui et proclame Lavalleja pour prési-

dent. En même temps une révolte semblable éclate dans son propre camp au Durazno, et il n'échappe à la mort qu'en sautant en chemise par une fenêtre et s'enfuyant tout seul à travers champs, après avoir vu son aide-de-camp égorgé à ses côtés. En un instant il vit renverser sa puissance dans toute l'étendue de la république.

Riveira néanmoins ne se tint pas pour définitivement battu. Il rassembla de nouveau ses partisans, et aussitôt qu'on sut à Montevideo qu'il se trouvait à la tête de forces capables de balancer celles de son adversaire, une contre-révolution s'opéra, et Lavalleja, poursuivi à son tour, chercha un refuge sur le territoire brésilien où il fut désarmé. Aujourd'hui il est à Buenos-Ayres où il a plusieurs fois cherché vainement à armer contre sa patrie.

Ces quatre révolutions, si toutefois ce nom convient à ces coups alternatifs de bascule entre deux ambitieux sans mérite et sans talens, peuvent donner une idée de la manière dont les nouvelles républiques gouvernent leurs affaires depuis qu'elles sont livrées à leur propre sagesse. Peu de sang, du reste, coula dans ces échauffourées; de basses trahisons et l'absence de tout patriotisme en furent les caractères les plus remarquables; les Guaranis payèrent pour tous. Riveira, réinstallé de nouveau, résolut de les punir de leur révolte en faveur de Lavalleja, et fit marcher contre eux son frère, don Barnabé. Dans la destruction se trouvèrent enveloppés les Charruas qui avaient fait cause commune avec les Guaranis. Cette nation, puissante autrefois, occupait, lors de la découverte, tout l'espace compris entre le Rio de la Plata, au sud, l'Uruguay au nord et à l'ouest, et les bords de l'Atlantique à l'est. Ce fut elle qui, en 1516, massacra près du rivage de Santa-Lucia, quelques lieues à l'est de Montevideo, Solis, le premier découvreur du fleuve, et quelques-uns de ses matelots. Repoussés dans leurs déserts à mesure que s'étendaient les progrès des Européens, les Charruas erraient dernièrement encore avec les Minuanos, les Guaycanas, les Patos et quelques restes non civilisés des Tapes, dans la province de Rio-Grande, aux environs de Sept Missions, et dans le nord de la province de Montevideo. Les missionnaires avaient essayé vainement de les réduire et de leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation. L'un d'eux rapporte, dans un ouvrage manuscrit qui m'est tombé entre les mains, que les caciques de la nation, le voyant baptiser avec empressement les enfans nouveau-nés, vinrent lui proposer, pour se moquer de lui, de baptiser certaine partie de leur corps qu'ils lui montraient avec des gestes indécens, afin que leurs enfans futurs se trouvassent baptisés par anticipation; sur quoi le bon père se récrie avec indignation sur cette manière d'administrer les sacremens. Sauf l'acquisition du cheval qui avait

rendu leurs excursions plus promptes et plus fréquentes, les Charruas avaient conservé leurs mœurs primitives qui sont absolument les mêmes que celles des Indiens des pampas. Montés à cru sur des chevaux à peine domptés, qu'ils gouvernaient au moyen d'une simple lanière de cuir en guise de bride, ils erraient de côté et d'autre, plantant seulement çà et là, pour quelques jours, leurs tentes de peaux, faisant la chasse aux autruches, et pillant les troupeaux des frontières, ou dévalisant les rares voyageurs qui leur tombaient entre les mains. En un mot, c'étaient de très incommodes voisins, et, dans l'impuissance de les civiliser, on excuserait presque ceux qui les ont détruits, si l'on ne songeait qu'après tout, ces infortunés étaient dans leur patrie, sur le sol dont leurs pères étaient jadis les maîtres, et que leurs vainqueurs ne sont guère plus civilisés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.

Les Charruas, qui se montaient à sept ou huit cents individus, étaient plus nombreux que les Guaranis échappés aux désastres de Bella-Union. Les uns et les autres combattirent vaillamment, et refusèrent plusieurs fois la vie qu'on leur offrait en échange de leur liberté. A peine avaient-ils quelques armes à feu et quelques sabres, pris pour la plupart sur l'ennemi; et que pouvaient contre celui-ci, bien pourvu des premières, des hommes armés de lances? Après un grand nombre d'escarmouches, de surprises, de marches et contre-marches, ce qu'on peut appeler une bataille décisive eut lieu. Barnabé Riveira, arrivant un jour avec son armée au sommet d'une petite colline, se trouva tout à coup en face de l'ennemi rangé en ordre de bataille à un quart de lieue de là dans une vaste plaine. Un témoin oculaire m'a raconté que c'était un spectacle singulier et imposant à la fois que celui de ces hommes au teint bronzé, nus pour la plupart à l'exception d'un léger poncho flottant sur leurs épaules, et montés sur des chevaux, indomptés comme eux, qu'ils maniaient avec une dextérité merveilleuse. Après quelques instans d'attente mutuelle, les Indiens poussèrent leur cri de guerre accoutumé mêlé aux cris de *muera Barnabe!* et des deux côtés on se chargea avec fureur. Dès le premier choc, trois lances indiennes percèrent à la fois Barnabé Riveira de part en part. Il fut enlevé du coup à douze pieds au-dessus de son cheval et lancé sans vie à vingt pas plus loin. Malgré cet exploit, les Indiens n'en furent pas moins taillés en pièces; et quelques mois plus tard, Fructuoso Riveira, qui, outre ses anciens griefs, avait à venger la mort de son frère, acheva l'œuvre de destruction.

On fit cependant quelques prisonniers dans le cours de cette guerre sauvage. Amenés à Montevideo, où le gouvernement ne savait trop qu'en faire, quatre d'entre eux furent remis à un Français, qui, à son arrivée

en France, les céda, à ce qu'il paraît, à un spéculateur des mains duquel ils passèrent dans une ménagerie où ils sont morts, comme je l'ai dit, entre un rhinocéros et un boa.

Quoique j'aie parlé de destruction complète, il est possible qu'il existe encore quelques individus de ces deux peuplades. On les trouverait alors épars dans les vastes plaines de Montevideo, sur les fermes où l'on élève le bétail, ou bien fuyant, dans les forêts des bords de l'Uruguay, la présence des blancs, en attendant qu'ils aillent rejoindre les mille autres nations indiennes disparues de dessous le soleil depuis la découverte.

ISID. AUBOUIN.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XII.

Mme DE DURAS.

La Restauration, qui, dans son cercle de quinze années, enferme une époque bien circonscrite et un champ-clos si défini, offre à l'œil certains accidens, certains groupes d'opinions et de personnes, certaines figures, qui ont pu se produire avec avantage sous les conditions d'alors, et que, même sans en adopter le cadre, on se surprend fréquemment à regretter, comme tout ce qui a eu son brillant ingénieux, son harmonie passagère. Nous avons eu plus d'une fois occasion de montrer en quelles circonstances favorables, et par quelle combinaison de sentimens divers, put se former cette école de poésie et d'art, fruit propre des dernières an-

nées de la Restauration, et qui, à ne la prendre que dans son origine, indépendamment de ce que fourniront désormais les principaux membres dispersés, ne restera pas sans honneur. En histoire, en philosophie, en critique, il y eut aussi une formation essentielle à cette époque, y trouvant son progrès, son accroissement, sa culture. Je n'entends parler ici que de ce qui, dans l'ordre de l'esprit, n'était pas hostile au principe de la Restauration, de ce qui ne se plaçait pas en dehors, l'attaquant avec audace ou la minant avec ruse, mais de ce qui se développait en elle tout en essayant de la modifier, de ce qui pouvait lui devenir un ornement et un appui, si elle-même, la première, n'avait pas, un matin, mis le feu aux poudres. Dans le monde et la haute société, ce mouvement d'esprit, si fécond alors et si imposant en promesses, avait pour centre et pour foyers deux ou trois salons dits doctrinaires. Le ton qui y régnait était avant tout sérieux; celui de la discussion en général, de la discussion longue, suivie, politique ou littéraire, avec des *à-parte* psychologiques; une certaine allure d'étude jusque dans l'entretien, et de prédication dans le délassement. Il faudrait, au reste, apporter à ceci bien des nuances correctives, si l'on songe que la zone doctrinaire s'étendait, à partir de M. Royer-Collard, à travers les salons de MM. Guizot, de Broglie, de Barante, et allait expirer à M. de Saint-Aulaire. Mais la Restauration devait amener dans le monde élevé, et à la surface de la société qu'elle favorisait, d'autres combinaisons moins simples que celles-là. Il y avait entre les cercles doctrinaires studieux, raisonneurs, bien nobles alors assurément, mais surtout fructueux, et les cercles purement aristocratiques et frivoles, il y avait un intervalle fort marqué, un divorce obstiné et complet; d'un côté les lumières, les idées modernes, de l'autre le charme ancien, séparés par des prétentions et une morgue réciproque. En quelque endroit pourtant la conciliation devait naître et s'essayer. De même que du sein des rangs royalistes une voix éloquente s'élevait par accès, qui conviait à une chevaleresque alliance la légitimité et la liberté, et qui, dans l'ordre politique, invoquait un idéal de monarchie selon la charte, de même, tout à côté, et avec plus de réussite, dans la haute compagnie, il se trouvait une femme rare, qui opérait naturellement autour d'elle un compromis merveilleux entre le goût, le ton d'autre-

fois et les puissances nouvelles. Le salon de Mme de Duras, sa personne, son ascendant, tout ce qui s'y rattache, exprime, on ne saurait mieux, l'époque de la Restauration par un aspect de grande existence encore et d'accès à demi aplani, par un composé d'aristocratie et d'affabilité, de sérieux sans pesanteur, d'esprit brillant et surtout non vulgaire, semi-libéral et progressif insensiblement, par toute cette face d'illusions et de transactions dont on avait ailleurs l'effort et la tentative, et dont on ne sentait là que la grace. Ç'a été une des productions naturelles de la Restauration, comme ces îles de fleurs formées un moment sur la surface d'un lac, aux endroits où aboutissent, sans trop se heurter, des courans contraires. On a comparé toute la construction un peu artificielle de l'édifice des quinze ans à une sorte de terrasse de Saint-Germain, au bas de laquelle passait sur la grande route le flot populaire, qui finit par la renverser; il y eut sur cette terrasse un coin, et ce ne fut pas le moins attrayant d'ombrage et de perspective, qui mérite de garder le nom de Mme de Duras; il a sa mention assurée dans l'histoire détaillée de ces temps. Ce salon n'a guère eu d'influence, sans doute, qu'une influence passagère, immédiate, et celle-là, il l'a eue incontestable par M. de Châteaubriand, qui en était comme le représentant politique; mais il a peu agi et laisse peu de traces pour ce qui a suivi, bien moins, par exemple, que les salons doctrinaires dont nous parlions, et qui étaient un centre de prédication et une école. Cette société offrait donc plutôt dans son ensemble, et malgré ses gloires récentes, un beau et dernier ressouvenir, un des reflets qui accompagnaient les espérances subsistantes de la Restauration, une lueur du couchant qui avait besoin de mille circonstances de nuages et de soleil, et qui ne devait plus se retrouver. Il n'y avait guère d'ailleurs que Mme de Duras qui pût convenir à cette position mixte par sa qualité, les charges et le crédit du duc de Duras, ses manières à elle, son esprit délicat et simple, sa générosité qui la portait vers tout mérite, et jusque par ce sang ami de la liberté, ce sang de Kersaint qui coulait dans ses veines, et qui, à certains momens irrésistibles, colorait son front; — et puis tout cela ramené vite au ton conciliant et modérateur par l'empire suprême de l'usage.

Ce serait bien incomplètement connaître Mme de Duras que de

la juger seulement un esprit fin, une ame délicate et sensible, comme on le pourrait croire d'après son influence modératrice dans le monde et d'après une lecture courante des deux charmantes productions qu'elle a publiées. Elles était plus forte, plus grande, plus passionnément douée que ce premier aspect ne la montre; il y avait de puissans ressorts, de nobles tumultes dans cette nature, que toutes les affections vraies et toutes les questions sérieuses saisissaient vivement; comme l'époque qu'elle représente pour sa part et qu'elle décore, elle cachait sous le brillant de la surface, sous l'adoucissement des nuances, plus d'une lutte et d'un orage.

La duchesse de Duras naquit à Brest dix années environ avant que la révolution éclatât. Son père, le comte de Kersaint, était un des plus habiles hommes de mer, en attendant que cette révolution fît de lui un citoyen illustre et l'un de ses martyrs. La jeune Claire fut admise dès l'âge de sept ans dans la société familière de ses parens; Mme de Duras disait volontiers qu'elle n'avait pas eu d'enfance, ayant été tout d'abord raisonnable et sérieuse. Ses sentimens affectifs trouvèrent à s'employer sans contrainte dans le foyer domestique; les évènemens de la révolution commencèrent bientôt de les distraire et d'y introduire des émotions nouvelles. On conçoit l'intérêt passionné avec lequel cette jeune ame devait suivre de loin les efforts et les dangers de son père. L'effet de douleur que lui causa la mort de Louis XVI fut le premier coup porté à cette sensibilité profonde: la mort de M. de Kersaint suivit de près. Il fallut quitter la France. Mlle de Kersaint s'embarqua pour l'Amérique avec sa mère dont la santé était détruite, et même la raison affaiblie, par tant de malheurs. Elle fut à Philadelphie d'abord, puis à la Martinique où elle géra les possessions de sa mère avec une prudence et une autorité bien au-dessus de son âge. Devenue tout-à-fait orpheline, et riche héritière malgré les confiscations d'Europe, elle passa en Angleterre où elle épousa le duc de Duras. Les souvenirs de cette émigration, du séjour en Angleterre, de la mort du roi, composaient en elle un fond de tableau, elle y revenait souvent et aimait à les retracer. M. de Chateaubriand, dans ses mémoires inédits, après une vive peinture de cette même époque d'émigration en Angleterre, et des diverses personnes qu'il y rencontra, ajoute: « Mais très certainement à

cette époque, Mme la duchesse de Duras, récemment mariée, était à Londres; je ne devais la connaître que dix ans plus tard. Que de fois on passe dans la vie, sans le deviner, à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile! »

Rentrée en France à l'époque du Consulat, et apportant pour soin principal et aliment de tendresse ses deux filles, seuls enfans qu'elle ait jamais eus, elle vécut isolée sous l'Empire, sans jamais paraître à cette cour, le plus souvent retirée à un château en Touraine, toute à l'éducation de ses filles, à la bienfaisance pour ce qui l'entourait, et à la vie de ménage. Simple comme elle était, il semble qu'elle aurait pu s'ignorer toujours. Elle avait un don singulier de se proportionner à chaque chose, à chaque personne, et cela naturellement, sans effort et sans calcul; elle était très simple avec les simples, peu spirituelle avec les insignifians, non par dédain, mais parce qu'il ne lui venait alors rien de plus vif. Elle racontait qu'on disait souvent d'elle toute jeune: « Claire est très bien, c'est dommage qu'elle ait si peu d'esprit! » L'absence de prétention était son trait le plus distinctif. Elle ne songeait nullement alors à écrire. Elle lisait peu, mais les bons livres en divers genres, de science quelquefois ou autres; les poètes anglais lui étaient familiers, et quelques vers d'eux la faisaient rêver. Mariant ainsi cette culture d'esprit aux soins les plus réguliers de sa famille et de sa maison, elle prétendait que cela s'entr'aide, qu'on sort d'une de ces occupations mieux préparé à l'autre, et elle allait jusqu'à dire en plaisantant que d'apprendre le latin sert à faire les confitures. Cependant les plus nobles et les plus glorieuses amitiés se formaient autour d'elle. M. de Chateaubriand lui consacrait des heures, et elle écrivait fréquemment sous sa dictée les grandes pages futures. Dès lors, je crois, elle entretenait avec Mme de Staël un commerce de lettres et des relations qui plus tard, au retour de l'exilée illustre, devaient encore se resserrer. Pour ceux qui n'ont vu que les portraits, il est impossible de ne pas trouver entre ces deux femmes, dont les œuvres sont si différentes de caractère, une grande ressemblance de physionomie, ne serait-ce que dans le noir des yeux et dans la coiffure. Mais l'ame ardente, la faculté

d'indignation généreuse et de dévouement, l'énergie de sentir, voilà surtout ce qu'elles avaient de commun, et ce par quoi l'auteur d'*Edouard* était sœur au fond, sœur germaine de l'auteur de *Delphine*.

Si j'osais hasarder le contraste, je nommerais encore pour terme de ressemblance un autre nom, un nom girondin aussi, mais tout plébéien, celui de Mme Roland. Dans ces soins de ménage et de simplicité domestique, alternant avec les emplois d'une pensée élevée, comment ne pas entrevoir un commencement de similitude? Sous les différences d'éducation et de fortune, on découvrirait peut-être chez toutes deux d'autres rapports. L'esprit de Mme de Duras était plus délicat assurément, et moins mâle, moins étendu peut-être, que celui de la compagne d'échaffaud de Kersaint: mais là non plus, pour l'ame et le cœur, elle ne le cédait en rien.

Mme de Duras fut ramenée en 1815 et comme fixée davantage à Paris par le mariage de sa fille ainée, mariage qui l'occupait beaucoup; car elle portait l'entraînement jusque dans les maternelles tendresses. La Restauration lui causa une grande joie, mais elle la concevait à sa manière, et elle dut en souffrir bientôt et violemment, comme d'un objet qui échappe et qu'on aime. Sa société pourtant, grace à ce séjour plus habituel à Paris, s'augmenta et s'embellit de plus en plus. C'étaient, sans parler de tous les personnages purement aristocratiques et diplomatiques, sans parler de M. de Chateaubriand qui s'y montrait peu les soirs, c'étaient MM. de Humboldt, Cuvier, Abel Rémusat, Molé, de Montmorency, de Villèle, de Barante; c'était M. Villemain vers qui elle se sentait portée, tant à cause de son prodigieux esprit de conversation qu'en faveur de ses opinions politiques modérées, aux confins du seul libéralisme qu'elle pût admettre. M. de Talleyrand retrouvait là, avec plus de jeunesse, une image des cercles de la maréchale de Luxembourg et de la maréchale de Beauveau; mais il se plaignait galamment de ce trop de jeunesse, et qu'il lui fallût attendre quinze ans au moins encore, disait-il, pour que cela ressemblât tout-à-fait. Cependant au milieu de cet éclat extérieur du monde, la santé de Mme de Duras était depuis plusieurs années altérée, sans qu'elle changeât sa vie; mais vers 1820 elle dut cesser à peu près de sortir. Son ame avait gardé une fraîcheur de sensibilité,

une pureté de passion qu'elle portait dans tout; elle accrut cette constante ardeur en présence de la maladie et des souffrances, elle s'appliqua à les subir, elle les voulut, elle les aima. Mais nous reviendrons tout-à-l'heure à cette belle partie d'elle-même.

Il n'y a pas trace jusqu'ici dans la vie de Mme de Duras d'essai littéraire ni d'intention d'écrire. Ce fut par hasard en effet, si elle devint auteur. En 1820 seulement, ayant un soir raconté avec détail l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauveau, ses amis, charmés de ce récit (car elle excellait à raconter), lui dirent : « Mais pourquoi n'écririez-vous pas cette histoire? » Le lendemain, dans la matinée, la moitié de la nouvelle était écrite. *Édouard* vient ensuite; puis deux ou trois autres petits romans non publiés, mais qui le seront avant peu, nous avons lieu de le croire. Elle s'efforçait ainsi de se distraire des souffrances du corps en peignant celles de l'ame; elle répandait en même temps sur chacune de ces pages tendres un reflet des hautes consolations vers lesquelles, chaque jour, dans le secret de son cœur elle s'acheminait.

L'idée d'*Ourika*, d'*Edouard*, et probablement celle qui anime les autres écrits de Mme de Duras, c'est une idée d'inégalité, soit de nature, soit de position sociale, une idée d'empêchement, d'obstacle entre le désir de l'ame et l'objet mortel; c'est quelque chose qui manque et qui dévore, et qui crée une sorte d'envie sur la tendresse; c'est la laideur et la couleur d'Ourika, la naissance d'Edouard; mais dans ces victimes dévorées et jalouses, toujours la générosité triomphe. L'auteur de ces touchans récits aime à exprimer l'impossible et à y briser les cœurs qu'il préfère, les êtres chéris qu'il a formés : le ciel seulement s'ouvre à la fin pour verser quelque rosée qui rafraîchit. Tandis que dans l'extérieur du monde Mme de Duras ne se présentait que par l'accord convenable et l'accommodement des opinions, là, dans ses écrits, elle se plaît à retracer l'antagonisme douloureux et le déchirement. C'est qu'au fond tout était lutte, souffrance, obstacle et désir dans cette belle ame, ardente comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint; c'est qu'elle était une de celles qui ont des instincts infinis, des essors violens, impétueux, et qui demandent en toute chose à la terre ce

qu'elle ne tient pas; qui, ingénûment immodérées qu'elles sont, se portent, comme a dit quelque part l'abbé Prévost, d'une ardeur étonnante de sentimens vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure; en qui chaque douleur trouve une proie facile; une de ces ames gênées qui se heurtent sans cesse aux barreaux de la cage dans cette prison de chair.

Les romans d'*Ourika* et d'*Edouard* ne sont donc, selon nous, que l'expression délicate et discrète, une peinture détournée et adoucie pour le monde, de ce je ne sais quoi de plus profond qui fermentait au sein de Mme de Duras. *Ourika* rapportée du Sénégal, comme Mlle Aïssé l'avait été de Constantinople, reçoit, comme en son temps cette jeune Circassienne, une éducation accomplie; mais, moins heureuse qu'elle, elle n'a pas la blancheur. Aussi tandis que Mlle Aïssé, aimée du chevalier d'Aydie, refuse de l'épouser pour ne pas le faire descendre, jouant ainsi quelque chose du rôle d'Edouard, la pauvre Ourika, méconnue de Charles qui ne croit qu'à de l'amitié, se dévore en proie à une lente passion qu'elle-même ne connaît que tard. Rien n'est mieux pris sur le fait que le mal et l'idée fixe d'Ourika, une fois éclairée sur sa couleur : « J'avais ôté « de ma chambre tous les miroirs, je portais toujours des gants; « mes vêtemens cachaient mon cou et mes bras, et j'avais adopté, « pour sortir, un grand chapeau avec un voile que souvent même je « gardais dans la maison. Hélas! je me trompais ainsi moi-même: « comme les enfans je fermais les yeux et je croyais qu'on ne me « voyait pas. » Le salon de la maréchale de Beauveau est caractérisé à ravir par l'héritière de son goût et de ses traditions; les souvenirs de la terreur y revivent d'après des empreintes fidèles. Inégalité de rang, passion méconnue, gêne du monde, émigration ou terreur, les idées favorites de Mme de Duras se retrouvent là, les principaux points du cercle sont touchés. Et quand Ourika, sœur grise, dans ce couvent où tout-à-l'heure, par mégarde, il lui arrivait de citer Galatée, s'écrie, en parlant de l'image obstinée qui la poursuivait : « C'était celle des chimères dont je me laissais « obséder! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu! à « conjurer ces fantômes; je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en « vous; » quand on entend ce simple élan interrompre le récit, on

sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre.

Édouard, plus développé qu'*Ourika*, est le titre littéraire principal de Mme de Duras. La scène se passe vers le même temps que pour *Eugène de Rothelin*; les personnages sont également simples, purs, d'une compagnie parfaitement élégante, et du plus gracieux type d'amans qu'on ait formé. Mais ici ce n'est plus comme dans la charmante production de Mme de Souza, un idéal de conduite et de bonheur, et, ainsi que je crois l'avoir dit, une espèce de petit Jehan de Saintré ou de Galaor du XVIIIe siècle. Il y a souffrance, désaccord; le sentiment d'inégalité sociale est introduit. On en voit trace aussi dans *Eugène*, lorsque le héros au début s'éprend d'Agathe, la fille de sa bonne nourrice; mais la convenance intervient aussitôt et triomphe, et elle a raison de triompher pour le plus grand bonheur de tous. Dans *Édouard*, c'est autrement grave et déchirant; c'est le jeune plébéien qui se produit devant la noble et modeste Nathalie dans toute la séduction de sa timidité, de son instruction solide, de sa sensibilité vierge, de son front d'homme qui sait rougir; c'est celui qui, quelques années plus tard, sera Barnave ou Hoche. Dans *Édouard* on voit deux siècles, deux sociétés aux prises, et le malheur qui frappe les amans devient le présage d'un avènement nouveau. L'effet des mêmes catastrophes sociales, qui ont leur retentissement dans les écrits de Mme de Souza et dans ceux de Mme de Duras, est curieux à constater par la différence. L'une perdit son premier mari, l'autre son père sur l'échafaud; toutes deux subirent l'émigration; mais les idées de l'une de ces personnes distinguées étaient déjà faites, pour ainsi dire; ses impressions, la plupart, étaient prises. Si elle a peint dans la suite cette émigration avec ses malheurs, ç'a été uniquement au point de vue de l'ancienne société. *Adèle de Sénange*, composée avant la révolution, paraissait en 93; mais les romans qui succédèrent ne diffèrent pas notablement de ton; une teinte mélancolique et funèbre ne les attriste pas. *Eugène de Rothelin* et *Athénaïs* sourient au bonheur, comme si la révolution n'avait pas dû les saisir à quelques années de là. Sauf *Eugénie et Mathilde*, les romans de Mme de Souza appartiennent au XVIIIe siècle vu de l'Empire. Les romans de Mme de Duras, au contraire, sont bien

de la Restauration, écho d'une lutte non encore terminée, avec le sentiment de grandes catastrophes en arrière. Une de ses pensées habituelles était que pour ceux qui ont subi jeunes la Terreur, le bel âge a été flétri, qu'il n'y a pas eu de jeunesse, et qu'ils porteront jusqu'au tombeau cette mélancolie première. Ce mal qui date de la Terreur, mais qui sort de bien d'autres causes, qui s'est transmis à toutes les générations venues plus tard, ce mal de Delphine, de René, elle l'a donc, elle le peint avec nuance, elle le poursuit dans ses variétés, elle tâche de le guérir en Dieu. L'usage qu'elle fait des couvens et du prêtre la différencie surtout d'une manière bien tranchée d'avec Mme de Souza; il y a entre elles deux, comme séparation sur ce point, tous le mouvement religieux qui a produit le *Génie du Christianisme* et les *Méditations*. Le couvent chez Mme de Duras est un vrai cloître, rude, austère, pénitent; le prêtre est redevenu un vrai confesseur, et, comme dit Ourika, un vieux matelot qui connaît les tempêtes des ames.

Analyser *Edouard* marquerait bien peu de goût, et nous ne l'essaierons pas. On ne peut rien détacher d'un tel tissu, et il n'est point permis de le broder en l'admirant. S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois, et qu'ils veulent sentir refleurir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison, *Edouard* est un de ces livres. Entre toutes les scènes si finement assorties et enchaînées, la principale, la plus saillante, celle du milieu, quand, un soir d'été, à Faverange, pendant une conversation de commerce des grains, Edouard aperçoit Mme de Nevers au balcon, le profil détaché sur le bleu du ciel, et dans la vapeur d'un jasmin avec laquelle elle se confond, cette scène de fleurs données, reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à chaque génération successive; il n'y manque rien; c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu; sentiment, dessin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs, une page qui, venue au temps de la *Princesse de Clèves*, en une littérature moins encombrée, aurait certitude d'être immortelle.

Le style de Mme de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la né-

gligence. Il est *né naturel* et achevé ; simple, rapide, réservé pourtant ; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme ; pas de manière, surtout dans *Edouard* ; un tact perpétuel, jamais de couleur équivoque et toutefois de la couleur déjà, au moins dans le choix des fonds et dans les accompagnemens ; enfin des contours très purs. En tout, des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie.

Pendant que Mme de Duras écrivait dans ses matinées ces gracieux romans où la qualité de l'écorce déguisait la sève amère, elle continuait de recevoir et de charmer le monde autour d'elle, malgré une santé de plus en plus altérée. Elle prenait même, on peut le soupçonner, une part assez active à la politique d'alors par ses amitiés et ses influences. Durant le congrès de Vérone, M. de Chateaubriand lui écrivait presque chaque jour ce qui s'y passait et les détails de ce grand jeu. Mais vers le même temps il se faisait en elle, tout au-dedans, un grand travail de soumission religieuse et de piété ; elle n'avait jamais été ce qu'on appelle *dévote* dans le courant de la vie ; elle arrivait aux sources élevées par réflexion, par refoulement solitaire, en vertu de toutes les puissances douloureuses qui l'oppressaient. Le jour où quelque personne intime, en 1824, la surprenait le plus vive contre les projets de M. de Villèle, tenant en main la brochure du comte Roy sur le 3 pour 0/0, s'en animant comme en connaissance de cause, et présageant par cette noble faculté d'indignation, qui était restée vierge au milieu du monde, la rupture inévitable de son éloquent ami, ce jour-là peut-être, elle avait médité le matin sur l'une des *réflexions chrétiennes* qu'elle s'efforçait de mûrir. Elle avait gardé dans sa politique instinctive beaucoup du sang girondin, un élan généreux, dévoué, inutile, qui se brisait. Comme, à propos d'une de ces saillies de premier mouvement, un de ses amis lui faisait remarquer qu'elle avait bien droit d'être ainsi libérale, fille qu'elle était de M. de Kersaint : « Oh ! « oui, mon pauvre père ! s'écria-t-elle, il aimait la liberté, il l'ai« mait comme il fallait ; il n'est pas allé trop loin dans la révolution, « non, il a voulu défendre Louis XVI. » Elle distinguait soigneusement les idées libérales des idées révolutionnaires, ayant l'horreur des unes et le culte des autres. Ceci joint à l'habitude de se réprimer

en dehors et à l'aisance de la femme du grand monde qui reprenait vite le dessus la ramenait tout-à-fait au type adouci de la restauration.

Cette nature trop franche devait percer toutefois et choquer à cette époque de partis irrités et dans une société d'étiquette; on ne lui épargna l'envie ni la haine. On lui en voulait en certains cercles fanatiques pour l'éclat de son salon, pour ses opinions libérales, pour l'espèce de gens, disait-on, qu'elle voyait: ses amis recevaient quelquefois d'odieuses lettres anonymes. Elle ne put ignorer ces manèges, et elle en souffrait, et elle travaillait à se détacher en esprit d'un monde où les inimitiés sont si actives, où les amitiés deviennent trop souvent plus lentes et infidèles. Toutes ces passions humainement si nobles, ces zèles excessifs, soit politiques, soit maternels, ces préférences, ces fougues d'une ame qui aspire à trop étreindre, commencèrent de s'abattre peu à peu en prière et en larmes de paix devant Dieu. Ses souffrances physiques étaient devenues par momens atroces, insupportables; elle les acceptait patiemment, elle s'appliquait de tout son cœur à souffrir, elle y mettait presque de la passion, si l'on ose dire, une passion dernière et sublime. Dans cette ruine successive des organes, son cœur sembla redoubler jusqu'au bout d'ardeur et de jeunesse. Presque séparée du monde alors, entourée des soins les plus constamment pieux par sa fille Mme la duchesse de Rauzan, tantôt à Paris, tantôt à Saint-Germain, finalement à Nice, où elle mourut en janvier 1829, elle fut toute aux pensées graves et immortelles qu'accompagnaient et nourrissaient encore des soins assidus de bienfaisance. Parmi les courtes *Réflexions chrétiennes* tracées de sa main, il en est sur les *passions*, la *force*, l'*indulgence*. Dans la première qui a pour titre *Veillez et priez*, on lit (1) : « Presque toutes ces douleurs morales, « ces déchiremens de cœur qui bouleversent notre vie, auraient été « prévenus si nous eussions veillé; alors nous n'aurions pas donné

(1) Les ouvrages manuscrits laissés par Mme de Duras doivent être publiés, d'après l'intention qu'elle a marquée elle-même, par M. Valery, dont le goût fin est si propre à les sentir. Nous avons cru toutefois pouvoir donner idée des *Réflexions chrétiennes* dont nous avions sous les yeux une copie, ces *Réflexions* ne devant pas être comprises dans la publication littéraire.

« entrée dans notre ame à ces passions qui toutes, même les plus « légitimes, sont la mort du corps et de l'ame. Veiller, c'est sou- « mettre l'involontaire.... » Quel sens mélancolique et profond les simples paroles suivantes n'empruntent-elles pas sur les lèvres de Mme de Duras? « A mesure qu'on avance, les illusions s'évanouis- « sent, on se voit enlever successivement tous les objets de ses af- « fections. L'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, « l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce « monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole.... Aimer « Dieu, c'est adorer à leur source les perfections que nous espé- « rions trouver dans les créatures et que nous y avons vainement « cherchées. Ce peu de bien qui se rencontre quelquefois dans « l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer! » Plus loin elle implore la crainte de Dieu comme un aiguillon de la paresse et de la langueur; elle demande la force, car, dit-elle, ce manque de force est un des grands dangers des conversions tardives. Mais on se fera idée surtout de sa manière de moraliste chrétien et de cette subtilité tendre, qui va jusqu'au dernier repli d'un sentiment, par la méditation sur l'*indulgence* :

L'INDULGENCE.

Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font!

(EVANGILE.)

« Cette parole donne à la fois le précepte et la raison de l'indulgence. Il y a plusieurs manières de pardonner, toutes sont bonnes parce que toutes sont chrétiennes; mais ces pardons diffèrent entre eux comme les vertus qui les ont produits. On pardonne pour être pardonné; on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est le pardon de l'humilité; on pardonne pour obéir au précepte de rendre le bien pour le mal : mais aucun de ces pardons ne comprend l'excuse des peines qu'on nous a faites. Le pardon de Jésus-Christ est le vrai pardon chrétien : « Ils ne savent ce qu'ils font. » Il y a dans ces touchantes paroles l'excuse de l'offenseur et la consolation de l'offensé, la seule consolation possible de ces douleurs morales, où le mal qu'on nous a fait n'est, pour ainsi

dire, que secondaire. Ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime; là il y a une excuse : « Ils ne savent ce qu'ils font! » Ils nous ont déchiré le cœur, mais ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Ils étaient aveuglés, leurs yeux étaient fermés; vos propres souffrances sont le gage de leur ignorance. La pitié est dans le cœur de l'homme; de grands torts viennent toujours d'un grand aveuglement. Comment croire qu'on puisse causer de sang-froid et volontairement ces chagrins déchirans qui font souffrir mille morts avant de mourir? Comment croire qu'on voudrait briser un cœur qui, peut-être pendant des années entières, vous a chéri, adoré, excusé, qui avait fait de vous son idole? Car telle est l'ingratitude, source des plus grands chagrins; elle consiste à méconnaître les sentimens dont on est l'objet, parce que le cœur est incapable de les payer de retour et d'en produire de semblables : il y a là cette impuissance, cette ignorance qui font l'excuse. Donner l'affection à ceux qui ne la sentent pas, c'est vouloir donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds. Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font; pardonnez-leur sans qu'ils aient à faire retour sur eux-mêmes, sans que ce pardon me soit compté pour une vertu, puisqu'il n'est qu'une justice; mais ayez pitié de moi, et enseignez-moi à n'aimer que vous, et donnez-moi le repos! Ainsi soit-il. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles. Mais ces différens degrés dans le pardon chrétien, ce premier degré où l'on pardonne pour être pardonné, c'est-à-dire par crainte ou par espoir, cet autre degré où l'on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est-à-dire par humilité, celui enfin où l'on pardonne par égard au précepte de rendre le bien pour le mal, c'est-à-dire par obéissance, ces trois manières qui ne sont pas encore le pardon tout à fait supérieur et désintéressé, m'ont remis en mémoire ce qu'on lit dans l'un des pères du désert, traduit par Arnauld d'Andilly : « J'ai vu une fois, dit un saint abbé du Sinaï, trois solitaires qui avaient reçu ensemble une même injure et dont le premier s'était senti piqué et troublé, mais néanmoins, parce qu'il craignait la justice divine, s'était retenu dans le silence; le second s'était réjoui pour soi du mauvais traitement qu'il avait reçu, parce qu'il en espérait être récompensé, mais s'en était affligé

« pour celui qui lui avait fait cet outrage; et le troisième, se représentant seulement la faute de son prochain, en était si fort « touché, parce qu'il l'aimait véritablement, qu'il pleurait à chaudes « larmes. Ainsi l'on pouvait voir en ces trois serviteurs de Dieu « trois différens mouvemens, en l'un la crainte du châtiment, en « l'autre l'espoir de la récompense, et dans le dernier le désintéressement et la tendresse d'un parfait amour. » Et n'admirez-vous pas comment l'esprit chrétien se maintient fidèle en ceux qui l'ont, à travers les siècles, et arrive à peu près dans le vieil abbé du Sinaï ou dans la grande dame de nos jours aux mêmes distinctions morales et aux mêmes éclaircissemens?

Ainsi se couronne une des vies les plus brillantes, les plus complètes, les plus décemment mélangées qu'on puisse imaginer, où concourent la révolution et l'ancien régime, où la naissance, et l'esprit, et la générosité forment un charme; une vie de simplicité, de grand ton, de monde, et d'ardeur sincère; une vie passionnée et pure, avec une fin admirablement chrétienne, comme on en lit dans les histoires de femmes illustres au XVIIe siècle; un harmonieux reflet des talens délicats, naturels, et des morts édifiantes de ce temps-là, mais avec un caractère nouveau qui tient aux orages de nos jours, et qui donne un prix singulier à tout l'ensemble (1).

SAINTE-BEUVE.

(1) Parmi les personnes que nous avons dû consulter pour cette notice, il est impossible de ne pas nommer M. Villemain à qui nous avons souvent dérobé des jugemens ou des impressions.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 Juin 1834.

La quinzaine a été tout entière dominée par deux grands faits : le traité de la quadruple alliance et ses conséquences à l'extérieur; le mouvement électoral et les intrigues des candidats à l'intérieur.

La polémique a usé ces deux questions; il ne reste plus qu'à faire connaître les détails d'intimité, la portée secrète des évènemens.

Qu'est-ce que le traité de la quadruple alliance ? est-ce quelque chose de neuf, une improvisation de haute intelligence due au génie de M. de Talleyrand, un service que le parti whig uni au gouvernement français vient de rendre à la civilisation et à la liberté ?

Nuos avons besoin de vous faire connaître l'opinion du corps diplomatique qui s'en explique haut dans les salons. Un ambassadeur d'une des trois grandes puissances, M. d'Apponi, disait ces jours-ci : « Que nous importe la quadruple alliance? donne-t-elle à la France et à l'Angleterre un soldat de plus ou un écu au-delà des prévisions de leur budget en cas de guerre générale? Supposez que les grandes puissances s'ébranlent contre la France, en serez-vous moins forcés d'avoir une armée d'observation sur les Pyrénées? Et croyez-vous qu'en l'état des populations espagnole et portugaise, un auxiliaire serait d'un grand secours à la France? Ce qui était un fait, vous l'avez rédigé en un écrit; il y a long-temps que nous savons votre situation : protéger un pays, c'est, au cas de vos propres dangers, amoindrir vos forces; croyez bien que l'Europe ne s'inquiète pas et n'a pas besoin de s'inquiéter de tout ce qui n'est que traité et protocole. Elle vous craint davantage quand vous levez soixante ou quatre-vingt mille hommes en plus de vos ressources habituelles. »

L'ambassadeur ne voyait pas toute la question; la puissance matérielle n'est pas tout dans les affaires. Il y a aussi l'influence morale, et c'est sous ce rapport spécialement qu'il faut considérer le traité de la quadruple alliance :

aussi son premier résultat a-t-il été la pacification de la Péninsule et la fin surtout des affaires du Portugal.

Nous avons vu un officier récemment arrivé du théâtre de la guerre, et qui a quitté don Miguel quelques jours avant la capitulation d'Elvas. Cet officier appartient à l'état-major de ce prince, et son témoignage est occulaire, quoiqu'un peu suspect de partialité.

Voici comment il a résumé la position militaire et politique des deux camps : il y avait long-temps que tout ce qui avait quelque portée dans l'esprit s'apercevait qu'une capitulation serait l'immanquable résultat des opérations militaires. L'armée de don Pédro était composée de régimens étrangers durs à la fatigue; on citait particulièrement les deux régimens irlandais, arrivés depuis huit mois, et qui, par leur bonne discipline, leur sang-froid au combat, avaient décidé bien des affaires; les troupes de don Miguel étaient un ramassis de fortes guérillas sans officiers capables, tous besoigneux et faciles à corrompre.

Autour de cette royauté déchue se pressaient mille intrigues. Don Miguel obéissait à une camarilla d'intérieur; il paraissait rarement en face de son armée, à la différence de son frère don Pédro, brave de sa personne, et qui allait au feu sans baisser la tête. C'est à la suite d'une de ces jalousies de camarilla que M. de Bourmont et ses officiers avaient quitté l'armée.

Il paraît que l'affaire de don Miguel s'était à la fin transformée en une question d'argent. L'Angleterre en fait une des bases de sa diplomatie, et depuis quelque temps cet exemple est suivi. Nous savons bien que les vaincus crient toujours à la trahison; les Miguélistes soutiennent que des corps entiers ont été achetés avec les guinées transformées en quadruples dans le Portugal. L'armée, si indisciplinée, si désordonnée, de don Miguel, s'était jusqu'à présent soutenue, parce qu'elle avait un régiment de cavalerie parfaitement monté; son artillerie de campagne était assez bien servie; quand don Pédro a pu avoir également de la cavalerie et quelques régimens exercés à la baïonnette, les escadrons de don Miguel ont cessé de refouler des masses entières de Pédristes. Il y a dans le Portugais quelques souvenirs du moyen âge; la cavalerie, sans être bardée de fer, inspire un sentiment de terreur à l'homme qui combat à pied. Il a fallu les braves Irlandais, les baïonnettes serrées pour en finir.

Don Miguel manifeste le désir d'aller vivre en Autriche; le prince a déjà vu Vienne; il y est demeuré quelque temps après sa révolte contre son père, don Juan VI. Il trouvera réunis en Autriche de vieux souvenirs et même de plus douces affections, s'il faut en croire les chroniques scandaleuses des Tuileries. M. de Metternich n'est pas fâché de garder tous les

prétendans pour les lâcher en cas de guerre; il s'empressera d'accueillir don Miguel, comme il a accueilli la branche aînée des Bourbons, comme il a fait élever la mélancolique image du grand empereur. C'est quelque chose souvent utile que les vertus hospitalières.

L'Angleterre, qui a stipulé les subsides, consentira-t-elle à laisser don Miguel maître de se choisir une résidence en Autriche? Ne voudra-t-elle pas le garder à Londres? Le Portugal l'intéresse bien vivement; elle craindrait une nouvelle équipée de don Miguel, un avenir de désordres pour ce Portugal que les whigs ont tant intérêt à pacifier, car les choses en étaient à ce point que, si les affaires de la Péninsule n'avaient présenté un dénouement prochain et heureux, le ministère whig aurait été menacé dans son existence. En Angleterre, il n'y a plus de parti quand il s'agit des intérêts du pays à l'extérieur; et si la guerre civile s'était continuée, les tories n'auraient pas manqué de présenter le lugubre tableau du triste état où une fausse politique avait réduit un ancien et fidèle allié de la Grande-Bretagne.

On ne considère pas ce nouveau ministère whig comme né viable; lord Durham a été repoussé, et le jeune lord est en ce moment une des grandes popularités parlementaires de l'Angleterre. M. de Talleyrand n'a pas été étranger à ce replâtrage ministériel. Il craint pour notre propre ministère l'arrivée de lord Durham au cabinet, et un mouvement radical trop prononcé. Ce qui effraie maintenant le cabinet de Paris, c'est de voir en Portugal, en Espagne comme en Angleterre, le mouvement libéral dépasser les limites qu'il a posées; on veut bien une petite et douce propagande, mais on a peur de la marche vive et profonde vers le progrès. Les doctrinaire ont emprunté cette parole de la création; ils ont dit au flot populaire : « Tu ne passeras pas ces limites. » Du reste il faut vous dire que lord Durham a recueilli dans son court voyage parmi nous les plus tristes impressions de la capacité de nos hommes politiques et de M. Thiers particulièrement. Il ne trouve, selon son expression, « à ce nain parlementaire, qu'un flux de paroles vides, à l'usage de la plus ignorante des majorités. » De pareils jugemens sur nos hommes d'état, sur l'élève de M. de Talleyrand surtout, ne se pardonnent pas; et quand il a fallu discuter l'avénement de lord Durham au cabinet, aux répugnances personnelles du roi Guillaume sont venus se joindre les observations et les *en-cas* de M. de Talleyrand. L'influence du vieil ambassadeur français à Londres est immense; il a fait le cabinet actuel, et c'est un triomphe dont il aime à se vanter dans les petits billets à ses amis. Aussi la caricature commence-t-elle à poursuivre le ministère whig. On peint lord Palmerston en lisière, conduit par l'ex-évêque d'Autun. Le parti tory se venge. Comme on sup-

pose que M. de Talleyrand n'est étranger à rien, une caricature le reproduit avec sa mitre et sa crosse d'évêque, et on lit au bas cette légende : « C'est par un évêque apostat que les droits des évêques anglicans ont été foulés aux pieds. »

On veut étendre à Naples le traité de la quadruple alliance; l'Angleterre et la France agissent encore ici de concert auprès du jeune roi, lequel est régulièrement catéchisé par des lettres hebdomadaires du roi des Français. Louis-Philippe se réserve un grand nombre d'affaires, et particulièrement ces petites correspondances bien secrètes avec quelques souverains. Chaque semaine, l'ambassadeur français à Naples reçoit un paquet au scel de cour, où sont des lettres de toute la famille; le prétexte que l'on prend, c'est la parenté, les rapports du foyer domestique. Mais dans le fait on y donne des conseils, des avis très pressans; puis, l'âge excuse beaucoup; le roi des Français a de l'expérience, il veut conduire son jeune parent dans la voie difficile de l'art de régner; on ne lui fait que deux conditions : une petite charte administrative bien douce, bien bénigne, puis un mariage. Si l'on pouvait lui donner une princesse d'Orléans! La chose se traite aujourd'hui sérieusement; puis, on pourrait tenter encore un mariage à Madrid. Pourquoi M. de Montpensier ne serait-il pas fiancé à la reine d'Espagne au berceau? C'est décidément une sorte de matrimoniomanie qui a saisi le château, et les cartons des affaires étrangères vont devenir de petites archives de famille, une petite succursale de notariat. Comme compensation, M. le duc d'Orléans, l'aîné pourtant, quête partout une femme et ne peut en trouver; l'Europe lui refuse ses filles, les fières héritières de ses blasons. Cela ne rebute pas l'activité paternelle; on songe aux autres enfans en attendant que les grandes couronnes s'humanisent, et pourtant, jusqu'ici, le seul mariage de la famille n'a pas été heureux : ceux qui approchent de l'intimité royale savent combien de pleurs amers sont dévorés lors de ces voyages si fréquens de Bruxelles à Paris. Une autre difficulté, ce sont les dots, les stipulations matrimoniales; on est presque toujours arrêté par ces considérations, et plusieurs fois des mariages près de se conclure ont été suspendus par les motifs que la cour de France ne voulait pas assez donner, ou que le gendre n'offrait pas une assez *bonne hypothèque* pour sa dot. La royauté bourgeoise connaît son code civil; au temps où M. Dupin faisait son grand traité des apanages d'Orléans, on a eu occasion de tout voir, de tout apprendre.

Tous ces mouvemens d'alliance et de mariage inquiètent les grands cabinets; depuis l'affaire de la Suisse et la conduite si nette de M. de Rumigny, tous les bons rapports ont cessé; on est froid, et les armemens augmen-

tent. L'affaire de Naples surtout est grave. M. de Metternich ne peut souffrir l'influence française au sein même de l'Italie; et si le jeune roi donnait une constitution, il pourrait bien s'ensuivre une invasion de Naples et une occupation immédiate par les Autrichiens: ce serait la guerre; et voilà pourquoi nous conservons le point militaire d'Ancône.

La confédération occupera Francfort, c'est une affaire décidée; les troupes allemandes prendront garnison dans la cité libre; et, quand la France et l'Angleterre ont voulu s'en plaindre, il a été répondu que les affaires de la confédération étaient des questions de famille, desquelles les grandes puissances allemandes ne souffriraient jamais que les étrangers se mêlassent.

Au fond, il n'y a jusqu'ici de question sérieusement engagée que celle d'Orient. On a reçu la nouvelle officielle d'un mouvement de troupes russes, soit en Perse, soit pour l'occupation de quelque district des frontières turques, cédées sans doute par les conditions secrètes du dernier traité de paix de Constantinople, traité imparfaitement connu, et qu'on va voir bientôt s'exécuter dans le cas d'une tentative menaçante de la France et de l'Angleterre sur les Dardanelles. La base de ce traité est l'occupation par les Russes du détroit, si l'empire ottoman se trouvait menacé, et on le considérera comme menacé, dès que les flottes combinées de la France et de l'Angleterre se présenteront dans le canal. C'est là que commencera véritablement le conflit. Il serait difficile d'éviter la guerre si les flottes voulaient forcer les Dardanelles, une fois qu'elles seront placées sous la protection du pavillon russe.

Il y a d'ailleurs une autre cause de perturbation pour l'empire ottoman, qui se lie plus que jamais au système européen : l'armée du pacha d'Égypte est prête à faire un mouvement en avant. Or, tout le monde sait que les Turcs, livrés à eux-mêmes, sont incapables de résister aux forces régulières d'Ibrahim; le sultan invoquera encore une fois la protection des Russes. D'un autre côté, que représente le pacha d'Égypte, si ce n'est l'Angleterre et la France? Ces deux puissances prendront parti pour leur allié; de là le conflit qui parait inévitable. Ce sera une guerre sous un autre pavillon. Nous sommes bien loin encore du désarmement.

A l'intérieur, tout est absorbé par les élections, non pas que le résultat soit douteux en l'état des listes électorales, et avec les difficultés matérielles que présente aujourd'hui la coalition des deux oppositions, carliste et du mouvement, mais parce que plusieurs ministres, qui se présentent comme candidats, ne sont pas assurés de leur élection, et que ce serait là un grand déboire. Tout est en jeu dans les départemens, promesses, menaces, destitutions.

Il résulte d'une correspondance des préfets que, si sur quelques points la coalition s'opère, les légitimistes obtiendront quelques députés de plus, mais qu'en toute hypothèse le nombre ne dépassera pas vingt à vingt-cinq. On adresse au ministère une statistique des forces probables de l'opposition. Il y aura sans doute du mécompte, mais au fond le chiffre paraît assez exact.

Républicains d'action ou de principes.	4 à 7
(On comprend dans cette catégorie un ou deux arrondissemens, de Saône-et-Loire, Côte-d'Or, Pyrénées-Orientales.)	
Opinion Lafayette, mouvement d'Hôtel-de-ville.	15 à 20
Les deux nuances Mauguin, Odilon Barrot.	30 à 35
Tiers-parti, Bérenger, Dupin, Etienne.	65 à 80
Légitimistes de la couleur Berryer, Fitz-James (jacobites).	18 à 20
De la couleur de Chartrouse, Lamartine (tories).	3 à 5
	135 à 167

Tout le reste sera ministériel dans les nuances suivantes :

Doctrinaires persécuteurs, réactionnaires, cotterie Jaubert, Mahul.

Doctrinaires sérieux, tel que M. Royer-Collard, mais secondant leur chef de file, M. Guizot.

Château des Tuileries, commensalité, empire (Bugeaud, Vatout).

Fonctionnaires publics, votans d'administration, magistrature, barreau ministériel visant à la magistrature.

Parti du haut commerce secondant le ministère par peur des émeutes et de la hache révolutionnaire et du bonnet rouge, de toutes ces choses menaçantes et neuves.

Nuance des fournisseurs, agens d'affaires, et hommes à pots-de-vin, à fourniture de guêtres et de draps pour l'armée, tous amis du maréchal Soult.

Voilà la chambre telle que le ministère la rêve, telle aussi qu'elle pourra nous arriver. Cependant quelques symptômes dans les élections de la garde nationale pourraient indiquer une meilleure tendance dans les opinions. On la cache dans les bureaux ministériels; mais il est certain que pour une partie de la France, les élections d'officiers de la garde nationale ont donné des choix d'opposition. Les élections de Marseille ont même présenté des circonstances curieuses. Le chef du parti républicain, M. Baux, a été nommé capitaine d'une compagnie de la garde nationale, et M. Marius Olive, directeur de la *Gazette du Midi*, organe des carlistes, lieutenant. On parle de présenter, comme candidat au poste de colonel, M. de Lachaux, si étrangement compromis dans le procès de la duchesse de Berry.

A ces résultats le ministère répond par des ordonnances de dissolution

dans un grand nombre de localités ; on a calculé que la garde nationale n'existait plus dans vingt-deux villes, sept communes de second ordre, et si les choses continuent de la sorte, on peut d'avance affirmer que d'ici à trois ans il n'existera plus de garde nationale, qui est toute la force du gouvernement actuel.

On s'occupe, dans un certain nombre de petites coteries, du voyage de M. Dupin en Angleterre. Ce voyage n'a rien de politique, mais le président de la chambre est avide de bruit et de renommée ; il est homme de barreau, et il a été bien accueilli par cette société nombreuse de gens de loi qui dévorent l'Angleterre. Lord Brougham, avec une supériorité incontestable, a quelques traits de ressemblance avec M. Dupin : l'esprit mordant, la science des coutumes et de la jurisprudence historique. Comme lui, il est sans élévation de pensée, bourgeois de ton et de manière ; on ne peut s'étonner de ces sympathies. Une dame d'esprit disait que ce qui avait dû singulièrement flatter M. Dupin, c'était le salut de quelques centaines de grandes perruques d'avocats, lorsque lord Brougham l'avait présenté à l'audience de la chancellerie.

— Les 3e et 4e volumes de l'*Histoire de la Réforme, de la Ligue, et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, viennent de paraître.

Il y a une nouveauté bien curieuse dans la pensée fondamentale de ce livre, à savoir : que le catholicisme se liait, dans le moyen âge, à toutes les libertés locales, au régime populaire de la cité, et que, par conséquent, la Ligue fut l'expression des sentimens de la multitude. De là, des tableaux puissans d'intérêt sur l'esprit de la Saint-Barthélemy et des Barricades, sur les mouvemens réactionnaires des cités contre la réforme.

Ce qu'il y a de précieux dans ce travail historique, c'est qu'il est fait sur des pièces inconnues et inédites, et qui changent elles-mêmes tout l'aspect des faits. Nous remarquons dans les deux volumes qui viennent de paraître :

1°. La correspondance de Philippe II avec le duc de Guise et la grande famille de Lorraine ;

2°. Les dépêches des ambassadeurs espagnols à Paris, adressées à leur gouvernement, sur les évènemens de France ;

3°. La correspondance chiffrée et traduite du duc de Guise avec les ligueurs ;

4°. Les registres inédits de l'hôtel-de-ville de Paris, les rapports du conseil municipal avec les autres cités ;

5°. Les dépêches de Bellièvre, Schomberg, Fourquevaux, St-Gohard, soit en Angleterre, soit en Suisse, soit en Allemagne ;

6°. Les ambassades espagnoles de François de Alava, Aguillon (intérim), don Diégo de Çuniga, Juan de Vargas Mexia, Diego Maldonado (intérim), Juan Baptista Taxis, don Bernardino de Mendoça, qui assistait à la journée des Barricades ;

7°. Le journal d'un bourgeois de Paris, qui présidait, l'arquebuse en main, à cette journée municipale.

Toutes ces pièces sont inédites et donnent à cette publication le plus haut intérêt.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

(TROISIÈME SÉRIE.)

Pages.

ALFRED DE VIGNY. — La Veillée de Vincennes, histoire de régiment. 5

GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — IV. — De l'Ecole française au salon de 1834. 47

ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — VIII. — Charles-le-Téméraire. — IX. — Fribourg. 85

GEORGE SAND. — Romans et Nouvelles. 110

Chronique de la quinzaine. 117

GEORGE SAND. — Leone Leoni, 1re partie. 129

GUSTAVE PLANCHE. — Du dernier livre de M. Victor Hugo. 181

SAINTE-BEUVE. — Poètes modernes de la France. — XI. — Châteaubriand, ses Mémoires. 209

DE CHATEAUBRIAND. — L'Avenir du Monde, fragment politique. 232

Chronique de la quinzaine. 239

GEORGE SAND. — Leone Leoni, 2e partie et fin. 249

LERMINIER. — Morale de Bentham, *Déontologie*. 306

ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — X. — Les Ours de Berne. 327

DE LA MENNAIS. — Paroles d'un Croyant. 346
Chronique de la quinzaine. 357

BARCHOU DE PENHOEN. — Le chevalier du Couëdic. 369
GEORGE SAND. — Lettres d'un voyageur. 393
L.-V. — *West-End-Review.* — Lettres sur les hommes d'état de la France. — Ve lettre. — François Guizot. 422
D'AVEZAC. — III. — Revue de voyages. — Des études géographiques en France et à l'étranger. 453
Chronique de la quinzaine. 488

HANS WERNER. — Le Souper chez le Commandeur. 497
LORD FEELING. — La Bella Malcasada. 539
LERMINIER. — Etudes de l'antiquité. — III. — Salluste. 582
ROULIN. — Voyages d'un Aveugle (James Holman) autour du du monde, §. Ier. 601
Chronique de la quinzaine. 615

E. SOUVESTRE. — Le pays de Tréguier. 625
UN MEMBRE DU PARLEMENT. — Hommes d'état de l'Angleterre. — II. — O'Connell. 660
IS. AUBOIN. — Bella-Union. — Destruction récente des Indiens Guaranis. 698
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers de la France. — XII. Mme de Duras. 713
Chronique de la quinzaine. 748

FIN DE LA TABLE.